

CONTES ET RECITS DES BOIS-FRANCS



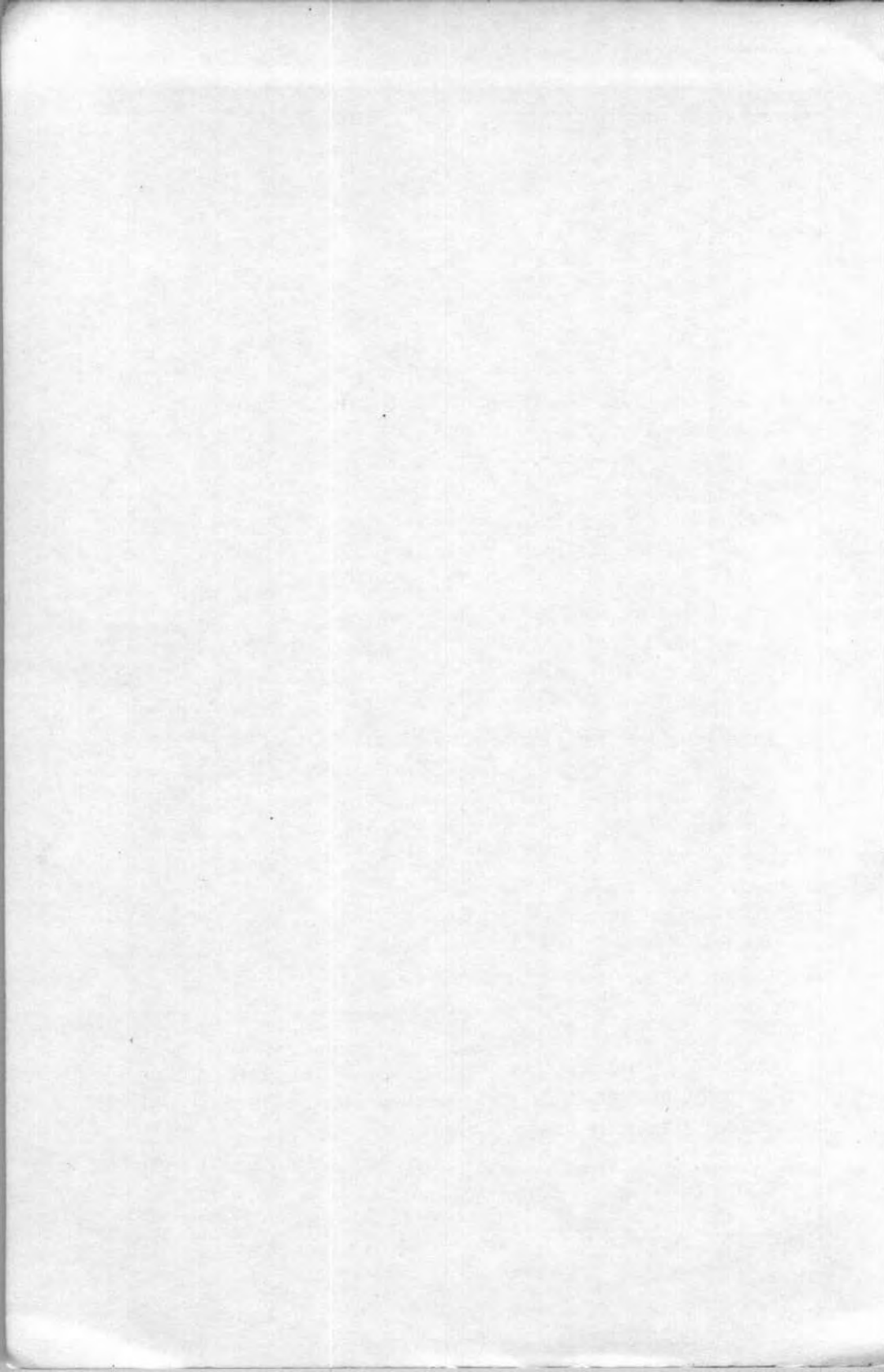
J. Arthur Morrissette

A monsieur ^{Edouard} Gillerot ^{Créteil},
Une femme onie qui est
très généreuse dans ses lectures

R. M. Fournisselle
Bonneville, 30 septembre

1973

A
ma famille
et à mon vieil ami
G. B. (*Sergio Beanchone*)



Avant-propos

Ayant été obligé de quitter l'école du rang en l'an 1901, après quatre années de scolarité, il me fut possible, vingt ans après, de suivre un cours commercial. Il est donc évident que ce recueil de contes est présenté sans prétention.

Ces contes et récits, pour la plupart, ont été tirés d'anecdotes et faits vécus au tout début du siècle. Ils ont été écrits en de rares moments perdus d'une vie remplie de labeur, comme pourra en juger le lecteur qui voudra les lire. Il verra que ce petit ouvrage m'a coûté beaucoup de travail.

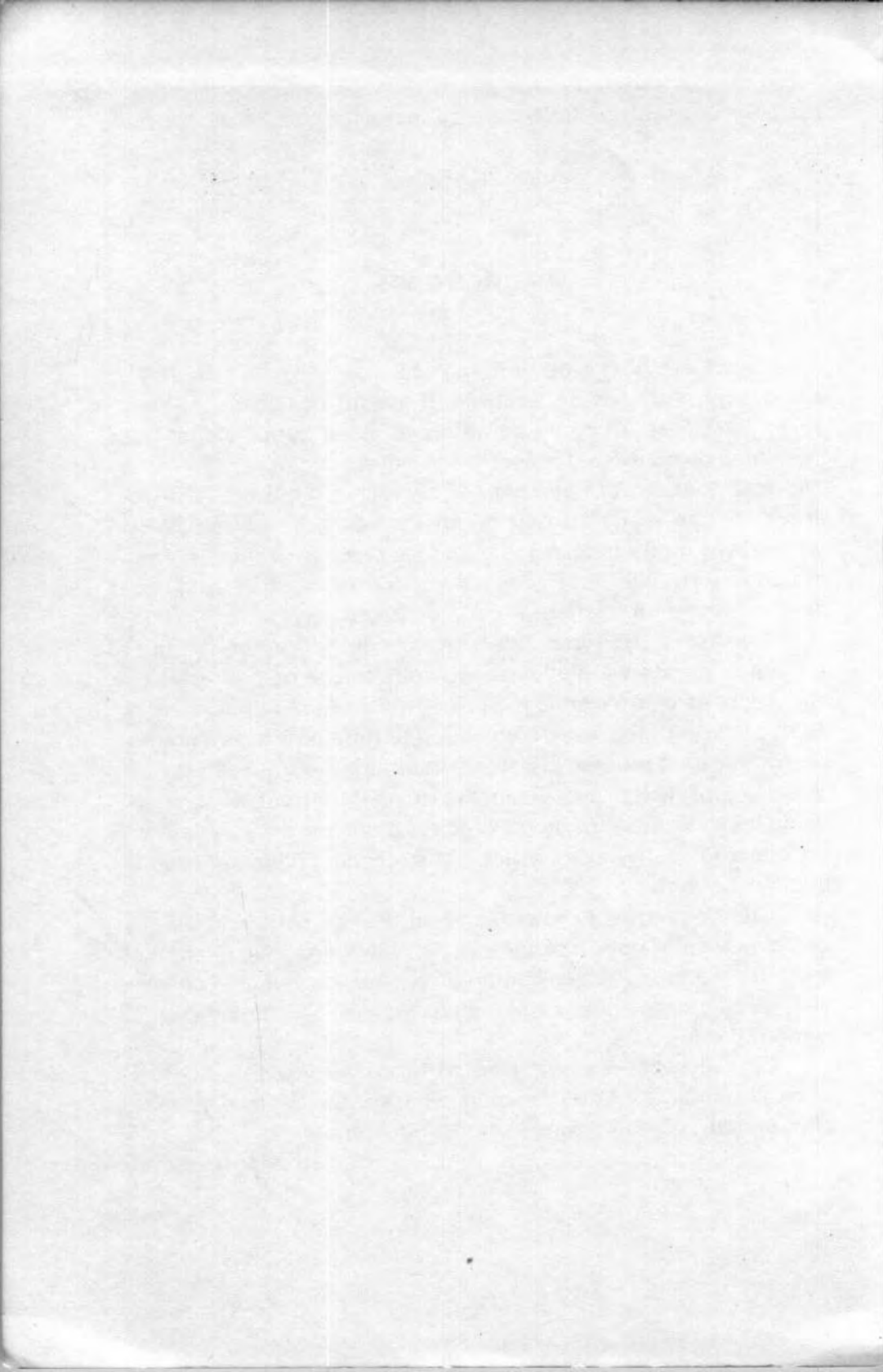
C'est vers 1955 que l'idée me vint de griffonner quelques souvenirs de ma vie d'adolescent, sous forme de contes et récits; certains de mes amis me prièrent d'en faire la publication. Je me laissai tenter et je n'eus aucune difficulté à les faire accepter par un quotidien et deux hebdomadaires du Québec.

Un jour, la Librairie Beauchemin, de Montréal, me demanda de lui soumettre un de mes récits. Je me rendis à sa demande, elle en fit la publication, et à la suite, elle m'en commanda quelques autres.

Cher lecteur, si tu veux bien feuilleter ce petit volume, n'y vois pas trop le côté littéraire, mais plutôt un désir personnel de fournir à la jeune génération l'occasion de voir que dans la vie de chacun de nous, il ne doit pas y avoir de moments entièrement perdus.

Considérant les moyens de fortune avec lesquels j'ai pu écrire certains souvenirs de mon adolescence, je te demande, cher lecteur, d'en faire une critique indulgente.

J.-Arthur Morrissette.



La peur

Septembre tirait à sa fin. La matinée était splendide! Les rayons plus obliques du soleil arrivaient moins chauds, juste assez pour rendre la température quasi parfaite. L'air tiède semblait promettre un été qui ne finirait jamais. Mais, comme un peu partout les champs avaient été dépouillés de la récolte, ils prenaient, ainsi dénudés, un aspect fatigué qui rendait mélancolique et ramenait au sens de la réalité.

La veille, nous avions engrangé notre dernière botte de grain. Mon père, heureux de voir la moisson sous toit et en bonne condition, nous avait donné congé pour la journée. J'obtins la permission de visiter un cousin du nom de Jules Latour qui demeurait à quelque trois milles de chez nous. Dès que le soleil fut levé, je partis à travers les champs, le coeur léger d'avoir congé par ce beau jour ensoleillé.

Que la vie est bonne à l'âge de l'adolescence! Elle est là, devant vous, pleine de promesses; elle semble n'avoir été faite que pour vous. Le soleil, la forêt, les champs, la verdure et les fleurs, oui, toute cette belle nature, vous croyez en être le seul possesseur. A cet âge, que d'illusions! Que la vie est belle à quinze ans!

D'un pas léger, je franchis la distance qui séparait la maison de mon père de chez mon cousin où je fus reçu avec joie. Pensez, j'étais le porteur des dernières nouvelles: la famille allait bien, la récolte était bonne, le fils du voisin se marierait sous peu... Et l'on continua à bavarder ainsi jusqu'à l'heure du midi pour enfin se mettre à table. La femme du cousin avait préparé un menu très appétissant auquel nous fîmes honneur. A la fin du repas, le cousin Latour s'excusa d'avoir à aider son voisin, Étienne Laverdure, à mettre en grange ses dernières charges d'avoine.

Comme le soleil pâlisait et que le ciel se ternissait à l'horizon, il me dit: "Il y aura de la pluie avant la fin du jour et nous devons nous hâter si nous voulons finir le travail." Je m'offris à leur donner un coup de main et, joyeux, nous partîmes en continuant notre bavardage. Mais cette journée commencée si joyeusement devait finir de façon tragique.

Lorsque nous arrivâmes chez le voisin, tout était prêt pour le départ aux champs. Les boeufs étaient à la charrette, La-

verdure et sa femme, assis près du timon, nous attendaient, fixant l'horizon d'un regard anxieux. Nous sautâmes dans la voiture et le conducteur, qui craignait la pluie avant la fin du jour, pressa ses boeufs. En cahotant, nous eûmes tôt fait de nous rendre à l'enclos pour y ramasser l'avoine. Armés de longues fourches, Latour et son voisin relevaient les andains et les jetaient dans la charrette. La femme de Laverdure les plaçait en les foulant de ses pieds afin d'en mettre le plus possible dans un même voyage. Travail pénible et harassant. Elle y allait pourtant de tout son courage. La face ruisselante de sueur elle accomplissait cette besogne avec une résignation mêlée de foi. "Pourvu, disait-elle que nous puissions tout entrer avant la pluie!" A titre d'aide bénévole, avec un râteau de bois, je ramassais ce qui restait de l'avoine qui n'avait pu enrichir la fourche.

La charge montait, montait, et Laverdure, après un coup d'oeil scrutateur, déclara qu'il allait conduire le voyage à la grange. Grim pant dans la charrette, il allait atteindre le sommet de la charge quand sa femme laissant échapper une plainte rauque tomba en bas de la voiture. Après quelques convulsions, elle se raidit et ne bougea plus.. Elle était morte!

Je n'essayerai pas de dépeindre notre stupeur et le désespoir de son mari. Sa douleur était navrante et il nous fallut user de violence pour l'arracher de ce pauvre corps sans vie. Comme il fallait agir, nous décidâmes, le cousin et moi, que je resterais auprès du cadavre tandis que lui et Laverdure iraient chercher le prêtre et le médecin. Nous savions vaguement qu'il faudrait peut-être subir une enquête avant de déplacer la morte.

Ils partirent, me laissant seul avec celle qui, quelques minutes plus tôt, montrait tellement d'entrain et de coeur à la tâche. Elle était effrayante à voir. Les yeux étaient sortis de leur orbite, striés de sang, la bouche entr'ouverte laissait voir les dents; les lèvres commençaient à bleuir. Comme fasciné, je n'arrivais pas à me détourner de ce visage dont le regard semblait me poursuivre dans la mort.

Il me serait impossible de décrire les heures qui s'écoulèrent entre le départ et le retour du cousin et de son malheureux compagnon. Accompagnés du curé, du médecin et de

quelques voisins, ils ne revinrent que vers la fin de l'après-midi. Il me semblait que ce jour ne finirait jamais. J'essayais bien de prier, mais ma prière était machinale; ma pensée était ailleurs. Un sentiment indéfinissable avait envahi tout mon être: la PEUR. Cette peur bête que l'on ne peut expliquer, mais qui vous prend tout entier, même en l'absence de tout danger, s'emparait de moi.

La longue tache grisâtre apparue à l'horizon sur l'heure du midi, s'était étendue et cachait complètement les rayons du soleil. Il faisait presque noir quand revinrent mes compagnons et leur suite. La peur avait pris les proportions de l'épouvante et, s'ils avaient tardé davantage, je crois que je me serais précipité du côté de la maison. Le prêtre et le médecin ne purent que constater le décès, et la morte fut transportée à sa demeure où le médecin déclara qu'elle avait succombé à une congestion cérébrale.

La nuit était complètement venue et il commençait à pleuvoir lorsque je raccompagnai mon cousin chez lui. Sa femme ayant appris la mort subite de sa voisine, n'avait pu se décider à faire le train.

— Tu vas rester avec ma femme tandis que je ferai le train, et après quoi nous mangerons, car nous en avons besoin, me dit Latour.

Je lui répondis être en retard et que l'on s'inquiétait probablement de ce qui pouvait m'être arrivé.

— Il fait noir comme chez le diable et il commence à pleuvoir. Il vaut mieux que tu passes la nuit ici. D'ailleurs, tu auras bien trop peur de la morte pour retourner chez toi ce soir.

Cette dernière réflexion, faite sur un ton railleur, eut pour effet de piquer mon amour-propre et je décidai de partir à l'instant.

— Comme tu voudras, me dit-il. Mais tu devrais passer la nuit avec nous.

J'étais entêté et je partis en l'invitant à me rendre ma visite.

Je dus suivre la route pour le retour car il ne pouvait être question de revenir par les champs dans cette obscurité. Oui, le cousin avait eu raison. Il faisait noir comme dans un

four et, à peine parti, je regrettais mon entêtement. Je continuai instinctivement à suivre le chemin car la visibilité était nulle. La pluie commençait à détremper la route, ce qui n'était pas de nature à rendre le trajet plus agréable...

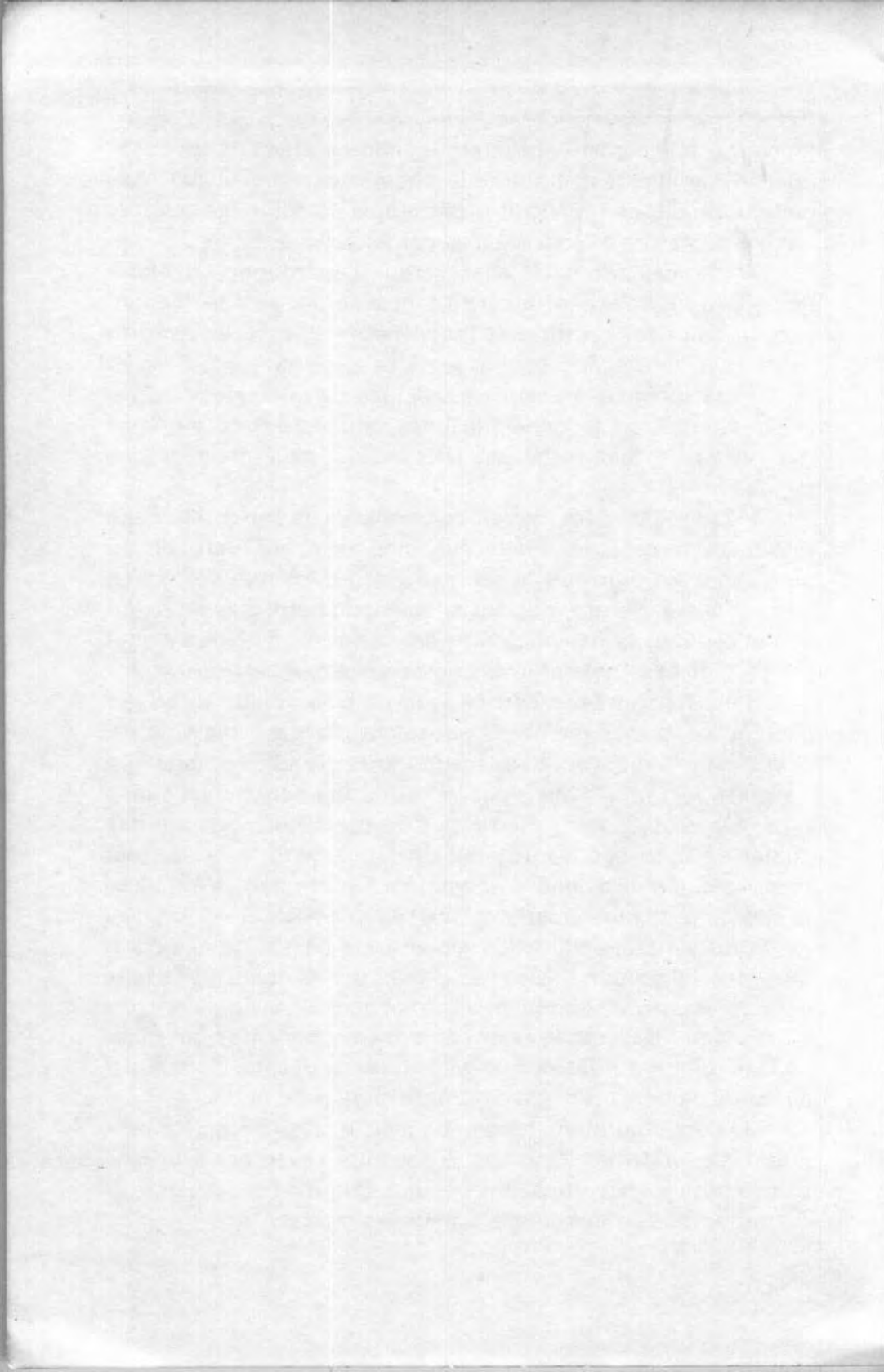
Toutes ces difficultés absorbèrent d'abord mon attention. Peu à peu, m'habituant à suivre tant bien que mal le chemin, j'arrivais au pont qui traverse la rivière appelée par les gens du canton "Rivière-à-Modeste". C'est à ce point-là que me revinrent soudainement à l'esprit les détails de la tragique après-midi. J'aurais bien donné quelques années de ma vie pour me retrouver chez le cousin Latour... La peur me reprenait de plus belle!

Maudissant le fol orgueil qui m'avait fait entreprendre ce retour en de telles circonstances, clopin-cloplant, j'arrivais au pont. Soudain, horreur! le sang se glaça dans mes veines! La morte était là, devant moi, sur le milieu du pont! Elle me regardait et ses yeux brillaient comme des tisons. La bouche s'agitait grimaçante et semblait me dire: "N'avance pas."

J'étais paralysé, médusé. J'aurais bien voulu rebrousser chemin, mais mes membres refusaient d'obéir à ma volonté. Je me sentais mourir... Soudain, la morte grandit, et lentement s'avança vers moi. J'allais perdre tout à fait conscience quand un faible meuglement me permit de me rendre compte que l'objet de mon épouvante était un jeune veau, presque tout blanc qui, d'abord couché et ruminant sur le pont, s'était levé et approché de moi lorsqu'il m'avait vu m'arrêter.

Une véritable transition s'opéra. Je passai de la peur à une rage folle pour saisir le m... veau par la queue et le faire passer par les tranches qu'il m'avait fait connaître. En deux sauts nous avons traversé le pont et en moins de temps qu'il faut pour le raconter nous avons galopé une couple de cents pieds à la suite de quoi il s'engagea dans le champ.

Je continuai mon chemin. La peur m'avait complètement quitté. Le lendemain, lorsque je racontai l'aventure à la maison, la famille s'en amusa beaucoup... Quant à moi, j'étais guéri, immunisé à jamais contre la peur des morts.



*Un mouvement
séparatiste
vers 1880*

Notre catholique population du Québec, sous les dévouées et souvent héroïques directives de son clergé, a su garder intacte la foi de ses pères. Il s'est cependant produit ici et là quelques schismes qui n'ont pas fait long feu. Il est à remarquer que ces divisions l'ont toujours été pour des raisons d'ordre plutôt matériel, de la part des fidèles de tel ou tel diocèse ou de paroisse et autres motifs semblables. Jamais il n'y eut de voix discordantes sérieuses sur tel ou tel dogme de foi défini à Rome et transmis aux fidèles catholiques du haut de la chaire québécoise. Non, ce fut toujours à la suite de coups de tête, de mouvements d'orgueil et de partis pris mal raisonnés que survinrent les difficultés. Il faut admettre que l'esprit d'indiscipline, voire même révolutionnaire est bien le caractère de la race française en général et que sur ce point, il faut l'admettre aussi, nous ressemblons beaucoup à nos ancêtres.

Un jour, et cela me reporte à une quarantaine d'années vers mil neuf cent vingt, je fis la connaissance d'un vieil habitué d'une boutique moitié forge moitié garage, alors que le chauffeur qui me conduisait dans une vieille bagnole Ford, avait fait une panne et s'était vu obligé de s'arrêter à la vieille boutique pour y faire réparer sa voiture.

L'habitué du lieu se nommait Eusèbe de son petit nom et si je ne donne pas son nom de famille, c'est que je veux garder l'anonymat aux personnages et à l'endroit dans le récit qui va suivre.

Comme les réparations à notre bagnole prirent une partie de la journée, j'eus donc l'occasion de causer longuement avec le vieux flâneur du lieu. Je savais que l'endroit où je me trouvais, avait donné naissance à une petite révolte de la part d'un certain nombre de paroissiens de la localité, révolte due à la décision prise par l'Ordinaire au diocèse, sur une demande de la forte majorité des habitants de la paroisse, demande à l'effet du changement du site de l'église paroissiale. Cette demande venait à propos puisque l'église, petite chapelle qui avait été construite au tout début de l'érection canonique de la paroisse, était devenue insuffisante pour l'assistance des fidèles aux offices religieux. De plus, cette chapelle avait été construite presque aux confins de la paroisse et il n'était que juste et

raisonnable qu'elle fut reconstruite à peu près, au centre communal.

Si la majorité des paroissiens voyaient et jugeaient la situation avec bon sens et justice, il n'en était pas ainsi de ceux-là qui demeuraient près de la vieille chapelle bâtie par leurs pères et qui se refusèrent à tout compromis.

Ces événements survinrent vers mil huit cent soixante-treize, alors que l'église presbytérienne déployait une grande activité pour évangéliser, à sa manière, les catholiques du Québec. Ses missionnaires, croyant tirer avantage de l'apostasie de Chiniquy, le défroqué, multipliaient leurs efforts auprès de certains catholiques mécontents, leur offrant avantages matériels afin de s'en faire des adeptes. Ces faits m'étaient connus et me furent confirmés par le vieil Eusèbe assez loquace et qui me raconta, avec force détails, que lui-même avait participé à la révolte occasionnée par le changement du site de l'église que je viens de mentionner.

—Alors, lui dis-je, vous aviez décidé d'abandonner votre foi parce que l'on vous éloignait quelque peu de votre église? Saviez-vous qu'en quittant ainsi la religion de vos pères, vous vous en éloigniez davantage?

—Bien, je crois que nous n'avions pas bien réfléchi, qu'il me répondit, et si vous voulez bien m'écouter, je peux vous raconter en détail comment c'est arrivé.

—Mais oui, allez-y, répondis-je.

Et dans son langage rustique et pittoresque, voici ce qu'il me raconta:

“Nous étions une vingtaine de familles qui demeurions autour de la vieille chapelle. Un dimanche, au prône, monsieur le curé nous annonça que la population de la paroisse avait grossi au point qu'il fallait bâtir une nouvelle église, et que de nouveaux habitants s'étant établis à l'autre bout de la paroisse, il faudrait changer le site de l'église.

J'ai pas besoin de vous dire si ça nous a donné un coup. Après la messe, à la sortie de l'église, ç'a fait le sujet de conversation; ceux qui demeuraient loin de la chapelle étaient en faveur du changement, comme de bonne, mais vous comprendrez que ceux qui demeuraient près de la vieille chapel-

le ne l'entendaient pas de la même oreille et c'est là qu'a commencé le tiraillement.

Le lendemain, notre groupe a rencontré monsieur le curé mais on a eu beau lui faire nos représentations; que nous ne pouvions pas accepter que l'église fut changée de place, il est resté inébranlable. Il nous a expliqué que ce serait une injustice pour ceux-là qui demeuraient à l'extrémité de la paroisse, qu'il fallait se conformer à la majorité des paroissiens. Notre groupe n'a rien voulu entendre et quelqu'un a crié:

—Si vous laissez partir l'église, monsieur le curé, moi, pour un, je n'irai plus à la messe.

Un autre ajouta:

—Moi, je vais me mettre protestant.

—Nous autres itou, ont hurlé les autres.

Nous avons pris nos chapeaux et nous sommes tous partis du presbytère. Après notre départ, il paraît que notre pauvre curé en a pleuré. Nous étions entêtés, nous ne voulions rien entendre et il fut décidé que nous continuerions la guerre.

Je dois vous dire que, justement cette année-là, l'église presbytérienne déployait beaucoup d'efforts pour nous attirer à sa croyance. Elle avait un ministre attiré et quelquefois deux. Quand je dis un ministre, je crois qu'ils étaient plutôt des cabaleurs que des théologiens; leur travail consistait surtout à nous offrir des boîtes de linge usagé et des grosses bibles. Le linge nous intéressait mais les bibles, comme nous ne savions pas lire, alors vous comprenez... Nous étions méfiants, nous sentions que l'on nous tendait un piège. Ces ministres nous parlaient du père Chiniquy qui venait de changer son capot de bord. Quand je pense à tout le mal que nous nous sommes donnés, pour causer à notre brave curé tant de peine et à nous mêmes un si sale tour. Je me demande si Chiniquy n'a pas lui aussi agi bien plus par orgueil que pour le salut de son âme... Nous étions arrivés à quelque deux semaines avant Noël quand Monsieur le curé nous annonça que la décision de Monseigneur l'évêque était bien prise et que l'église serait construite au centre de la paroisse. Ce fut comme un coup de massue et avant que le bon curé eut fini ses explications, ceux de notre groupe sont tous sortis de l'église.

Il fut immédiatement décidé de s'assembler chez un nommé Caro qui demeurait aux limites du village. J'ai pas besoin de vous dire si l'assemblée fut bruyante... Oui, ça manquait de décorum. Certains voulaient voir le ministre, mais la majorité s'y opposait. Finalement, il fut décidé que nous irions consulter un avocat. Dès le lendemain matin nous étions une vingtaine de voitures en route pour le chef-lieu du comté.

A titre de conseiller de la paroisse, je fus chargé des pourparlers chez l'avocat. Comme nous étions au nombre de vingt-cinq, je crois inutile de vous dire que notre entrée chez l'homme de la loi a été un coup de théâtre. Il parut stupéfié. Ce qui ne l'empêcha de nous crier : "Otez vos bottes!"

Comme vous voyez, ça commençait mal. Sa voix nous impressionna tellement qu'en criant lapin, nous étions tous en chaussons. Comme chef de groupe, je vous avouerai que je ne valais pas cher; d'autant plus que le damné avocat, avec son regard en vrille, me gênait au point que je ne pouvais ouvrir la bouche. Il nous regarda longuement sans parler, puis nous tournant le dos, après avoir feuilleté un gros livre, marmotta quelques mots de latin puis levant la main, il écartilla deux doigts. J'ai bien compris que ça voulait dire deux piastres et comme nous étions vingt-cinq j'en conclus que le graissage était raisonnable.

—Alors, ça va nous coûter deux piastres? lui dis-je.

—Oui, c'est bien ça, deux piastres chacun.

—Mais, monsieur l'avocat, deux piastres chacun ça fait cinquante piastres.

—C'est bien ça, qu'il me répondit, et il ajouta: c'est à prendre ou à laisser.

J'ai consulté les autres du regard et vous avouerai que s'il ne semblait y avoir d'objection, il n'y avait certainement pas d'enthousiasme. Je crois pouvoir vous affirmer que si nous avions pas eu honte, nous aurions chaussé nos bottes et bougré de camp, comme l'on dit.

Toujours est-il qu'après avoir remis les cinquante piastres à l'avocat, ce dernier, sans ambages, nous demanda:

—Qu'est-ce qui vous amène? Que voulez-vous savoir? Parlez!

J'étais comme paralysé et ne savait trop par où commencer. Enfin, je pris mon courage à brassée et je lui répondis:

—Nous sommes venus vous voir pour nous mettre protestant, monsieur l'avocat.

Ce fut à son tour de sursauter; ma réponse avait produit de l'effet, ie vous l'assure

—Ha! Ha! vous mettre protestant? Y avez-vous bien pensé?

—Oui, Monsieur l'avocat, et nous sommes venus vous consulter pour ça.

—Vous mettre protestant..., vous mettre protestant... Mais pourquoi? Vous êtes nés et avez toujours été catholiques... Sachez qu'un jour, il vous faudra paraître devant Dieu, et alors?

—Bien, je vais vous dire monsieur l'avocat, nous voulons nous mettre protestant mais pas pour toujours, c'est pour forcer notre évêque et notre curé à ne pas changer notre chapelle de place. Nous sommes venus vous voir pour ça, nous sommes bien décidés, mais avant, nous voulons savoir ce que ça peut nous coûter?

Cette fois, l'homme de loi fixa son bureau du regard, se caressa le menton de la main tout en gardant un silence qui sembla vouloir s'éterniser. Finalement, il releva la tête pour nous dire, d'une voix métallique:

—Ca ne peut pas vous coûter moins de cent cinquante piastres chacun et peut-être plus.

Cette fois, je ne pris même pas la précaution de consulter les autres pour lui répondre:

—Mais, monsieur l'avocat, cent cinquante piastres chacun...mais tout ensemble nous n'avons pas ce montant.

—C'est bien malheureux pour vous ou plutôt c'est peut-être mieux ainsi. Tenez, si vous voulez suivre un bon conseil, restez catholiques, ça vous coûtera rien et ça vous vaudra beaucoup mieux.

Je me retins pour ne pas répondre que j'acceptais, car il me fallait consulter, une fois de plus, mes compagnons. Ce ne fut pas long, cent cinquante piastres chacun...ce qui faisait un total de trois mille sept cent cinquante piastres, on nous demandait l'impossible. Par acquis de conscience, je me retournai du côté de mes acolytes et je restai saisi de leur hébêtement.

Je compris que la réponse serait unanime et je pris sur moi de répondre pour eux :

—Je ne sais pas si votre conseil est bon, monsieur l'avocat, mais je sais qu'il nous est impossible de payer cette somme et que bon gré mal gré, il nous faut le suivre, votre conseil.

—Bien, bien, c'est là ce que vous avez de mieux à faire et comme j'ai du travail qui presse, je vous dis bonjour messieurs.

Comme invitation à chausser nos bottes, ça ne pouvait pas être plus direct, n'est-ce pas ? Nous sommes donc sortis et une fois dehors, nous n'osions pas nous regarder tant nous sentions que nous avions l'air bête. Il ne nous restait qu'une chose à faire évidemment, celle de retourner chacun chez-soi.

Ca nous avait coûté chacun deux piastres pour nous faire dire que ça nous en coûterait au moins cent cinquante pour devenir protestant. Oui, c'est le cas de le dire, nous nous regardions l'air hébété, sans oser commenter ce qui venait de se passer chez l'avocat. Comme nous nous trouvions face à l'hôtel de l'autre côté de la rue, et que nous sentions le besoin de nous éclairer les idées, nous sommes tous traversés afin de nous procurer chacun une bouteille de petit blanc pour le retour, et je puis vous assurer qu'à notre arrivée au village nous avons oublié et l'avocat et le moyen de nous faire protestant''.

—Et, à la suite, qu'advint-il de votre odysée chez l'avocat ? lui demandai-je.

—Bien, pour la plupart, il advint qu'il n'arriva rien. Ou plutôt, il arriva que les conseils de l'avocat furent salutaires ; car après avoir mûrement réfléchis, nous comprîmes que nous allions commettre une grande bêtise, une grave erreur, que l'orgueil est mauvais conseiller et c'est avec foi même que nous avons décidé de nous soumettre à l'autorité ecclésiastique du diocèse. Je dois vous avouer, monsieur, que, moi, pour un, je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'après avoir pris cette décision, et que la messe de minuit à laquelle j'assistai quelques jours plus tard, fut la plus belle de toute ma vie.

—Mais, ajoutai-je, si je comprends bien, les gens de votre groupe ne prirent pas tous la même décision ?

—Hélas non ! il en resta quatre qui persistèrent dans leur hérésie. Ce n'était pourtant pas du mauvais monde, mais

l'orgueil, l'entêtement, c'est bien à mon avis ce qui les perd.

—Et aujourd'hui, sont-ils bien nombreux?

—Ah! non monsieur, ils sont tous dispersés, il n'en reste plus.

Voilà ce que m'a raconté le vieil Eusèbe qui avait pris part à ce mouvement séparatiste qui ne fit pas long feu.



**Noël dans
la tempête**

Il y de cela plus d'un demi-siècle... c'était la veille de Noël! Depuis le matin la tempête faisait rage. La neige tombait en flocons serrés. Poussée par le vent du nord-est, elle s'amoncelait dans les courbes, le long des clôtures, en bancs durs qui rendaient les chemins quasi impraticables. Sous le vent déchaîné et le froid, les arbres gelés résistaient en craquant de façon sinistre. Les branches tordues semblaient exhiler des plaintes de souffrance indicible. Bien qu'en plein midi, en cette fin de décembre, il faisait presque nuit. Jamais de mémoire d'homme on n'avait vu dans le canton pareille tempête en la veille de Noël.

Agé d'à peine quatorze ans, j'étais déjà l'aîné d'une famille de douze enfants. Nous demeurions dans le rang le plus éloigné du village, à une distance de huit milles de l'église paroissiale. Depuis le premier dimanche de l'Avent, nous ne parlions que des fêtes de Noël et du Premier de l'An. Le soir, après le repas pris en famille, assis près du poêle, nous répétions les cantiques de circonstance. Nos commentaires et réflexions ne manquaient pas de réjouir et d'attendrir nos parents.

Mon père avait un don tout personnel d'aiguillonner notre impatience et de stimuler notre enthousiasme. La messe de minuit, prélude de ces grandes réjouissances, était donc fébrilement attendue. Ce qu'il savait, ce cher papa, nous peindre de façon mirobolante les festivités traditionnelles. Le temps s'écoulait donc avec une lenteur désespérante.

Imaginez un peu notre consternation lorsque notre père nous déclara qu'à cause de la tempête il nous était impossible de nous rendre à l'église pour entendre la messe de minuit. Notre désappointement était tel qu'on aurait dit que la mort était passée. Puis avec l'insouciance propre au jeune âge nous acceptâmes le sacrifice de rester à la maison sur la promesse de nos parents que le réveillon aurait quand même lieu.

Il était cinq heures de l'après-midi. La neige tombait sans arrêt. Poussée par le vent déchaîné "la poudrerie" s'incrustait aux maisons et aux choses semblant vouloir nous ensevelir pour toujours.

Nous allions nous approcher de table pour le souper quand soudain on frappa à la porte. Nous nous regardâmes avec une

surprise mêlée de crainte. Qui pouvait bien nous arriver par un temps pareil? Après un moment d'hésitation, mon père s'avança et ouvrit. Un cri de frayeur général salua l'entrée d'un être de haute taille, tout blanc de neige, comme un bonhomme de sucre, et dont la barbe était dentelée de glaçons. Il ressemblait beaucoup plus à un spectre qu'à un être vivant.

Il enleva ses mitaines de cuir raidies par le froid et se passa la main dans la figure pour en faire tomber la neige, révélant enfin les traits de son visage.

"Mais, c'est le père David!" s'écria ma mère.

La joie générale succéda à la peur. Les questions plurent dru.

"D'où venez-vous?"

"D'où sortez-vous par un temps pareil?"

"On peut donc se rendre au village?"

Mais mon père qui était un homme placide mit un terme aux questions.

"Vite, Père David, ôtez-moi ce froc et approchez-vous du feu."

Mon père l'aida à quitter son manteau, son froc, comme il disait, et ses bottes gelées dur comme fer. Il le fit ensuite asseoir dans la grande chaise face au poêle dans lequel flambait un bon feu de bois d'érable. Le pauvre vieux se laissait faire. Assis devant le feu, sa figure s'extasiait de bien-être à mesure que la bonne chaleur parfumée ranimait ses membres engourdis.

Depuis quelque trente ans, le père David, ou plutôt notre quêteux David, vivait de la charité publique. Il passait régulièrement deux fois l'an, parcourant un territoire très étendu. Il lui arrivait parfois de ne pouvoir visiter dans une journée que deux ou trois foyers tellement la campagne était vaste et les maisons d'habitation disséminées.

Mais "Noblesse oblige" et notre quêteux se serait cru deshonorer de passer dans son royaume en ne visitant pas tous ses sujets. D'une politesse exquise, il savait se présenter. Levant légèrement sa coiffure, il s'inclinait en nous saluant de sa phrase rituelle, une phrase bien à lui: "Mes tout petits parents, avez-vous ce qu'il faut pour l'amour du Bon Dieu?"

Curieux être que ce père David...Il avait eu, à ce qu'il racon-

tait, une jeunesse assez orageuse. Dès l'âge de seize ans, il s'était embauché avec d'autres jeunes gens de sa paroisse pour faire la coupe du bois dans les chantiers. C'était alors le seul, l'unique moyen pendant l'hiver, saison morte pour la ferme, de se faire un salaire, de se mettre quelques piastres dans le gousset afin de se préparer un avenir, prendre femme et fonder un foyer.

Le malheur c'est que plusieurs, comme le père David, après un long hiver de labeur ardu, revenaient au village ou dans le rang, avides de jouissances et de plaisir et ne perdaient pas de temps à dilapider cet argent gagné de façon si pénible.

Conseils, remontrances des parents, larmes des mères et des fiancées, rien n'y faisait. C'était une orgie jusqu'au bout de la dernière piastre. Chaque fin de semaine donnait l'occasion d'une soulerie et, le dimanche, jour du Seigneur, devenait jour de débauche. Cela dura pendant des années, puis, David qui avait déjà passé la quarantaine se transforma tout-à-coup. De brutal, sacreur, batailleur, ivrogne, il devint humble, courtois. On cessa de le craindre, on se mit à l'aimer. Comment expliquer ce changement subit? Le diable devenu vieux voulut-il se faire ermite? Usé et cassé par le travail et la débauche n'eut-il d'autre alternative que de se faire quêteux? Pourtant ses courses à travers la campagne, malgré les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, témoignaient de la vitalité du père David. Est-ce donc qu'un événement extraordinaire était à l'origine de cette véritable conversion? Car cela était une conversion. Jamais on ne l'avait entendu sacrer depuis ce jour. Il assistait à la messe tous les dimanches et souvent sur semaine. On le trouvait parfois au détour du chemin, agenouillé sous un arbre devant un crucifix que lui avait donné un missionnaire, récitant son chapelet. M. le Curé lui-même, l'invitait à sa table. Que de jeunes gars ou de jeunes filles, sur le point de faire des bêtises, il avait retenu sur la pente des folies! Non seulement on l'aimait mais on le respectait maintenant jusqu'à lui demander conseil. Disons toutefois que sa foi revenue n'était pas exempte des superstitions propres à nos campagnes de ce temps-là: chasse-galerie, loups-garous, feux follets.

Rappelons en quelques mots, pour le bénéfice des plus

jeunes générations, ce qu'étaient ces croyances populaires. La chasse-galerie était le voyage en canot dans les airs sous les auspices du diable à qui on vendait son âme pour la durée du trajet.

Le feu follet était l'âme d'un chrétien vivant qui n'ayant pas fait ses Pâques depuis quatorze ans est forcée par Satan à quitter son corps pour aller vagabonder la nuit sous la forme d'un feu bleuâtre de la grosseur d'une noix.

Courir le loup-garou était beaucoup plus craint. Courait le loup-garou celui qui n'ayant pas reçu l'absolution depuis sept ans battait la campagne sur l'ordre de l'Esprit malin sous la forme d'une bête noire et gigantesque. Le misérable ne pouvait revenir à son état naturel que s'il était blessé et n'être délivré que si "on lui faisait sortir du sang". Répétons que ces superstitions étaient courantes.

Mais quel était donc cet événement qui avait amené le changement radical de vie du père David? C'est en cette mémorable nuit de Noël que nous allions apprendre ce terrible secret. Mais n'anticipons pas trop.

Après un repas frugal comme il sied de faire en vigile de Noël, les enfants furent priés de monter se coucher. C'est à regret que nous laissâmes notre "quêteux" au coin du feu où, maintenant dégourdi, il racontait à nos parents les nouvelles récoltées depuis son dernier "passage". Mais le regret était atténué par la promesse du réveillon. Nous étions bien décidés à ne pas dormir, mais le murmure des voix assourdies et l'habitude de nous coucher tôt eurent raison de notre impatiente jeunesse.

Nous fûmes réveillés à minuit par mon père et le "quêteux" qui faisaient le tour des chambres en chantant les merveilleux cantiques de Noël. En un rien de temps nous étions habillés et descendus. Jugez de notre émerveillement! Dans un coin, une crèche avait été préparée. Elle était simple, mais comme elle nous parut belle. Sur un fond de sapin, une poupée avec laquelle mes soeurs n'avaient qu'occasionnellement le droit de jouer remplaçait l'Enfant-Jésus, deux cierges, ceux que l'on conservait pour les Grands Sacrements, remplaçaient l'âne et le boeuf. Ca sentait bon le sapin.

"Mes enfants, dit mon père, c'est vrai que nous ne pouvons aller à la messe de minuit. Nous allons quand même réveiller. Mais à tout seigneur, tout honneur. Dieu premier servi. Nous allons d'abord réciter le chapelet." Et devant la crèche, la famille rassemblée, avec notre quêteux, paya son tribut au Divin Enfant. Chaque dizaine était suivie d'un chant de Noël. Je dois confesser que la dernière dizaine fut peut-être dite avec un peu moins de ferveur que la première. L'appétissante odeur des cretons et des tourtières voisines y était peut-être pour quelque chose.

Nous nous approchâmes bientôt de table, mais non sans que mon père et que le quêteux eussent salué d'un petit verre de "caribou". Dame! il faut ce qu'il faut.

Le père David avait la place d'honneur. C'est lui qui récita le bénédicité. Sur la table décorée pour la circonstance, trônait, entourée de victuailles, la vénérable bouteille de vin de cassis, signe de grandes circonstances.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ce réveillon et jamais, depuis, je n'ai vu manger quelqu'un avec autant d'appétit que notre "quêteux" ce soir-là. Depuis quand s'était-il mis quelque chose sous la dent? Il avait dû faire le grand jeûne durant tout le temps de l'Avent. Toujours est-il qu'il ne mangeait pas, il dévorait. Évidemment, nous lui aidâmes à faire honneur à la cuisine de maman. De le voir engouffrer assiettée après assiettée avait piqué notre émulation. Nous fîmes si bien que la table, terre promise d'avant le souper, ne présentait plus que ruine de dévastation.

Repus, nous nous retirâmes de table pour nous approcher du poêle. Papa et le père David prirent place dans leur chaise et allumèrent leur pipe. Les yeux mi-clos, notre "quêteux" lançait vers le plafond des bouffées majestueuses. Nous n'osâmes pas d'abord le tirer de sa douce torpeur mais notre impatience prit le dessus.

"Père David, racontez-nous quelque chose."

Il avait en effet le don de raconter des histoires merveilleuses qui nous enchantaient.

Le bonhomme promena sur nous un oeil attendri, toussotta, tassa le tabac de sa pipe et dans son langage rustique et

imagé nous raconta l'histoire qui suit.

"Mes bons petits parents, ce n'est pas un conte que j'vas vous raconter. C'est ben plutôt une triste et vilaine aventure qui m'est arrivée. Il y a de cela trente ans à soir et j'espère que vous pourrez en faire votre profit en ne manquant jamais la messe de minuit à Noël par exprès.

"Oui, c'était la veille de Noël, tout comme aujourd'hui, avec la différence que la journée avait été ben belle et que la veillée l'était encore plus. La lune à son plein éclairait comme en plein jour. Il était tombé juste assez de neige pour blanchir la terre qui sous les regards de la lune miroitait comme des étincelles. Un soir qui ne donnait aucune excuse de ne pas se rendre à l'église pour la messe de minuit.

"Avec d'autres gars du chantier où j'étions allé en hivernement, j'avions décidé de quitter le bois et de passer le temps des fêtes au village de la paroisse.

"Nous avions en poche chacun une cinquantaine de piastres que nous étions bien décidés à ne pas y laisser moisir. Si au moins j'avions fait un bon usage de cet argent! Ha! mais non, en malvat, ne craignant ni Dieu ni diable, j'étions revenu avec l'idée ben arrêtée d'une robotte de tout le temps des fêtes.

"Notre premier bonjour avait été pour la mère Richard qui, avec son fils Poléon, tenait un magasinnet au bout du village. La vieille et son gars n'étaient pas de la Croix de Saint Louis. Au contraire, on ne voyait jamais ces deux êtres à l'église. Et ce qui n'était pas mieux, la mère Richard et son pendar de Poléon buvaient comme deux trous sans fond qu'ils étaient. Oui, la vieille ivrognesse pouvait, le verre à la main, tenir tête à n'importe quel soulaud de notre temps. Et qui plus est, elle nous vendait son whisky à la condition de nous aider à le boire. Ce qu'elle s'en est passé dans la dalle au cours de sa vie!

"Je prends ça pour me réchauffer", qu'elle disait.

"Elle n'est pourtant pas morte brûlée. Un bon matin de janvier, on l'a trouvée dans sa boutique, gelée raide comme un glaçon. Après qu'on l'ait enterrée en arrière du cimequère, car elle n'avait pas fait des Pâques depuis plusieurs années, les mauvaises langues disaient:

"Elle pourra dégeler dans l'autre monde".

"Mais je suppose que vous vous d'mandez c'qui avait ben pu m'arriver de si extraordinaire dans cette nuit de Noël, mes bons p'tits parents? Patience, j'y arrive.

"Avec de mes compagnons de chantier et d'autres sacripants du village, j'avions rendez-vous, la veille de Noël, chez la mère Richard, Vers quatre heures de l'après-midi, la bande y était au complet.

"Pas besoin de vous dire que ça buvait sur l'temps des pommes. Ca prenait tout le temps de la vieille et de son fils Poléon pour réduire le whisky, emplir les verres et empocher l'argent. J'avions dans la gang un grand escogiffe du nom d'Adamasse Lavertue qui jouait de la musique à bouche que ça semblait jamais le fatiguer. Donc, imaginez qu'à prendre un coup comme ça et avec un joueur de musique comme Adamasse si ça a pas pris goût de tinette avant que les gars se fassent aller les patins dans le milieu de la place: gigue simple, cling-dance, saut du balai... Ca dansait, mes bons p'tits parents, que le diable n'aurait pas pu nous suivre. Ca sacrait aussi, à scandaliser la face d'un chien. Ca chantait des chansons à salir un pavé d'étable! Un vrai carnaval d'enfer. Une orgie de malvats que j'étions.

"La mère Richard et Poléon continuaient à servir le whisky et des tranches de pain avec des cortons que je dévorions comme si ç'avait été du poulet.

"Pas besoin de vous dire si le temps passait vite. Comme toute chose a une fin, même les plus scandaleuses, voici que sur le coup de onze heures Adamasse met sa musique dans sa poche en disant:

"Y reste plus rien qu'un heure pour la messe, les gars! J'cré qu'il vaut mieux arrêter le charivari et se rendre à l'église car il peut nous arriver du malheur si on manque la messe.

"Il y eut ben un moment d'hésitation mais la plupart de la gang encore tout ébarouis se prépara à partir.

"La mère Richard, avec un ricanement satanique, déclara: "On sait ben, la peur, on n'est pas maître de ça. Allez à la messe, mes petits agneaux. Tant qu'à moi, je vas m'coucher."

"J'étais ben sus l'point de faire comme les autres, de pren-

dre le bord de l'église quand Poléon, une bouteille à la main, se plante devant moi et en sacrant me dit:

"David! j'pensais pas que t'étais une poule mouillée. J'm'aperçois que t'as la tremblette. Tiens, prends un bon coup, ça va te remonter. T'iras à la messe après si t'as peur."

—Moi, une poule mouillée? Moi, avoir la tremblette? Moi, aller à la messe parce que j'ai peur? Ben t'apprendras, mon Poléon, que je ne suis pas allé à la messe de mênuit depuis quinze ans et que je n'irai pas plus à soir! Tu sauras en plus que je peux boire encore longtemps après que tu seras ben saoul. Apporte ta bouteille que je la scalpe!

"Les autres gars étaient partis. La mère Richard, étendue sur son grabat, ronflait déjà comme une orgue. Poléon ouvrit une bouteille, remplit deux grands verres et me dit; "Quen! David, c'est ça note messe de mênuit. Envale."

"En entendant ce blasphème, j'eus comme un frisson dans le bas des reins. Mais comme il était trop tard pour reculer, car j'étions déjà ben dur dans les griffes de Satan, je pris mon verre plein jusqu'au bord et d'un seul coup je me le passai dans la dalle.

"Bon sang de mon âme! mes tout-petits parents. Ce fut comme si j'avais envalé du feu. Je me sentais raidir les cheveux sus la tête comme des broches à tricoter. Imaginez-vous! Ce pendard de Poléon s'était trompé de bouteille et nous avait servi du whishy en esprit. J'étais comme crampé sus ma chaise, les bras et les jambes raides comme des manches de hache.

"Tout d'un coup, v'là le plafond qui part, la lumière qui s'éteint. Plus de Poléon, pus de mère Richard, rien que d'la noirceur. Pas besoin de vous dire se c'était épeurant. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Toujours est-il qu'un craquement et une plainte qui ressemblait au râle d'un mourant en état de péché mortel me firent ouvrir les yeux. Vous me croirez si vous voulez mais la lumière était revenue, le plafond ben à sa place et pas plus de Poléon que sus la main. La mère Richard était disparue, elle aussi.

"Pas besoin de vous dire que j'étais pas gros. Avec ça que j'avais encore la corporation tout paralysée et que je restais rivé à ma chaise.

"Poléon, que je crie, ousque t'es donc?" Motte, pas de réponse.

"Je regardais tout autour d'la boutique, les yeux tout ébaouris, quand ben lentement v'là la porte de cuisine qui s'ouvre et au lieu de Poléon j'aperçois une grande bête noire qui ressemblait à un chien, drette sus ses pattes arrière, avec de longues oreilles pointues, une gueule rouge grande ouverte garnie de dents blanches effilées comme des alènes et des yeux de feu qui me fixaient.

"Les dents me claquaient. Je tremblais comme un esquette et l'eau me coulait dans le dos. Le pire, c'était que je ne pouvais pas grouiller.

"Soudain, l'animal fit entendre un grognement qui ressemblait à un éclat de rire ou à un blasphème. Toujours debout sur ses pattes arrière, en chambranlant comme un homme en boisson, la bête s'avançait lentement drette sur moi. C'est ben simple, je me sentais fondre. Quand elle fut à trois ou quatre pas de ma chaise, je vis que la bête allait prendre son élan et se jeter sur moi. Dès lors je compris que le maudit chien n'était autre qu'un loup-garou. Sortant enfin de ma léthargie et levant les yeux au ciel, je lançai un cri: "Mon Dieu, pardonnez-moi!" Puis saisissant une paire de ciseaux laissés sur la table j'en frappai à la tête la bête infernale juste comme elle allait me saisir. Je perdis alors complètement connaissance.

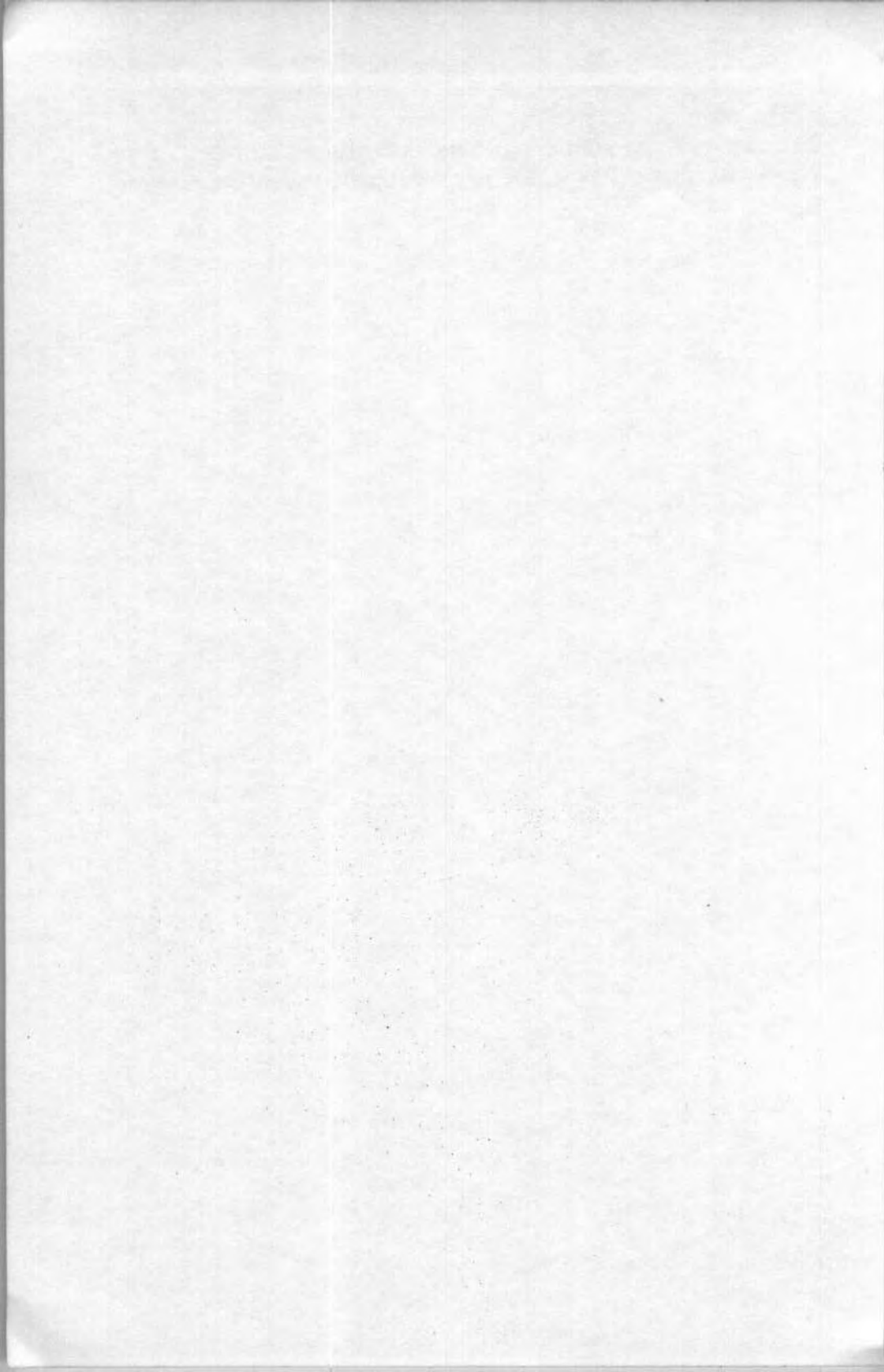
"Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le grabat de la mère Richard qui me passait un linge trempé d'eau frette sur la figure. J'entendis aussi la voix de Poléon qui demandait: "Y vas-t-y crever?"

"Je me redressai sur les coudes et je compris ce qui s'était passé en voyant que Poléon avait du sang plein la figure. Je perdis à nouveau connaissance.

"Mes bons petits parents, je dois vous dire que depuis cette nuit de Noël, jamais je n'ai manqué d'assister à la messe de mênuit le saint jour de Noël. Ce sera la première fois ce soir et vous savez que ce n'est pas par exprès."

Le père David ralluma sa pipe tandis que mon père sortait sa bouteille de caribou. Dehors, la tempête faisait toujours rage.

Cinquante ans se sont écoulés depuis cette nuit, mais il ne se passe pas un Noël sans que je me rappelle l'aventure du Père David.



La canne de
M. le Juge

Ce matin-là l'huissier Antoine Proulx de la Cour d'un certain district judiciaire, s'était levé très à bonne heure. Bien qu'ayant atteint l'âge de soixante ans, jamais, lui semblait-il, il ne s'était senti aussi alerte et aussi jeune. Il y avait de quoi. D'abord, en ces premiers jours d'octobre, la matinée était splendide et c'était l'ouverture des assises criminelles à la Cour de justice de l'endroit.

Comme la servante du curé qui aux premiers jours de ses services au presbytère disait respectueusement, la vache de monsieur le curé, pour, après quelques semaines d'emploi, se risquer à dire notre vache et enfin pour finir par dire, avec assurance, ma vache, l'huissier Proulx qui depuis une vingtaine d'années occupait la fonction d'huissier, se croyait propriétaire du petit Palais de Justice de l'endroit et il était convaincu que la Cour n'aurait pas fonctionné s'il n'eut été là. Le palais, le prétoire, la cour, enfin la justice, c'était sa chose. Et avec le plus bel aplomb, comme la servante du curé, lui aussi, il avait fini par dire, ma Cour.

Depuis trois générations, le grand-père et le père d'Antoine Proulx avaient occupé le poste d'huissier. C'est dire que ce dernier avait le métier dans la peau et que surtout, il se croyait irremplaçable.

Si l'huissier, malgré ses prétentions, commandait le respect et l'admiration des habitants de la petite ville, sa personnalité s'effaçait totalement devant une autre personnalité de l'endroit. Cet autre personnage, c'était l'honorable juge Anatole Dubois qui, lui aussi depuis vingt ans, présidait aux assises judiciaires du district. Et pour qui l'huissier, d'ailleurs, avait une admiration sans borne.

Les deux hommes étaient du même âge, nés au même endroit, ils avaient grandi ensemble et dans l'intimité, ils se tutoyaient comme frère et soeur. La condition sociale entre eux n'avait pu altérer leur amitié. C'était surtout à la Cour où ils se sentaient liés. Le juge voyait mal un autre huissier qu'Antoine Proulx et ce dernier ne pouvait concevoir sur le banc, un autre juge que sa Seigneurie et son ami d'enfance, Anatole.

C'était donc l'ouverture officielle de la Cour et bien que la cérémonie ne dut commencer qu'à dix heures précises, dé-

jà, depuis plus d'une heure, l'huissier dans son habit chamarré et l'oeil attendri attendait avec impatience l'arrivée des officiels du tribunal.

Il guettait surtout l'arrivée de son supérieur Anatole, le juge. Enfin, il crut le voir venir mais, pourtant non, ce ne pouvait être lui...car l'homme qui venait avait l'allure d'un vieillard! Il marchait d'un pas hésitant comme s'il eut craint de trébucher. Preuve que ce ne pouvait être sa seigneurie, celui-là qui venait, venait sans canne; ce qui chez le juge était inadmissible. Et pourtant plus l'homme approchait, plus il devenait évident qu'il était bel et bien Anatole Dubois. Le juge. L'huissier était confondu.

Que s'était-il donc passé? et quelle importance avait donc la canne de Monsieur le juge?

C'est que lors de sa nomination comme magistrat, Anatole Dubois avait été banqueté et, à cette occasion, ses amis avaient voulu lui manifester leur amitié et leur admiration par une marque tangible, en lui offrant une canne de prix; canne en ébène et à pommeau d'or. C'est dire que dans la vie du juge, sa nomination et sa canne étaient nées presque le même jour. Et depuis cette date, jamais l'on avait vu Monsieur le Juge circuler sans sa canne. Comme il savait ce cher Monsieur Dubois manifester son contentement en manipulant sa fameuse canne de façon désinvolte. Oui, sa canne c'était presque un cinquième membre. Et sans elle, il lui semblait qu'il n'aurait pas été digne de siéger à la Cour.

Revenons à l'huissier qui restait comme figé de voir arriver le juge au palais sans son bâton de maréchal. Ne pouvant maîtriser sa surprise, il s'écria "Mais, Monsieur le juge, que vous arrive-t-il? Quelle mine! Seriez-vous malade? Et votre canne?"

Silence! répondit le juge. Ce serait trop long à t'expliquer et tu sauras, hélas! trop vite ce qui m'est arrivé. Puis, sans rien ajouter, il continua à la Cour.

Évidemment, il fallait une raison très grave pour expliquer l'arrivée de sa seigneurie à la Cour sans sa canne et cette raison était la suivante. Quelques jours avant l'ouverture des assises à la Cour, le magistrat eut à se rendre dans la vieille Capitale. Il prit le train avec son "walking Stick" comme il se plaisait

quelquefois à nommer cet objet de luxe. Il prit place dans le dernier wagon et comme la température était presque chaude, il ouvrit la fenêtre et y passa le bras au bout duquel pendait son inséparable canne et de la main, mollement il fit osciller cet objet en décrivant dans l'air et avec grâce de petites arabesques.

Jamais le bon magistrat ne s'était senti aussi heureux et dans l'ivresse du moment, il se laissa aller à rêvasser au point de ne pas réaliser que le train s'était ébranlé et que déjà il prenait de la vitesse. S'éveillant enfin de sa douce rêverie, il allait rentrer le bas, lorsqu'il sentit qu'on lui arrachait ce qui pendait au bout: sa canne. Une plainte ou plutôt un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine: —Arrêtez le train! Arrêtez le train! s'écria-t-il, mais comme il se trouvait dans le dernier wagon et que le conducteur se trouvait dans le premier, le malheureux Anatole eut à se rendre à l'avant du train pour expliquer au préposé du service ce qui venait de lui arriver. Comme le train était déjà en pleine vitesse, ce dernier fit comprendre au juge qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait faire marche en arrière.

Le soir de ce jour, lorsque le juge vint à son foyer, il avait vieilli de dix ans. Il semblait cassé et il avait l'allure d'un vieillard.

Le lendemain aux petites heures, il était debout et sa première occupation fut d'organiser une enquête personnelle sur la disparition de cet objet qui lui était si cher, sa canne. Mais fatalement, il ne put découvrir quoi que ce fut et découragé le lendemain, il dut se rendre sans son fétiche à l'ouverture officielle de la Cour.

C'est donc d'un pas caduc qu'il put se rendre à son bureau; suivi de l'huissier qui lui aussi, tout ahuri, ne payait pas de mine et qui n'osa comme à son habitude suivre sa seigneurie jusqu'à son cabinet de travail.

L'heure de l'ouverture de la Cour avançait et déjà les officiels étaient à leur poste. L'enceinte du palais était remplie à craquer de curieux. L'huissier, lui, attendait que l'horloge du palais sonne l'heure officielle. En attendant, il semblait complètement perdu. Au premier son du bronze, il eut un sursaut

et il courut au bureau du juge pour y frapper les trois coups obligatoires et retourner à son poste pour y proclamer l'ouverture de la cour.

La porte réservée à l'entrée du magistrat s'ouvrit, le juge apparut et l'huissier d'une voix mal assurée annonça :

"La Cour est ouverte - Debout - Oyez Oyez - Et silence.

A l'appel de l'huissier, le juge qui jusque là, semblait absent, leva un regard morne sur l'assistance et demanda à l'huissier d'appeler la première cause. Le fonctionnaire appela: Marcel Thibault, plaignant Versus David Lavertue, accusé! Cette cause en était une de voies de fait et dès les préliminaires, le juge, sans plus de cérémonies et d'une voix terne jugea qu'elle devait être renvoyée à une séance ultérieure.

La seconde cause fut appelée et elle eut le même sort que la première. Enfin, l'huissier appela la troisième et dernière cause:

Thomas Bordeleau, demandeur - Versus - Paul Labrecque, défendeur.

Puis il continua en lisant l'acte d'accusation: — Dans cette cause, votre Honneur, le demandeur accuse le défendeur de lui avoir volé une canne de grande valeur, etc, etc.

Le juge eut comme une commotion électrique. Et reprenant son aplomb ordinaire, il jeta sur l'accusé Labrecque un regard que s'il eut été une mitrailleuse, ce dernier eut perdu à jamais l'idée de plaider. Son regard s'appesantissait sur l'accusé qui à ses yeux représentait tous les péchés d'Israël. Pensez donc! l'individu avait volé au plaignant une canne de grand prix! Ce qu'il fallait avoir l'âme noire pour accomplir pareil crime..Ah! le bandit, il ne perdait rien pour attendre. Et déjà le pauvre Labrecque "In limine litis" était condamné sans appel. C'est donc avec beaucoup de difficulté que son Honneur put maîtriser sa voix qui malgré lui, s'enflait et menaçait d'éclater de façon inquiétante, pour enfin articuler et dire à Labrecque: "Accusé, écoutez bien la lecture de la plainte portée contre vous par Thomas Bordeleau" - Le Greffier donna lecture de la plainte du plaignant puis le juge, d'une voix coléreuse, demanda à l'accusé:

"Accusé Labrecque, plaidez-vous coupable ou non coupable?"

L'accusé baissa les yeux et d'une voix tremblante répondit: Coupable, votre Honneur.

Le juge écrasa dans sa gorge une expression qui si elle en eut failli, elle eut été loin d'être convenable à la Cour. Ensuite, il porta sur le plaignant un regard de commisération. Ce qu'il lui devenait sympathique ce brave homme! Quelle belle tenue! et quelle franchise se reflétait sur son visage! Oui, aux yeux de sa seigneurie, le plaignant incarnait l'honnêteté dans toute la force du mot.

Enfin, comme l'accusé s'était déclaré coupable, les plaidoyers furent écourtés de part et d'autre. L'avocat de la défense, sentant qu'il plaidait pour une cause perdue à l'avance, fut très bref et sa plaidoirie manque de conviction de sorte que le procureur de la Couronne n'eut qu'à ajouter quelques phrases indispensables pour reprendre son siège et laisser la parole au juge, ce que ce dernier attendait avec impatience.

Enfin, redressant l'échine, sa Seigneurie dont les yeux lançaient des éclairs et d'une voix mal contrôlée, s'adressa à l'accusé:

"Accusé Labrecque, debout et écoutez bien ce que je vais vous dire: "Vous avez commis un délit qui n'est dépassé à l'échelle du crime que par le meurtre et le viol. Vous avez commis une grave et impardonnable faute. Votre savant défenseur, malgré sa science et sa sagesse, n'a pu vous recommander à la clémence de la Cour, tant votre forfait est évident. Donc, dans de telles conditions, la Cour a le triste devoir de vous condamner à six mois de réclusion. Vous serez reconduit à votre cellule pour y méditer sur votre crime et j'espère que cette méditation vous sera salutaire."

Le juge se leva.

"Oyez! Oyez! La Cour est levée, prononça l'huissier.

Le condamné Labrecque, escorté par un policier fut reconduit au cachot. Le Juge allait passer le seuil de la porte pour se rendre à son cabinet de travail, lorsqu'il fit un signe à l'huissier de la suivre. Celui-ci rejoignit sa seigneurie qui lui dit:

"Antoine, vite rejoint ce Monsieur Bordeleau et amène-le

à mon cabinet; cet homme m'est très sympathique et j'ai à lui parler".

"Très bien, et j'y cours," répondit l'huissier.

Le magistrat n'eut que le temps d'enlever sa toge que réapparut le greffier accompagné du sieur Bordeleau. Le juge, avec un large sourire l'invita à s'asseoir, puis, chaleureusement, le félicita:

—"Cher Monsieur, je veux vous féliciter d'avoir eu justice dans votre demande devant la Cour. Dès le début des procédures, j'ai vu, j'ai senti que vous étiez un honnête homme et déjà vous aviez toute ma sympathie et ma confiance. Puis il ajouta. Et cet effet précieux que l'on a voulu vous voler, est-ce qu'on vous l'a remis?"

—"Pas encore, mais je vais arrêter le prendre au greffe," répondit Bordeleau.

Toujours très aimable et souriant le juge demanda:

"Mon ami, si cela vous convient, je vous serais très reconnaissant de voir cette canne de prix que l'on vous a dérobée."

"Mais, votre honneur, la chose est facile et je reviens à l'instant".

A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que revint l'heureux monsieur Bordeleau tenant à la main l'objet du litige, qu'il tendit au juge.

En touchant la fameuse canne, le juge eut un sursaut et il devint affreusement pâle. Il leva la vue sur celui-là qu'il y avait à peine quelques minutes, lui était si sympathique et son regard avait complètement changé, de béat et confiant qu'il était, ce regard devenait dur et insoutenable. Le juge était comme pétrifié. Enfin, il put articuler d'une voix sourde pour dire à Bordeleau: "D'où tenez-vous cette canne?"

Bordeleau ne répondit pas et il semblait confondu.

—"Allons! Allons! répondez! clama le magistrat."

—"Votre Seigneurie, cette canne, je vous le jure, je l'ai cueillie à la fenêtre d'un train".

—"Ho! Ho! vous m'apportez bien là la preuve que cette canne m'appartient, qu'elle est bel et bien ma propriété."

—"Mais Monsieur le juge, si cette canne est à vous, je suis heureux de vous la rendre et de vous offrir mes excuses".

—“Vous me la rendez et vous m'offrez des excuses, mais le

—“Pardon, votre Honneur, mais lui, il me l'avait bel et bien volé *cette canne car vous le savez, la preuve en a été faite*”.

Le juge palpant sa canne répondit: “Bon! vous pouvez disposer bien que sachez-le, il pourrait y avoir matière à procès dans votre affaire.

Antoine Bordeleau, tout penaud, prit subitement congé, *tout heureux d'en être quitte à si bon compte.*

Après le départ de ce dernier, le juge prit place dans son fauteuil favori et longuement il se laissa aller à caresser son fétiche qui lui rappelait tant de souvenirs...Sa seigneurie était heureuse et elle se sentait rajeunir mais pourtant cette douce rêverie fut interrompue par des réflexions qui lui vinrent à l'esprit et qui l'amènèrent à méditer sur le jugement qu'il venait de rendre...N'avait-il pas été trop expéditif dans ce jugement? N'avait-il pas été trop dur? Plus il réfléchissait, plus il devenait perplexé! Enfin toutes ces réflexions lui firent prendre *deux résolutions: la première de ne plus rendre un jugement trop vite et la seconde de ne plus jamais passer sa canne dans une fenêtre ouverte d'un train en marche.*

***Le plus beau
des Noël***

C'était la veille de Noël.

Situés dans une localité de l'est de la province de Québec, sur une ferme qui autrefois avait été prospère et dans une maison construite il y avait plus de trois quarts de siècles, vivaient Jean Benoit et sa femme Marie. Du même âge, eux aussi avaient vécu soixante-quinze années.

Assis devant un poêle chauffé à blanc, le père Jean fumait tranquillement un tabac de sa récolte, dans une vieille pipe de plâtre culottée d'un noir d'ébène, tandis que sa compagne vaquait aux préparatifs du réveillon pour le retour de la messe de minuit.

Le vieux en fumant semblait tristement rêver.

Soudain, il dirigea son regard du côté de sa femme et il lui dit:

— "Sais-tu ma vieille que notre Jean aurait trente-sept ans aujourd'hui."

La vieille qui était à rouler de la pâte échappa son rouleau et de grosses larmes vinrent mouiller ses yeux. Le vieux n'ayant pas de réponse, releva la tête et voyant le visage éploré de son épouse, se leva de son siège et s'approchant d'elle, tendrement, l'enlaçant de ses bras, lui murmura:

— "Voyons, Marie, il ne faut pas se laisser aller de façon trop forte à ces tristes souvenirs; allons, allons, je n'ai pas voulu te faire de la peine et je te demande pardon d'avoir évoqué ce douloureux épisode de notre vie."

La vieille abandonna sa tête sur l'épaule de son compagnon et elle continua doucement de pleurer. A ce contact, le vieux se sentit faiblir et il mêla ses larmes à celles de son épouse. Longuement, ils se tinrent enlacés, sentant leurs coeurs battre à l'unisson dans la même peine.

Un peu plus d'un demi-siècle s'était écoulé avant cette veille de Noël, lorsque Jean Benoit épousa Marie Lavoie. Fils unique de Benoit, père, cultivateur à l'aise et qui deux ans plus tôt avait passé de vie à trépas en léguant à son fils tout son avoir. Le jeune Benoit rencontra la jeune Marie et ce fut le coup de foudre, le grand amour. La jeune fille n'avait pour dot que ses dix-huit printemps, sa grande beauté et sa bonne réputation. Qualités qui, aux yeux du jeune homme, valaient mieux que

la plus belle dot au monde.

Ce que furent, dès l'abord, les grandes joies de l'amour ardent du jeune couple serait difficile à raconter. Il faudrait une plume plus experte que la mienne pour en décrire le poème et la félicité. Je ne trouve qu'un mot pour qualifier la vie conjugale des jeunes épousés; ce fut le grand, le parfait bonheur.

Au premier anniversaire de leur mariage, la jeune femme fit part à son mari qu'elle allait être mère. En apprenant que son épouse allait lui donner un enfant bien à lui, Jean Benoit éprouva une joie bien facile à comprendre. Tendrement, il étreignit son épouse et déjà des projets vinrent à l'esprit de ces deux êtres pour l'enfant qui allait naître.

La vie qu'ils avaient vécue jusque-là en avait été une de délices et d'enchantement et il leur avait semblé qu'il fut impossible que cette vie puisse leur offrir davantage. Pourtant, à l'idée que leur foyer allait s'enrichir d'un enfant, d'un petit être bien de leur chair, ils se sentaient transportés d'allégresse. Hélas! l'être humain sait bien ce qu'il désire, mais souvent il est, par une main inconnue, frustré dans ce qui lui semble être de bien légitimes aspirations.

Arrivée au terme d'une heureuse grossesse, Marie donna le jour à un gros poupon qui déjà ressemblait à son père et qui fit le ravissement des parents.

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. En effet, quatre années s'étaient écoulées depuis la naissance de leur enfant, quatre années sereines, faites de joie calme et sans heurt. On eut dit que le bonheur était le lot du jeune couple et que jamais rien ne viendrait en détruire l'essence. L'enfant était devenu un beau et grand bambin que le père et la mère laissaient errer et vagabonder à sa guise autour des bâtiments de la ferme. Cette ferme était, d'un côté éloignée par une assez forte distance du plus proche voisin et de l'autre côté, elle était bornée par la forêt, de sorte qu'elle était isolée des autres habitants de la localité. Le jeune Jean, bien que seul, s'en donnait à coeur joie au sein de cette belle et un peu sauvage nature. Ses gambades et son allure endiablée faisaient les délices des parents et la vie continuait d'être belle pour ces trois êtres unis par l'amour.

Un jour du mois d'août, alors que son mari était allé au village pour affaires, la jeune femme accompagné de son fils décida de se rendre à la lisière du bois pour la cueillette de framboises, ces fruits poussaient en abondance à cet endroit. Elle et le petit Jean eurent tôt fait de s'y rendre et le bambin à la vue du beau fruit rouge manifesta sa joie en s'en bourrant glou-tonnement, tandis que la maman se donnait avec ardeur à la cueillette afin de remplir son panier le plus vite possible. Son panier rempli, la mère leva la tête et appela son enfant. N'ayant pas de réponse, de nouveau elle cria:

— "Jean, où es-tu?"

Même silence...

Alors elle déposa son panier par terre pour s'avancer dans les broussailles en criant toujours:

— "Jean! Jean! Où donc es-tu? Reviens vers maman."

Peine perdue, l'enfant avait disparu.

Je n'essaierai pas de dépeindre l'anxiété dans laquelle la disparition de son enfant jeta la mère. Ses appels répétés à l'enfant, ses supplications à la Vierge et son désespoir, le tout était navrant.

Comme le soleil baissait à l'horizon, elle prit le parti de retourner à son logis afin d'aller donner l'alarme aux gens du rang. Tout d'une haleine, elle courut pour arriver à sa demeure en même temps que son mari qui revenait du village. Rendue à bout de souffle, elle s'affaissa devant son mari, se meurtrissant la figure, elle ne put que murmurer:

— "Jean est perdu..."

Mis au courant et après avoir essayé de reconforter son épouse, il tourna bride pour aller quérir du renfort. Ce ne fut pas long, de retour avec les gens du rang, une battue fut organisée et l'on chercha jusqu'à la nuit pour continuer jusqu'au matin, et sans rien découvrir. On chercha pendant les trois jours qui suivirent mais toujours en vain. Enfin, découragés, les chercheurs abandonnèrent la partie.

Parmi toutes les conjectures que firent les habitants de la localité sur la disparition de l'enfant, celle qui leur parut la plus probante, fut que le petit Jean avait dû être saisi, emporté et dévoré par un ours dans la forêt.

Inutile de dire le désespoir des parents à la suite de ce malheur.

Comme la providence ne voulut pas qu'ils eurent d'autres enfants, ils restèrent donc seuls et ne purent jamais se guérir de cette terrible épreuve. Eux aussi avaient leur histoire.

Voilà ce qui s'était passé et voilà pourquoi, en cette veille de Noël, Jean Benoît et son épouse Marie ne pouvaient oublier, après plus de trente ans, le souvenir de la perte de leur unique enfant.

Le père Jean desserra son étreinte en disant à sa vieille:

— "Marie, il faut se faire une raison; nous sommes déjà en retard et si nous voulons que le réveillon soit prêt pour le retour de l'église, il nous faut agir."

Joignant l'action à la parole, le vieux se coiffa en disant:

— "Je vais au "train" de l'étable tandis que tu pourras continuer à cuisiner."

La vieille sécha ses larmes et tristement se remit au travail.

La nuit était maintenant venue depuis déjà quelques heures et le vieux couple, bien emmitouflé dans la carriole traînée par une bonne bête se laissait aller au son des grelots vers l'église.

La nuit était superbe, la lune à son plein illuminait le ciel. Sous tous les cieux, à mon avis, rien n'est plus beau qu'un firmament étoilé avec une lune dans son plein. Mais dans aucun coin de la terre, cette beauté n'égale celle que l'on voit dans les Bois-Francs, par une froide nuit de fin de décembre. Quelle splendeur que ces rayons de lune qui brillent sur la blanche neige que l'on dirait changée en millions de cristaux!

Silencieux, les deux vieux semblaient insensibles au grand décor qui s'offrait à leurs yeux. Le père Jean fumant son brûle-gueule et la vieille murmurant une prière, arrivèrent à l'église juste en temps pour la messe.

Ils entrèrent dans le temple, au chant de "Ca Bergers assemblons-nous". Pieusement, ils s'agenouillèrent et, emportés par les accents du chant religieux, leurs visages s'illuminèrent et ils parurent plus sereins. Après la lecture de l'Évangile, le curé annonça que le sermon serait donné par un jeune Père Dominicain qui était de passage dans la paroisse.

Le religieux monta en chaire, et levant son regard, il fit, dès ce moment, une très forte impression sur les paroissiens, même avant de prendre la parole. Son regard à la fois doux et pénétrant lui conquiert immédiatement la sympathie des assistants. Il débuta d'une voix chaude et contenue pour développer son thème. Sans chercher à faire de l'éloquence, il émit des idées d'une logique naturelle et convaincante.

Religieusement, les fidèles écoutaient et ils se sentaient remués. Jamais le vieux Jean et la vieille Marie se souvenaient d'avoir éprouvé pareille émotion. Ils buvaient les paroles du prédicateur et ils auraient aimé que cette prédication dura encore longtemps, quand le prêtre termina en exhortant les assistants à s'aimer les uns les autres, afin d'obtenir la paix promise aux hommes de bonne volonté.

L'office terminé les vieux revinrent à leur foyer, réconfortés et se sentant même regaillardis. Le sermon du père prédicateur avait exercé sur eux une impression difficile à définir.

Ils se dévêtirent et la vieille se mit en devoir pour servir le réveillon auquel elle apporta un soin spécial. Le père Jean, surpris de la voir agir ainsi, allègrement, lui dit:

— "Mais Marie! On dirait que tu vas recevoir Monseigneur! Que d'apparât pour nous deux."

— "Ne t'en fais pas mon vieux Jean, c'est peut-être notre dernier réveillon, à notre âge, serons-nous encore là au prochain Noël?"

Le vieux secoua la tête et répondit:

— "Bien, bien, tu as peut-être raison et je vais de ce pas à la cave quérir une bonne bouteille de ton vieux et fameux vin de cerises."

Il revint avec la fameuse bouteille, tapissée de fils d'araignée et se préparait à l'ouvrir, quand soudain un son de grelots se fit entendre.

Les vieux relevèrent la tête et sur leurs visages se refléta la plus profonde surprise. Ils n'avaient invité personne, donc ils n'attendaient aucun visiteur.

Le bruit des grelots cessa et l'on frappa à la porte. Le père Jean se hâta d'aller ouvrir et resta tout ébahi en reconnaissant le curé de la paroisse accompagné du Père Dominicain qui avait

donné le sermon à la messe.

—“Entrez, leur dit-il et soyez les bienvenus.”

Puis regardant les visiteurs, il ajouta:

—“Veuillez pardonner la surprise que nous apporte votre visite.”

—“Nous allons d'abord, si tu le veux bien, mettre mon cheval à l'abri du froid, de dire le curé, et après je pourrai vous donner des explications au sujet de notre présence ici, à pareille heure.”

Le Père Dominicain resta seul avec la maîtresse de la maison, tandis que le vieux Jean et le Curé allèrent dételer le cheval. Pendant ce temps, le jeune Dominicain enleva son paletot et promena son regard sur la vieille femme et sur les objets qui l'entouraient. La vieille, elle, se sentait toute gênée, toute gauche devant ce bon et à la fois sympathique personnage. Elle se sentait envahie par une grande timidité qui l'empêchait de parler. Comme ce silence devenait gênant, le prêtre allait ouvrir la bouche, lorsque le maître du logis et le curé revinrent de l'étable. Le curé enleva son capot et prit place près du poêle. Il manifesta son contentement en se frottant les mains et en disant:

—“Après ce trajet au froid, que c'est bon cette chaleur parfumée que donne votre vieux poêle, père Jean!”

—“Oui, en effet, ça réconforte, répliqua ce dernier et il ajouta: j'allais justement ouvrir une bouteille du bon vieux vin de notre cru et je me demande si je devrais oser vous en offrir?”

—“Osez, osez, père Jean, ça ne peut que nous faire du bien et c'est bien de circonstance.”

Le vieux emplit quatre verres du fameux jus que l'on dégusta avec satisfaction et les deux prêtres déclarèrent n'avoir jamais bu rien de meilleur.

Le curé, après avoir déposé son verre sur la table, se recueillit quelques instants puis s'adressant aux vieux, il leur dit:

—“Mon révérend Père et moi entendons bien prendre le réveillon avec vous, mais mon brave Jean et vous chère madame, vous vous imaginez bien que si nous sommes ici à pareille heure, ce n'est pas spécialement pour le réveillon. Non! c'est

plus grave, c'est quelque chose de presque miraculeux. Enfin c'est une nouvelle, bien que bonne, j'ai peur à vous l'annoncer."

Les deux vieux étaient dans l'étonnement le plus complet et ils ne savaient quoi penser. Ils étaient comme paralysés. Enfin, le père Jean put dire:

— "Parlez, Monsieur le curé, nous vous écoutons et nous avons hâte de vous entendre."

Alors le vieux prêtre, d'une voix qui tremblait, répondit:

— "Soyez forts! Car une joie trop grande peut tuer! Prenez garde. En cette nuit de Noël, l'Enfant de la crèche vous apporte le plus beau des cadeaux, et ce cadeau, c'est votre fils perdu à l'âge de quatre ans."

En disant ces mots, doucement il poussa dans les bras des parents le Père Dominicain qui l'accompagnait.

Il y a des joies et des douleurs qui sont si vives qu'elles restent indescriptibles. Je me bornerai donc à dire qu'elle fut longue cette étreinte du père, de la mère et du fils, dans laquelle trois nobles coeurs battaient à l'unisson. Les deux vieux se sentaient bien près de défaillir sous le fardeau de cette grande joie. Le souvenir des années de peines et de regrets qu'ils avaient vécues au sujet de leur enfant perdu, disparaissaient comme un mauvais rêve. Certes, la joie de retrouver ses parents n'était pas moins vive chez le jeune prêtre, mais plus fort, il la supportait mieux.

Quand les premiers transports de cette triple effusion furent passés, le curé de sa bonne grosse voix commanda:

— "Mais on ne mange donc pas ici! Nous sommes tout de même venus un peu pour le réveillon! Quant à moi, je meurs de faim!"

A cet appel, la vieille Marie sursauta! Elle eut voulu faire tout à la fois, mais sous le coup de l'émotion qu'elle venait de subir, ses vieux membres tremblaient et si ce n'eut été de l'aide de son mari et de leur fils, le réveillon aurait retardé à être servi encore longtemps.

Enfin, on se mit à table. Le père Jean servit une nouvelle rasade de son vin mais sous le coup de l'émotion que l'on venait d'éprouver, le repas fut plutôt silencieux, bien que dans les

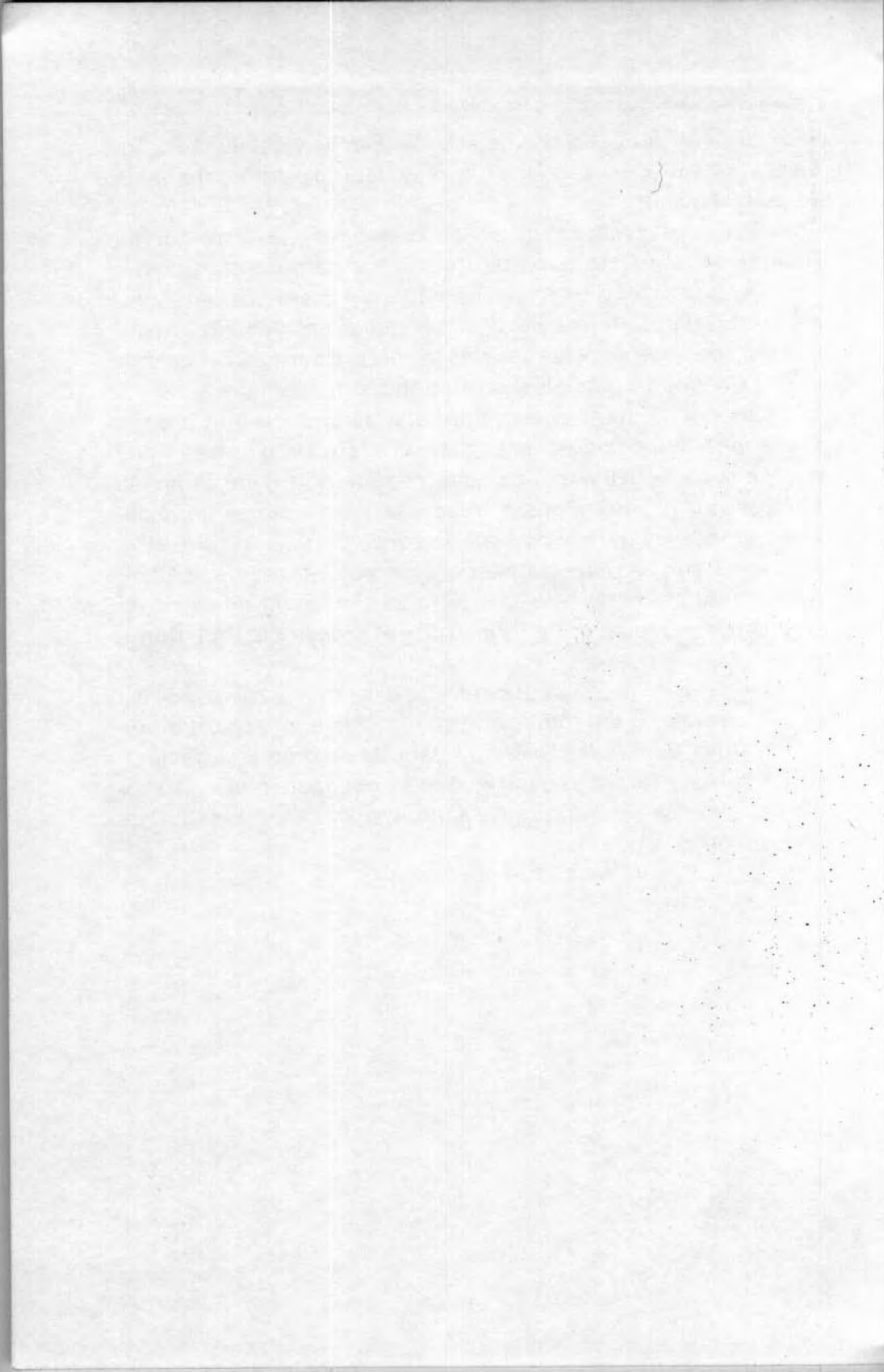
yeux des convives brillait une grande joie. Ce Noël de la reconnaissance fut le plus beau et le plus heureux de la famille de Jean Benoît.

Quelques explications sont nécessaires sur le retour du Dominicain chez ses parents. Voici donc ce qui s'était passé:

Des sauvages d'une tribu nomade, qui passaient dans la forêt qui bordait la ferme de Jean Benoît, virent l'enfant et l'enlevèrent presque sous les yeux de sa mère. Pourquoi cet enlèvement? Question à laquelle il serait difficile de répondre.

Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de sept ou huit ans, se souvenant, bien vaguement, d'avoir vécu en d'autres lieux que chez cette peuplade, par une chaude nuit d'été, il prit la fuite. Il courut longtemps à travers la forêt pour enfin, exténué, tomber presque sans vie à la sortie du bois. Il fut trouvé et recueilli par un riche cultivateur du nord de la province. Comme l'enfant était très intelligent et montrait de grandes dispositions pour l'étude, on le fit instruire et il devint le Père Dominicain que l'on connaît.

Un jour qu'il prêchait une retraite dans une paroisse de l'est de la province, il entendit parler de la tragique disparition de l'enfant des Benoît et comme la date de ce drame correspondait à son âge, il fut très intrigué et fit des recherches pour finir par avoir la preuve que cet enfant volé, c'était bien lui. Le lecteur sait le reste.



Un avertissement

C'était la veille de la Toussaint. Sur les fermes, dans le canton de Chester, la récolte avait été mise sous toit et les labours étaient finis presque partout. Il restait encore beaucoup à faire: battre le grain, éplucher le blé d'inde, écosser les pois, les fèves et autres menus travaux propres à la saison d'automne sur la ferme.

Il était de coutume alors dans le canton, de faire une bonne partie de ces travaux en petites corvées, lesquelles étaient pour les participants une occasion de plaisir.

Donc, en cette toute fin d'octobre, chez un vieux fermier de Saint-Paul de Chester, une vingtaine de jeunes gens du canton s'étaient réunis pour une "écossette" des fèves, après quoi, on devait réveillonner aux "beans".

Je devais avoir sept ou huit ans et je ne sais trop comment, malgré mon jeune âge, j'avais pu convaincre mon père à l'accompagner à cette "écossette" de fèves chez le voisin, Jos Mauricie, j'oubliais de vous dire son nom.

C'était ma première sortie à pareille veillée. Arrivé chez le père Mauricie, je fus émerveillé par la lumière des chandelles, allumées à profusion pour la circonstance, et l'animation qui déjà régnait chez le bonhomme. La joie était à son comble.

Les jeunes gars accompagnés de leurs "blondes" s'en donnaient à coeur joie. Les bons mots et quolibets fusaient de tous les côtés.

Soudain cette gaieté fut interrompue par un bruit. On frappait à la porte. Le père Mauricie alla ouvrir et ce fut un cri de joie à la ronde: Le père David! Le père David! En effet c'était bien lui, ou plutôt le quêteux David.

Je crois vous avoir déjà fait connaître, quelque part, cet important personnage? Comme on le sait, notre quêteux avait eu une jeunesse assez orageuse. Puis arrivé à l'âge d'une quarantaine d'années, il s'était transformé et était devenu un bon vivant. Arrivé à cet âge, sans le sou, ayant dissipé tout ce qu'il avait pu gagner, le père David se fit quêteux et comme tel, il se fit aimer de tout le monde.

Il faut le dire, notre quêteux avait un don bien à lui, celui de raconteur.

Ayant eu bien des aventures dans sa vie de voyageur, les sujets ne lui manquaient pas. Histoires de chantier de toutes sortes, sortilèges, chasse-galeries, feux-follets, loups-garous, avertissements. Il en avait pour tous les goûts et en toutes circonstances.

Tout heureux de l'accueil sympathique qu'on lui faisait, le père David enleva sa coiffure et de sa phrase rituelle salua :
— Bonsoir, bonsoir mes bons petits parents!

A peine avait-il pris un siège, qu'un loustic s'écria :

— Père David! vous allez nous raconter quelque chose, une histoire vraie, vous en savez?

— Une histoire vraie? Comme si j'en savais d'autres — tout ce que je raconte est toujours la vérité.

Ben, mes bons petits parents, si ça peut vous faire plaisir, je peux vous raconter quelque chose, mais quelque chose de pas trop gai... un avertissement que j'ai eu dans ma jeunesse et que je me rappelle comme si c'était hier.

— Oui! Oui! allez-y, nous vous écoutons, tout en écosant les fèves, de répondre la jeunesse.

— Attendez un peu, père David, que je vous offre quelques gouttes de rhum, ça donne de l'haleine de lui dire le maître du logis.

— Pas de refus, car ce que j'ai à vous raconter est assez long et épeurant.

Le quêteux s'humecta la langue, alluma sa pipe et dans son langage coloré, après avoir consciencieusement toussoté, il débuta en ces termes :

— Mes bons petits parents, c'est donc pour vous dire que si ce n'est pas de la religion, il ne faut pas trop prendre avec un grain de sel, des choses ben sérieuses qui peuvent nous arriver, par exemple comme les avertissements. Ce ne sont pas des histoires à rire et à se moquer. J'en sais quelque chose pour en avoir eu un fameux dans ma jeunesse et que je n'oublierai jamais, même si je devais vivre cent ans.

Je suis sûr que vous vous demandez d'abord qu'est-ce que c'est qu'un avertissement? Ben c'est bien simple, le mot le dit, c'est ni plus ni moins qu'un avertissement. Ça se produit toujours à l'occasion de la mort d'un parent, d'une connaissance,

surtout d'un quelqu'un qui ne vous aime pas. Aussitôt que la personne lâche le dernier soupir, vous avez la communication, c'est un peu comme le téléphone, avec cette différence que vous ne pouvez pas répondre.

Si vous avez la tentation de savoir comment ça se produit ben c'est pas difficile de vous satisfaire. Ca peut arriver de bien des façons. Par exemple: vous êtes assis ben tranquille, en fumant votre pipe et tout à coup vous entendez et sentez un grand soupir qui vous arrive en pleine face, c'est sûr que ce n'est pas normal. Vous venez de vous coucher et sur le coup de vous endormir, votre lit se met à trembler ou vos couvertes sont tirées brusquement au pied du lit? Impossible d'en douter, il se passe quelque chose d'étrange. Vous êtes assis à l'église et presque endormi pendant le sermon du curé, flan! une grande main froide vous passe dans le dos, à moins d'être "couillon", vous ne pouvez pas rester indifférent. Vous êtes à jaser avec votre femme, le miroir se décroche et va se fracasser sur l'autre côté de la cuisine, demandez-vous pas ce que ça veut dire, il y a sûrement quelqu'un de votre parenté qui vient de mourir, "exétéra, exétéra". Un avertissement ça peut vous arriver de mille et une façons.

—Toujours est-il que pour revenir au fameux avertissement dont je fus victime, voici comment ça m'est arrivé:

—C'était l'avant-veille de Noël, j'étais revenu du chantier dans mon village, pour y passer le temps des fêtes avec quelques piastres en poche et surtout avec un beau stock de provisions. Quand je dis des provisions, inutile de vous dire que c'était plutôt en liquide.

En arrivant au village, je me rendis à l'auberge de la mère Richard où je pris une chambre pour une quinzaine. L'auberge de la mère Richard, ce n'était pas le Château Frontenac, oh! non, car si elle avait pompeusement mis un écriteau sur la devanture de sa cambuse et sur lequel on pouvait lire: "Au Cabaret Royal", je peux vous assurer que c'était plutôt au cabaret de la crasse et du désordre. Mais, que voulez-vous, c'était le seul endroit où des "gabareaux" de mon espèce, qui se préparaient pour une brosse de quinze jours pouvaient trouver à se loger.

J'étais donc installé dans une chambre du fameux "Royal", et j'avais sorti mon stock de bouteilles que j'avais rangées sur une vieille table dans le coin de ma chambre et je me disposais à sortir pour rencontrer certaines connaissances et les convier à une bonne "ribotte" quand soudain on frappa à la porte de ma chambre. J'ouvris et je vis entrer un grand individu que je ne reconnus pas tout d'abord. Il s'avança sur moi et me tendant la main en s'écriant:

—Mais David! Tu ne reconnais plus les amis?

En entendant cette voix, j'eus comme un frisson dans le dos. J'avais devant moi la pire bête humaine connue depuis la création.

Il y a une dizaine d'années de ça, j'avais été embauché par la Compagnie Price pour la coupe du bois dans le haut Saint-Maurice où j'avais fait la connaissance de l'individu. Même que pendant tout l'hiver, j'avais été son compagnon à titre de "piqueur" pour l'écarrissage du bois. Ce que cet hiver m'a paru long...Je m'étais promis de ne plus remettre les pieds où se trouverait ce "hurlot" car j'en avais eu assez de passer tout un hiver avec le diable en personne.

Permettez-moi de vous faire son portrait.

Au physique, c'était un grand escogriffe mesurant au moins six pieds, maigre comme un clou et dur comme le fer. La tête, mes bons petits parents, une vraie tête de réprouvé; sous une chevelure d'un blond sale, la peau comme le ventre d'une truie sans poil, car mon "hurlot" n'avait pas un seul brin de barbe sur la figure. Les yeux grands comme des piastres étaient d'un gris pâle, presque blanc, les paupières rouges et sans cil clignotaient sans cesse, on les aurait crues mécaniques.

Et pour finir, le nez, un vrai museau surmontait non pas la bouche mais une vraie gueule d'animal. Lorsqu'il grimaçait, car il ne riait jamais, les lèvres minces comme du papier laissaient voir quelques dents jaunes et pointues comme des alènes. Une face à épeurer un miroir.

C'est surtout comme chrétien que l'individu ne valait pas cher. Le "malvat" avait l'âme plus noire qu'une tache d'encre dans un four à minuit. Jamais personne ne l'avait vu à l'église et s'il lui arrivait de rapiécer ses culottes, ce n'était sû-

rement pas sur les genoux car bien loin de faire un bout de prière quand les gars se mettaient à genoux pour leur offrande au Bon Dieu, mon possédé avait sur ses lèvres de papier un rictus de damné. Ha! l'enfant de sa mère, qu'il était donc possédé du démon au point d'en sentir le soufre.

Pour dire qu'il était "malvat" autrement que les autres, il avait sa manière à lui de sacrer. Vous savez peut-être ce que c'est dans les chantiers; les gars pour émoustiller la conversation, l'agrémentent de petits "torrieux" et autres sacres qu'ils pourraient se dispenser de préférer, mais c'est souvent plus par habitude que par méchanceté. Mon Jupiter, lui, avait toute kyrielle de blasphèmes raffinés qu'il disait avoir appris dans des livres, par exemple: -Je veux que le démon me possède de la couenne aux tripes, Belzébuth, mon maître, Que l'enfer me grille les entrailles, etc., etc. Son sacre favori, une espèce de rengaine qui lui revenait sur les lèvres à propos de tout et de rien et que je ne pouvais pas digérer, c'était comme un défi au Bon Dieu et au Ciel. Je le vois encore se lever de son "bed" le matin, jeter un coup d'oeil par la vitre du camp en s'écriant:

—Cadavre de sacristie, qu'il va faire "frette" aujourd'hui cadavre de sacristie par ici, cadavre de sacristie par là, et ça durait jusqu'au coucher.

Où avait-il bien pu apprendre pareil blasphème? Probablement dans le "Petit Albert", un livre que je ne vous conseille pas de laisser dans les mains des enfants, un livre qui pue le renégat rien qu'en l'ouvrant.

Notre païen portait un nom qui n'avait pas été choisi dans le calendrier des saints. Tenez-vous bien; il se faisait appeler "La chienne à Potvin". Comme vous voyez ce n'était pas un nom pour la canonisation. Il y avait des gens qui allaient presque à blâmer le clergé de l'avoir baptisé sous un pareil nom. D'autres prétendaient que c'était ni plus ni moins qu'un nom de chien.

Toujours est-il que pour revenir à sa présence au Royal de la mère Richard, je vous avouerai que c'était loin d'être une surprise qui me faisait jouir d'allégresse. Ah! non! je vous en persuade. Mais que voulez-vous, il était là... fallait bien faire face à la musique, n'est-ce pas?

Alors David, que je me dis, tâche de finasser pour te débarrasser de ce suppôt de satan le plus vite possible. Comme je le regardais, la face toute "égarouillée", lui avec sa grimace de païen, il ajouta:

—Ben oui! c'est bien moi ton vieux "chum" du haut du Saint-Maurice, — La Chienne à Potvin, — dis-moi pas que tu m'as oublié?

Fallait bien répondre n'est-ce pas, alors d'une voix "estropiée" je lui répondis:

—Ben sûr que je te reconnais, même que tu n'as pas changé et pour te prouver que ça me fait plaisir de te revoir, on va mouiller ça.

En-dedans de moi-même, je me disais, peut-être bien qu'en le faisant boire, je pourrai m'en débarrasser plus vite.

J'ouvris une bouteille, je remplis deux grands verres et je lui dis:

—A ta santé Potvin!

En prenant son verre empli à renverser, je lui vis passer une lueur dans les yeux qui m'annonçait pas son départ pour tout de suite.

Après avoir lampé son verre d'un seul coup, il s'essuya la gueule du revers de la main en s'exclamant:

—Cadavre de sacristie que c'est bon ce petit jus-là. Tu me permets d'en prendre un autre, qu'il ajouta avec son sourire de païen.

—Sers-toi, mon vieux, que je lui répondis.

Il remplit à nouveau son verre à renverser, puis clignotant des yeux, il me dit:

—Il faut m'accompagner mon David, il y a si longtemps que nous n'avons pas trinqué ensemble.

—Comme je ne pouvais pas reculer, dans les circonstances, je pris mon verre en disant:

—Buvons.

Après cette lampée, ce fut une autre, puis une autre et encore une autre.

J'avais pensé pouvoir lui tenir tête, mais allez-y voir...à chaque verre que nous prenions, mon ivrogne ne semblait boire que de l'eau, tandis que moi, je me sentais couler à pic.

Je m'étais laissé tomber sur un vieux fauteuil, ne sachant trop comment tout ça finirait, quand soudain Potvin me dit:

—Mon David! je crois que tu as ta charge. Je te quitte mais je reviendrai te voir demain matin et il ajouta: Cadavre de sacristie que t'as l'air empaillé... puis faisant claquer la porte, il disparut.

Soupirant de soulagement, je me levai de mon fauteuil et, à maille à corde, de peine et de misère, je puis me rendre à mon lit sur lequel, en trébuchant, je m'aplatis pour tomber dans les bras de "Murphy", un anglais, qui passait son temps à dormir, d'après ce qu'ils disent dans des gros livres.

Comment ça a duré?

Ce me serait difficile de vous le dire puisque je dormais à poings fermés, mais soudain, je fus tiré de mon sommeil et en m'éveillant je poussai un cri de désespoir en voyant devant moi "La chienne à Potvin" qui en grimaçant, m'enleva de sur mon lit pour me jeter dans le vieux fauteuil en s'écriant:

—David! tu m'as fait boire, je suis damné et tu paieras pour!
—Puis à nouveau, il disparut.

J'ai pas besoin de vous dire que j'étais pas gros..non!..je tremblais comme une feuille d'automne, les dents me claquaient dans la bouche et je me sentais la tête grosse comme une botte de paille et prête à éclater.

Il ne me restait qu'à retourner à mon lit et cette fois, je pus m'y rendre sans trop de misère, pour retrousser les couvertes, m'en couvrir par-dessus la tête, après m'être laissé tomber dans la couchette. Puis je perdis tout à fait conscience.

Je dormis jusqu'au "lever" du soleil et c'est la mère Richard qui m'éveilla en frappant à la porte de ma chambre.

—Mais dormez-vous encore! qu'elle me dit. Vite! vite! levez-vous! Vous savez, le grand escogriffe qui est venu vous voir hier soir? Ben, on vient de le trouver mort gelé raide sur la route.

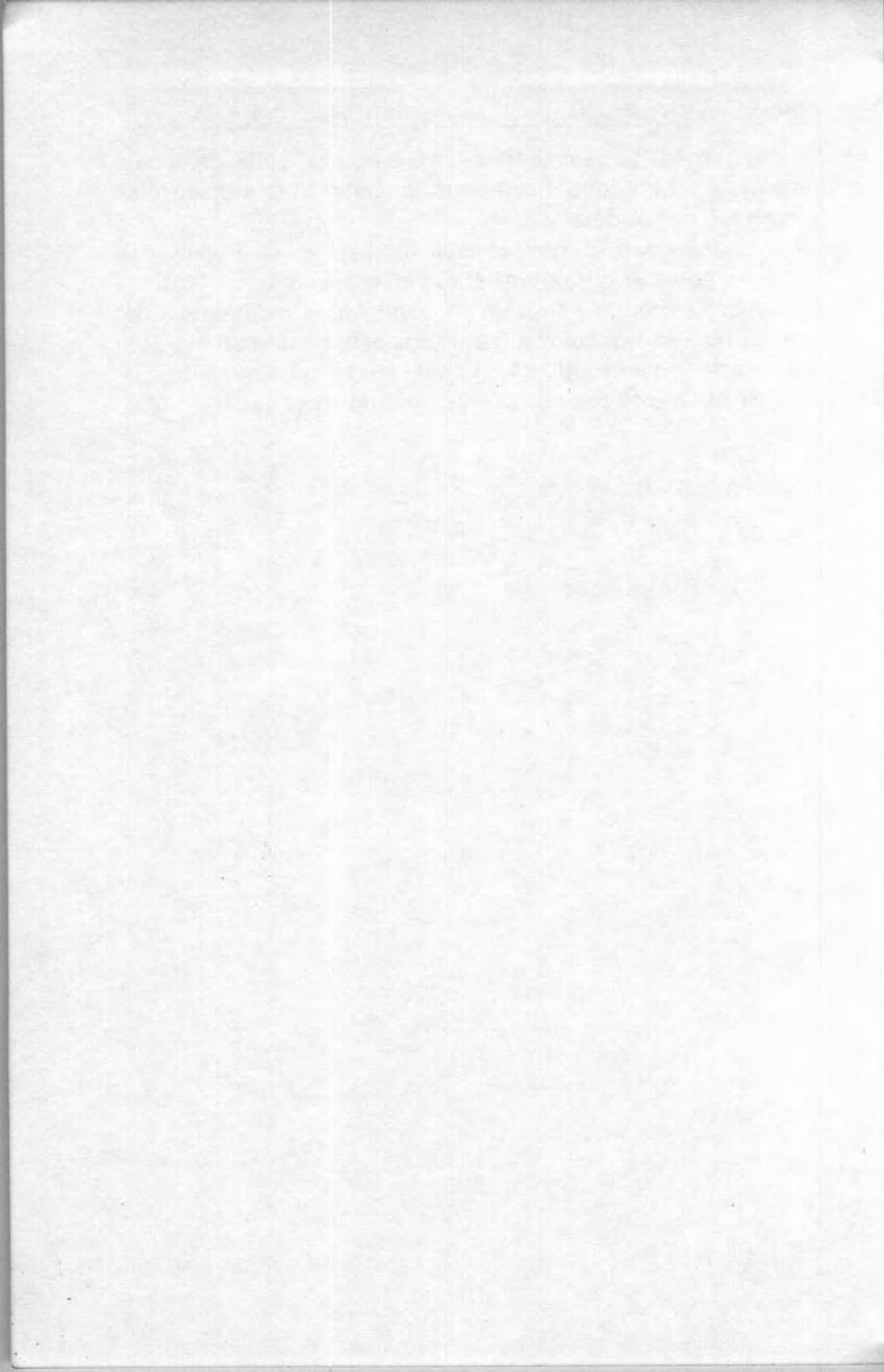
En apprenant la nouvelle, je restais comme figé. Je me frottai les yeux pour constater avec stupéfaction que j'étais, non pas dans mon lit mais bien dans le fauteuil où m'avait laissé "La chienne à Potvin" en partant la veille. Il y a du sorcier là-dedans que je me dis.

Comment ça peut se faire? j'étais pourtant bien dans mon lit où je jetai un coup d'oeil pour constater avec stupeur qu'il n'était même pas défait...

Tout à coup, je me rappelai les paroles de Potvin. "Tu m'as fait boire, je suis damné et tu t'en rappelleras".

Alors je compris tout en pensant: Ah! le malheureux des malheureux et moi qui n'ai même pas pensé à dire un Ave pour le repos de son âme... Pourtant il est bien venu m'avertir?

Si on ne croit pas aux avertissements après ça...!





**Le Noël de
Calumet**

C'était la veille de Noël. Par un froid sibérien et dans une banlieue de la grande ville, errait Calumet. Le pauvre ne payait pas de mine. Non, maigrichon et déguenillé, il avait tout pour inspirer la pitié. Il pouvait avoir une douzaine d'années d'âge mais son aspect miséreux rendait quasi impossible d'établir le nombre d'années qu'il pouvait avoir vécues. Le vent soufflait avec rage, semblait s'être donné pour mission de tout détruire. Calumet, lui, circulait tant bien que mal, se faufilant le long des bâtiments d'une vieille ruelle, en tâchant de se préserver des morsures du froid.

Il s'était attardé au centre de la ville à regarder les grandes vitrines des magasins et à en admirer le contenu. Non pas qu'il eut pu penser pouvoir obtenir, ne fut-il que le plus humble des jouets en montre, car Calumet s'était fait une philosophie que ces objets, enviés par tous les enfants de la terre, n'étaient pas pour lui; car on ne lui en avait jamais offerts, il n'en avait jamais eus et il lui semblait que ces beaux jouets, ces belles choses lui étaient défendus.

D'où venait Calumet? Pourquoi ce nom de Calumet? et quels étaient ses moyens de subsistance?

D'où il venait? Hélas! comme plusieurs autres, il venait de la rue où il y était né et y avait grandi; la rue, oui, c'était sa patrie, c'était son domaine. Calumet avait dû être baptisé et sous un autre nom mais son entourage ne lui connaissait que ce nom de Calumet. Après tout, comme il lui fallait un nom, autant valait celui-là qu'un autre. Ses moyens de subsistance? il chantait. Et lorsque tenaillé par la faim ou mordu par le froid, il ne pouvait plus avancer, il s'arrêtait et de préférence chez les déshérités de la vie; l'expérience lui avait appris que c'était plus chanceux que chez les riches. Alors, il s'offrait à chanter en échange d'un gîte pour la nuit. Les bonnes gens l'écoutaient et volontiers se rendaient à sa demande. Où et comment avait-il appris à chanter? Certains jours voyant la foule de gens se diriger vers l'église, il suivait à la queue et craintivement, il prenait place dans un banc à l'arrière. Là, dans la douce chaleur du temple, quelque fois il s'endormait pour se réveiller aux accents du chant religieux. C'était alors les grands, les bons moments de sa vie. Son être vibrait de contentement et d'allégres-

se. Les notes de la musique religieuse s'incrustaient dans son jeune cerveau et lorsque par un jour ensoleillé et l'estomac rempli d'un morceau de pain bis, il se sentait joyeux ces notes lui revenaient à l'esprit et alors il chantait tant bien que mal, mais il chantait. Et c'est ainsi que Calumet, à sa façon, apprit à chanter.

En cette veille de Noël, Calumet n'avait pas eu de chance. Lui qui pourtant avait apporté un grand soin à la pratique de son cantique préféré: "Les Anges dans nos Campagnes" tout en massacrant l'air et les paroles, il lui semblait que son chant lui ouvrirait bien des portes lui assurant logis et pitance pour la nuit.

S'étant attardé trop longtemps à admirer le contenu des vitrines des grands magasins et surpris par la tempête et l'obscurité il n'arrivait plus à reconnaître son quartier de prédilection. A moitié perdu et transi par le froid, il s'était présenté à la porte d'une maison de grande apparence. Il frappa à la porte plusieurs fois avant qu'un domestique vint enfin ouvrir. A la vue du petit misérable en haillons, le serviteur du logis ne daigna pas lui parler et brusquement lui ferma la porte au nez.

Calumet dut reprendre la rue et poussé par le vent, il continua à avancer sans savoir où il allait. Il rencontra des groupes de jeunes gens qui joyeusement allaient dans la tempête, passant à ses côtés sans même sembler l'apercevoir. Enfin, il rencontra un homme seul qui daigna lui adresser quelques mots: "Mais que fais-tu à cette heure, dans cette tourmente?" demanda l'homme. Calumet allait essayer de répondre quand l'homme, sans lui en laisser le temps ajouta: "tu devrais être chez toi à pareille heure! Allons, Houp, rentre à ton logis petit vagabond! Et l'homme, sans rien ajouter, continua son chemin.

La nuit était maintenant complètement venue et le vent soufflait toujours avec une violence inouïe, brisant les flocons de neige en une poudrerie suffocante. Sans se reconnaître, Calumet avait atteint une ruelle de son quartier. Pauvre Calumet! il était complètement perdu et il se sentait mourir... Ses jambes refusaient d'aller plus loin. Enfin, une bourrasque plus violente que les autres le fit choir dans un banc de neige. Il fit de suprême-

mes efforts pour se relever, mais en vain. Anéanti et presque mourant, Calumet avait cependant encore assez de force pour penser. Dans sa pauvre tête, une idée fixe...son cantique: "Les Anges dans nos campagnes", chant auquel il avait apporté tant de soins à pratiquer et par lequel il croyait se faire ouvrir bien des portes et lui assurer un lieu de repos pour la nuit de Noël. Ses membres et tout son être s'engourdisaient sous la neige qui s'amoncélait sur lui et qui, maintenant le couvrait complètement. Cette neige qui petit à petit l'enveloppait, lui faisait l'effet d'une couverture, laquelle semblait lui apporter un bien-être indéfinissable.

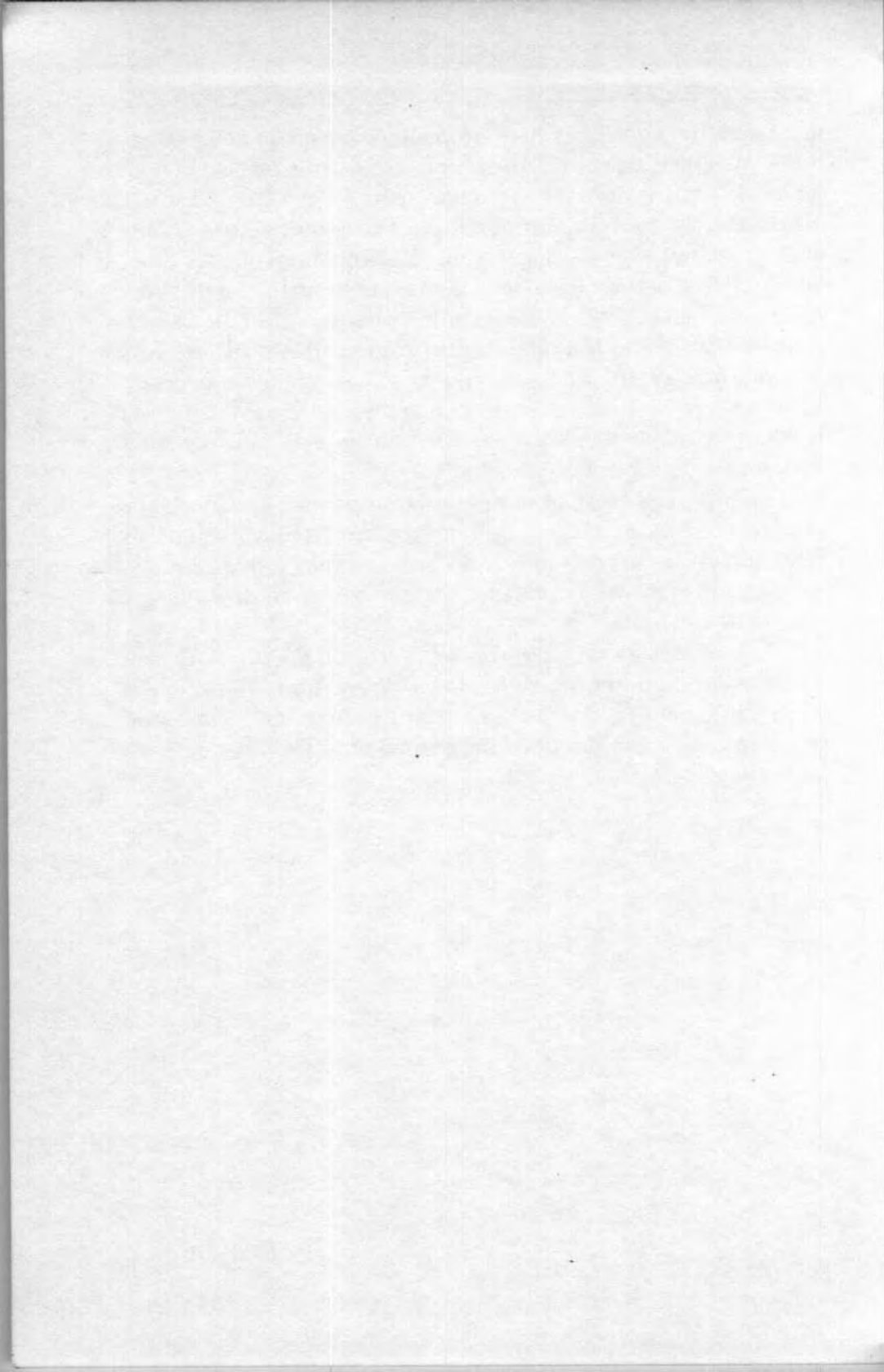
Dans cet état léthargique, il rêva qu'il se relevait et pouvait continuer sa route. Il avançait, maintenant allègrement dans son quartier en chantonnant son cantique. Il lui semblait que la tempête s'était calmée et que le ciel brillait de grandes, très grandes étoiles: comme il n'en avait jamais vues de semblables. Tout joyeux, il s'arrêta à la porte d'une maison qu'il crut reconnaître, comme celle où habituellement il s'arrêtait de préférence. Sans qu'il eut à frapper, la porte s'ouvrit d'elle-même et Calumet faillit tomber à la renverse, tant il fut ébloui. Les yeux agrandis et émerveillés, il vit ce qui lui sembla être des nuages d'une blancheur de neige sillonnés de couleur de pourpre et d'or, il vit une multitude d'êtres vêtus de blanc qui lui souriaient. Une musique, comme jamais il n'en avait entendue, jouait, mais oui, jouait son cantique "Les Anges dans nos Campagnes". Bien que transporté d'allégresse, Calumet ne savait quoi trop penser... Soudain l'un des hommes en blanc s'approcha de lui, lui prenant la main, il le conduisit près d'un nuage plus élevé que les autres et sur lequel il vit un groupe de plusieurs êtres en blanc. Au centre du groupe, il crut reconnaître quatre personnages qui brillaient d'un éclat, d'une splendeur qui éclipsait presque ceux-là qui les entouraient.

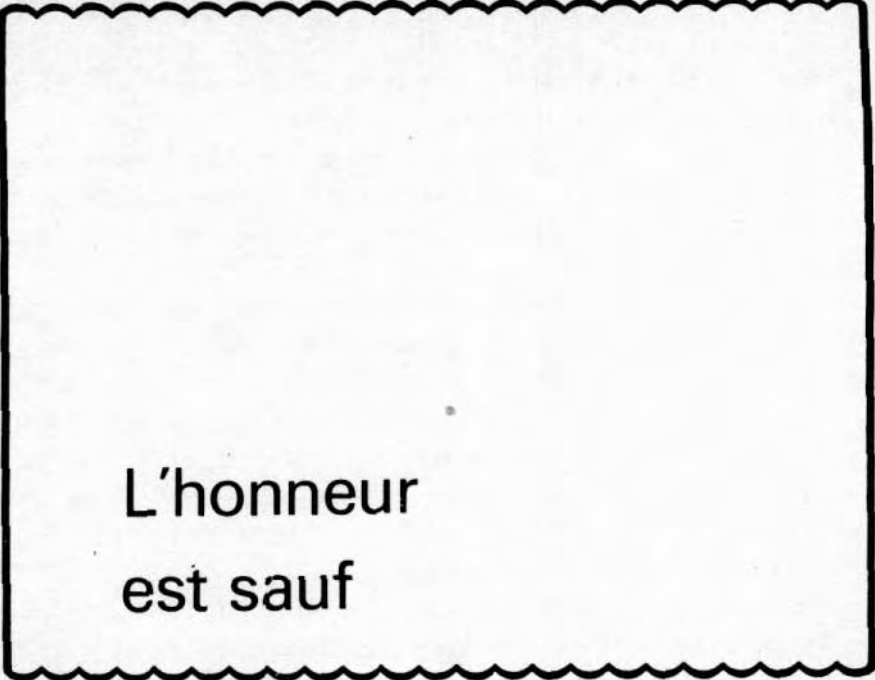
Où avait-il vu ces personnages? mais oui! c'était dans l'église où souvent il y était entré et où il avait appris à chanter. C'était le grand vieillard au regard doux et bienveillant qu'il avait vu dans un grand tableau au-dessus du grand autel, et qui avait à sa gauche cet autre personnage qui portait sur l'épaule une croix d'or sertie de diamants. Entre ces deux Etres,

une colombe d'une blancheur immaculée faisait un lien indissoluble. Aux pieds de cette Trinité, une Dame vêtue de bleu et dont les pieds étaient couverts de roses, tendrement souriait. Calumet s'aperçut tout à coup que lui aussi, il était vêtu de blanc et il se sentait léger, si léger qu'il lui semblait avoir des ailes. Soudain, le grand vieillard leva la main et le silence se fit. Alors il demanda à Calumet de bien vouloir chanter. Enfin, il pouvait chanter son cantique préféré; il fut tout surpris d'entendre sa voix qui prenait les modulations inconnues. Calumet se disait, sûrement, je rêve, mais on le rassura en lui disant: Calumet tu es bien éveillé et c'est éternellement que tu peux chanter "Les Anges dans nos Campagnes."

Le matin de Noël, la tempête s'était calmée et dans la rue préférée de Calumet, où il était tombé, on retrouva son corps gelé. Son visage avait la pâleur de cire. Les yeux grands ouverts semblaient regarder en extase; sur ses lèvres se dessinait un sourire de béatitude.

Les bonnes gens du quartier accoururent et voyant le corps inanimé de Calumet, se signant, lui dirent une prière. En se dispersant, pensifs, ils se disaient entre eux: "Qui sait, peut-être que c'est nous qui devrions demander à Camulet de prier pour nous".





L'honneur
est sauf

"T'entends-tu-vois" jura-t-il, la journée va être chaude et longue, mais ce soir au soleil couché, j'aurai gagné une belle piastre, dit Jean-Pierre Poirot à sa femme.

En cette *mi-juin*, il s'était engagé avec ses boeufs chez Narcisse Lagasse, un colon du septième rang de St-Paul dans les Bois-Francs, pour faire du tassage; mettre en tas le bois coupé et le faire brûler.

Il avait été convenu entre les deux hommes que Jean-Pierre devait commencer sa journée de travail avec le lever du soleil et finir au coucher pour le montant d'une piastre.

Je dois vous dire que la terre de Poirot, nichée au flanc de la montagne était la plus vilaine du rang. Il lui avait fallu trimmer dur et ménager pour élever une famille de treize enfants sur cette terre abrupte et rocailleuse. Aussi Jean-Pierre était-il bon travailleur et d'une avarice sordide.

Je n'en finirais plus de raconter les traits de sa rapacité et sa façon originale de trancher les questions d'honneur et de résoudre tous les problèmes. . . Avec votre permission, sur ce point, je voudrais vous égayer quelque peu:

J'avais alors une dizaine d'années et un jour mon père me chargea d'une commission au village. Comme il lui fallait faire un travail pressant avec notre seul cheval, je dus entreprendre le trajet à pied. J'avais à peine parcouru quelques centaines de verges que je fus rejoint par Jean-Pierre qui se rendait au village en voiture. Passant près de moi, il m'offrit de monter dans sa charrette pour la somme de cinq sous. Je n'avais même pas un centime, et je répondis que je ne pouvais me rendre à sa demande. Alors, d'une voix insinuante, il me dit: "T'entends-tu-vois, mon garçon, donne-moi quatre sous". Et il continua de descendre jusqu'à un centime pour finalement me laisser continuer à pied. Le "séraphin" de nos jours en eût été humilié. . .

Comme je vous l'ai dit, il avait une façon unique de trancher toute question. Un jour, il s'était rendu à un encan et il fit une offre pour l'achat d'un jeune veau, ayant comme enchérisseur un colosse du nom de David Patru. Ce dernier, connaissant l'avarice de Jean-Pierre, n'enchérissait que pour le plaisir de le faire enrager. Patru était un athlète et il eût été

heureux de se mesurer avec lui. Mais s'il avait la réputation d'être le "Bully" des environs, Jean-Pierre lui aussi était d'une force terrible. L'encanteur, un bossu du nom de Perras, avait de l'esprit à revendre et il s'ingéniait à encourager les enchérisseurs: "Voyons, disait-il, c'est péché! rien que soixante-quinze sous pour un pareil veau! Un veau qui est une génisse par-dessus le marché et qui vient de la meilleure vache du rang. . . Pensez-y mes amis! Je serais en conscience de l'adjuger à ce prix. . . Une fois! deux fois! dites-vous plus? Le veau s'en va?" Le bossu faisait une pose avant de prononcer l'adjudication jusqu'à ce que l'un ou l'autre des enchérisseurs ajouta quelques centimes.

Jean-Pierre tenait au veau et dès que l'encanteur ouvrait la bouche pour prononcer le mot fatidique, il y allait d'un autre centime avec un "han" significatif. Aussitôt, son antagoniste, d'une voix claironnante, criait deux sous de plus. Jean-Pierre blémissait et de grosses gouttes de sueur sillonnaient son visage. L'assistance jubilait et l'adjudication retardait.

Il arriva ce qui devait arriver: Jean-Pierre ne pouvant plus se contenir, cria à Patru qu'il n'enchérisait que pour le faire payer plus cher, qu'il était malhonnête et dans sa colère, il le traita de sale voyou! C'est ce qu'attendait notre "Bully"; il s'élança sur Jean-Pierre et allait le frapper de ses poings quand ce dernier l'arrêta d'un geste imposant. . . "T'entends-tu-vois, David, ne vas pas croire que j'ai peur! Je sais que tu es un bon homme. . . mais tu n'es pas de taille à te mesurer avec moi! En nous battant à coups de poings, nous pouvons nous faire bien mal; T'entends-tu-vois, il y a un moyen bien plus simple de prouver que je suis le meilleur des deux. Tu vois, il y a ici une roue en fer qui pèse au moins trois cents livres. Celui de nous deux qui la lèvera le plus haut, T'entends-tu-vois, sera certainement le meilleur et comme ça, nous nous ferons aucun mal?"

Inutile de dire que la proposition désarma Patru et que l'assistance s'en amusa fort.

Quelque chose d'analogue devait se passer au soin de la journée de tassage chez Narcisse Lagasse, mentionné au début

de cette histoire.

Ce matin-là, Jean-Pierre "enjougla" ses boeufs. Cadé et Buch, et hop! vers le sept, car il fallait arriver avant le soleil. Bien qu'il y eut une distance d'un mille et demi, Jean-Pierre et ses boeufs arrivèrent en temps pour le travail tel que convenu.

Lagasse était déjà rendu sur le terrain de l'abattis depuis plus d'une heure. Torse nu, il faisait aller sa hache avec l'habileté du colon déboiseur et chaque fois que le taillant frappait le bois, les copeaux partaient en sifflant comme des balles.

"Bien le bonjour, père Jean! Vous êtes à l'heure! Au moins quinze minutes avant le soleil! — "T'entends-tu-vois! c'était promis, me voilà! Et tu vas savoir ce que Jean-Pierre Poirot et ses boeufs peuvent donner de travail dans une journée!"

Nos hommes s'attelèrent donc à la tâche avec cette ardeur qui caractérise les colons des Bois-Francs. Lagasse choisissait l'endroit propice à l'empilement du bois; il roulait les bûches les unes sur les autres et quand il y en avait un tas, il y mettait le feu. Son travail devenait de plus en plus difficile; la fumée et les flammes lui léchaient le visage et après beaucoup d'effort, il allait rouler une nouvelle bûche sur le tas de bois en feu, il lui fallait lâcher prise et sauter en arrière pour ne pas être écrasé sous le morceau. Et tout était à recommencer. . . Jean-Pierre, lui, chaînait les bûches et les faisait traîner par ses boeufs. Souvent, elles étaient énormes. . . alors, il fallait le voir aiguillonner et l'entendre crier d'une voix terrible: "Cadé! Buch!" Les boeufs donnaient dans le joug et sous l'effort, la bûche était traînée vers le brasier. Aussitôt, Jean-Pierre faisait tourner ses boeufs et allait chercher un autre tronc d'arbre. . .

L'on travailla ferme jusqu'à l'heure du dîner. Après avoir mangé à la hâte, le trio retourna à l'abattis pour continuer le dur labeur: "Cadé! Buch!" commandait Jean-Pierre et les bûches étaient traînées pour rouler en tas.

Le soleil baissait à l'horizon, le terrain se nettoyait, mais il restait beaucoup à faire pour tasser le tout avant la fin du jour. Comme Lagasse était anxieux d'en finir, il ne disait mot et redoublait d'ardeur au travail.

Enfin, il ne restait qu'une seule bûche à traîner; elle était énorme et se trouvait en plein milieu de l'abattis, mais le soleil

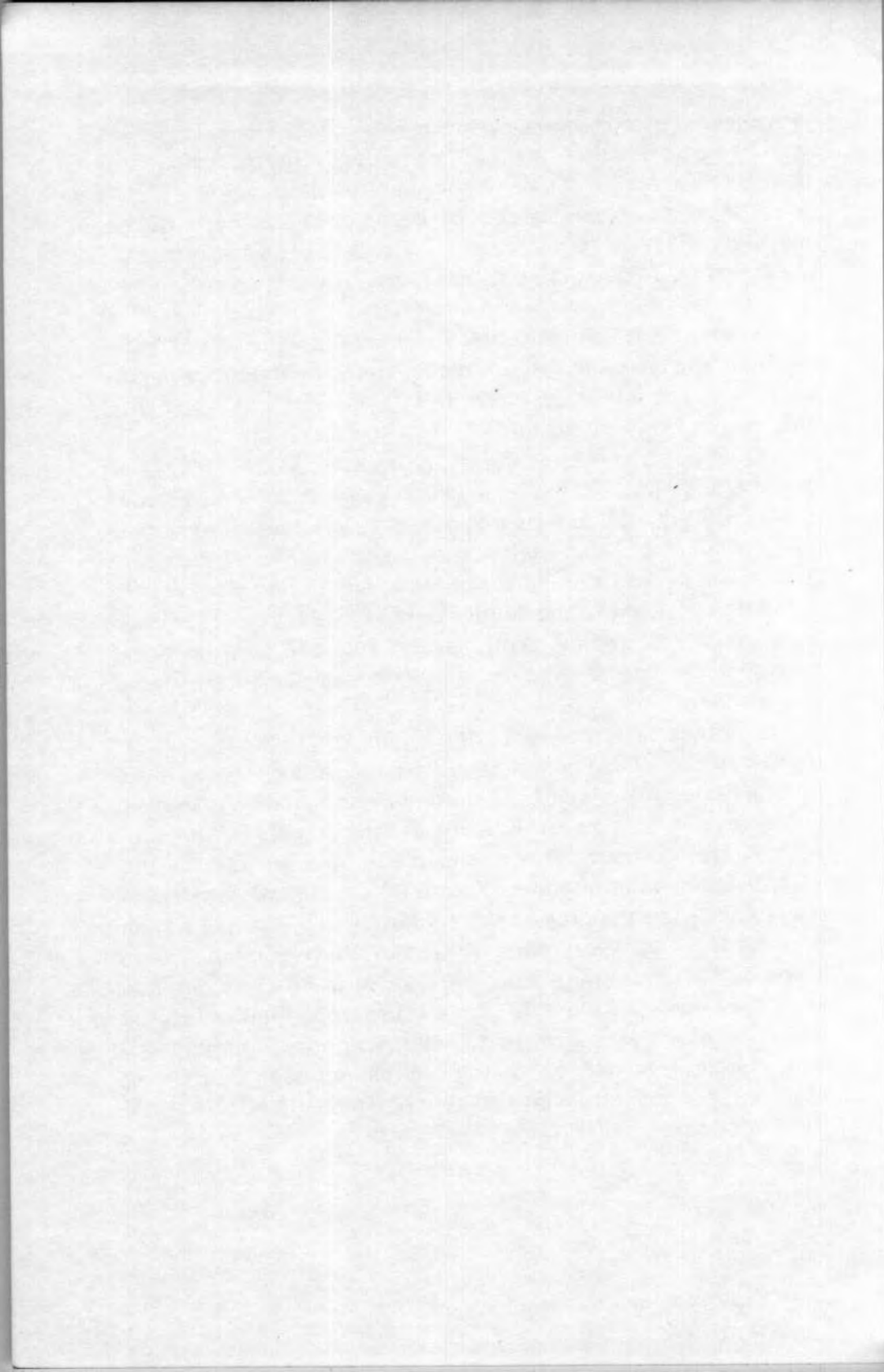
venait de disparaître au couchant. Jean-Pierre arrêta ses boeufs et il ramassa la chaîne pour l'enrouler au joug.

"Mais père Jean! allez-vous partir et laisser cette bûche où elle est?" lui cria Lagasse. — "T'entends-tu-vois, Narcisse, il a été convenu que je finirais ma journée avec le soleil couché; n'est-ce pas? Alors, donne-moi ma piastre et bonsoir . . .

Lagasse eut beau le supplier, rien n'y fit. Finalement, hors de lui, il le paya en le traitant d'avaricieux, de malpropre et de vaurien. Silencieux, Jean-Pierre fit faire demi-tour à ses boeufs et lentement revint chez-lui.

Il déjoula "Cadé et Buch", entra dans sa chaumière et, débotté, il se mit à table pour dévorer une fricassée bien méritée. Enfin, repu, il alluma une pipée d'un mauvais tabac qu'il savoura en lançant au plafond des jets de fumée majestueux. Soudain, il déposa sa pipe sur la table, blêmit de colère et cria à sa femme: "Julie! apporte mes bottes! je dois retourner chez Narcisse. . ." Sa moitié s'empessa de lui obéir sans poser de question, car elle savait que Jean-Pierre ne lui aurait même pas répondu.

A grandes enjambées, il prit le chemin du sept pour arriver tout essoufflé, chez Lagasse. Il dut frapper à la porte plusieurs fois car, exténué de fatigue, ce dernier dormait à poings fermés. Enfin, réveillé en sursaut, il ouvrit et tout stupéfait, il aperçut Jean-Pierre, qui sans préambule, d'une voix terrible, lui dit: "T'entends-tu-vois! quand je t'ai quitté ce soir, tu m'as traité d'avaricieux, de malpropre et de vaurien, crois-tu que j'ai eu peur de toi?" Lagasse, mal éveillé, tout ahuri et inquiet de la situation, bégaya: "Mais non, père Jean, je ne crois pas que vous ayez eu peur! Alors, un large sourire épanouit la face de Jean-Pierre; il s'excusa et partit, marmonnant: "T'entends-tu-vois! Narcisse! Si tu crois que je n'ai pas eu peur. . . tout est réglé. Va te reposer mon garçon et bonne nuit!" Puis, tout léger, il revint chez lui. L'HONNEUR ÉTAIT SAUF.



***Le pardon
devant la crèche***

C'était la veille de Noël... Assis devant le poêle, dans lequel se consumait une bûche d'érable, Anthime Picard semblait perdu. Les coudes sur les genoux, tenant dans une main sa pipe éteinte, le regard terne, ses yeux semblaient ne rien voir. Sa femme, tout en vaquant aux soins du ménage, du coin de l'oeil, tristement l'observait.

Pour la première fois depuis toujours, on avait oublié de faire la crèche. Il fallait sûrement une grave raison à cet oubli. Hélas! il y en avait plus d'une.

Ayant mis la dernière main à l'ouvrage de la cuisine, la femme de Picard vint s'asseoir près du poêle et ne pouvant plus y tenir, murmura à son époux:

—Anthime, il faut se faire une raison, cher homme, ça ne sert à rien de te laisser aller au découragement. Après tout, nous n'avons pas fait tant de mal et Dieu, si on le lui demande bien, finira par avoir pitié de nous. Nous avons vécu de beaux jours, nous avons passé d'heureux Noël's déjà et peut-être nous sera-t-il donné d'en vivre encore d'autres. Puis, hésitante, elle ajouta: Ha! si seulement tu avais voulu pardonner...

Aux derniers mots de sa femme, Picard tressaillit. Il releva la tête, dans ses yeux brilla une flamme terrible et d'une voix éclatante il répondit:

—Pardonner! Pardonner! Est-ce que ça se pardonne une telle faute? Est-ce que ton père t'aurait pardonné pareille action? Ne t'es-tu pas laissée aller à l'indignation en apprenant cette humiliante, cette action maudite?...

Pardonner? Ha! mais non, non jamais. Puis se plongeant la tête entre les mains, il murmura en sanglotant... Mon Dieu! Mon Dieu! qu'ai-je donc fait, pourquoi tant d'épreuves à la fois? Et la terre qui va être vendue...

Que s'était-il donc passé? Quelle faute avait donc été commise? et pourquoi la terre serait-elle vendue?

Les deux époux s'étaient tus, mais en communion de pensée, ils revivaient le passé...

Quelque vingt années s'étaient écoulées depuis le jour où devant l'autel, ils s'étaient jurés un éternel amour, par une radieuse journée de juin qui se prêtait royalement à la fête.

La noce finie, ce fut plusieurs années sans histoire, années

calmes et heureuses.

Anthime Picard et son épouse issus de famille de cultivateurs depuis des générations, ne connaissant que la vie à la campagne, ne pouvaient concevoir cette vie qu'au sein de la grande nature et en cultivant la terre. Anthime qui avait hérité du bien paternel, aimait cette bonne terre ou plutôt, il l'idolâtrait. Deux grandes passions partageaient sa vie: sa femme et son domaine. Une troisième allait naître...

Il y avait une année, jour pour jour, qu'Anthime avait uni sa destinée à celle de son épouse, que celle-ci donna naissance à une fille toute mignonne, au visage rose, éclairé par de beaux yeux qui ressemblaient à ceux de sa mère. Picard avait attendu ce moment avec une impatience facile à comprendre et en prenant dans ses bras cette fragile créature, il éprouva une joie qui lui chatouilla délicieusement le coeur. Inutile de dire que les sentiments de la mère à l'égard de l'enfant ne furent pas moindres et que le nouveau-né allait devenir un sujet d'adoration pour les époux.

Dès le lendemain de sa naissance, l'enfant fut portée sur les fonds baptismaux. Comme on était au temps des lilas, Picard décida que sa fille porterait le nom de cette fleur, au grand scandale des voisins, qui ne purent s'expliquer que les Picard, de bons chrétiens, au lieu de donner à l'enfant un nom de sainte lui donnaient le nom d'une fleur.

Avec les années l'enfant grandit et ayant atteint l'âge de dix-huit ans, elle devint une merveilleuse jeune fille que le père et la mère, dans leur grand amour et leur orgueil, gâtèrent à qui mieux, mieux. Comme la Providence ne voulut pas qu'ils eurent d'autres enfants, toute leur affection se reporta aveuglément sur la jeune Lilas qui heureusement demeura simple et naturelle, ajoutant ainsi beaucoup de charme à sa personne.

Les jeunes gars du pays n'avaient déjà les yeux que pour la ravissante Lilas. Mais le père et la mère rêvaient de faire de leur fille une grande demoiselle et déjà, ils la voyaient mariée, sinon à un beau prince du moins à quelqu'un de supérieur à leur entourage.

On était à la fin de juin. Le printemps avait semé à profusion ses fleurs, sa verdure, ses oiseaux et leur chant. De la terre montait de chaudes et parfumées émanations. Éclairée par un soleil radieux, la matinée était splendide et Lilas Picard, vêtue d'une légère robe de lin et coiffée d'un grand chapeau de paille, un panier au bras et une canne à pêche à la main, trottaient légèrement sur le chemin.

La jeune fille était délicieuse à voir: Plutôt grande que petite, elle était bien proportionnée. La tête, une merveille, était ornée de longs cheveux d'un blond doré, des mèches folles s'échappaient du chapeau et encadrait le visage d'un oval parfait; sous de longs sourcils, de grands yeux bleus expressifs et d'une douceur infinie, devenaient une caresse lorsqu'ils vous regardaient, le nez aux narines frémissantes surmontait la bouche dont les lèvres, un peu sensuelles, s'ouvraient sur des dents blanches et bien rangées; ajoutez un teint d'une fraîcheur de printemps et vous aurez le portrait de la belle Lilas qui était la dernière à voir ses appâts.

D'un pas léger, continuant sa route, Lilas arriva près de la rivière qui traversait le domaine familial. Elle eut tôt fait de jeter sa ligne à l'eau pour en tirer de belles truites frétilantes, qui sous les rayons du soleil, étaient autant d'arc-en-ciel en miniature. La pêche était abondante et la jeune fille s'en donnait à coeur joie. Son enthousiasme l'emporta à s'approcher d'un remous à eau profonde et l'élan qu'elle prit pour lancer sa ligne, la fit glisser et tomber dans la rivière. Un cri strident s'échappa de ses lèvres et elle disparut dans le remous. Son appel avait été entendu et au moment même où elle allait disparaître sous l'eau, de l'autre rive apparut un jeune homme qui sans hésiter, se jeta à son secours; plongeant dans l'eau tourbillonnante, il saisit celle qui allait se noyer et reparut à la surface pour atteindre le rivage et la déposer sur l'herbe.

Tout s'était passé si rapidement que la jeune Lilas n'avait couru aucun risque d'être asphyxiée mais la surprise et la peur l'avaient fait s'évanouir. Son sauveur se demandait ce qu'il devait faire quand soudain, Lilas revint à elle et ouvrit les yeux. L'homme eut comme un éblouissement! qu'elle lui parut belle celle qu'il venait de sauver... et comme il la dévora du regard.

Lilas, se rendant compte de ce qui venait de se passer, ramena instinctivement sur sa gorge, le corsage de sa robe qui s'était ouvert dans sa chute et elle enveloppa son sauveur d'un regard éloquent et lui demanda :

—C'est vous, monsieur, qui venez de me sauver de la mort? Oh! combien je vous remercie!... Le regard de la jeune fille ne pouvait se détacher de ce grand jeune homme, bien fait de sa personne et que les circonstances rendaient encore plus sympathique. L'aidant à se relever, son sauveur lui répondit :

—Mademoiselle, je n'ai fait que ce que tout autre aurait fait à ma place; je n'ai fait que mon devoir. Puis il ajouta mon nom est Louis Cloutier et vous, Mademoiselle, pourriez-vous me dire qui vous êtes?

—Je me nomme Lilas Picard et soyez assuré que pour toujours, je vous serai infiniment reconnaissante de m'avoir sauvé la vie. Je demeure tout près d'ici et mes parents seront très heureux de vous rencontrer et vous témoigner toute leur joie et leur admiration.

En entendant prononcer le nom de Picard, Louis Cloutier avait pâli et il demanda :

—Est-ce que vous seriez la fille d'Anthime Picard?

—Oui, c'est bien le nom de mon père. Est-ce que vous le connaissez?

Cloutier ne répondit pas tout de suite mais hésitant, il dit :

—Vous êtes heureuse Mademoiselle d'avoir vos parents, les miens sont morts depuis longtemps et il ajouta...je connais votre père de réputation. Je serais heureux de faire sa connaissance mais aujourd'hui, si vous vous sentez assez remise pour rentrer chez vous, je vous reconduirai au bord de la route, près de votre demeure et continuerai mon chemin car j'ai un rendez-vous lequel ne peut être retardé.

Lilas se laissa accompagner près de chez elle et ils se quittèrent à regret, elle, l'invitant à venir chez ses parents, lui, promettant de la revoir.

Lorsqu'elle entra à sa demeure, sa mère fut toute bouleversée de la voir la coiffure défaits et les vêtements tout trempés. Elle comprit ce qui venait de se produire et avant que sa fille eut le temps de lui donner des détails, elle lui dit :

—Je vois que tu es tombée dans la rivière, tu aurais pu te noyer! Vite passe à ta chambre, change tes vêtements et raconte-moi comment c'est arrivé... En un rien de temps, Lilas revint à la cuisine et, joyeusement raconta, par le menu détail, son aventure.

—Mais, chère petite, tu racontes ce qui aurait pu t'être fatal comme si tu étais heureuse... et ce jeune homme, est-ce que tu le connais?

—Il se nomme Louis Cloutier et si tu savais, Oh! Maman, comme il est brave et gentil!

Au moment où Lilas prononçait le nom de Louis Cloutier, son père entra et ayant entendu, le regard dur, il demanda:

—Que vient faire le nom de Louis Cloutier chez moi?

Sa femme, au lieu de répondre, pâlit et baissa les yeux comme si elle eut commis une faute.

Alors Lilas raconta les péripéties de son aventure. Picard écouta sa fille sans l'interrompre mais dès qu'elle eut fini son récit, il la regarda longuement et finalement lui dit:

—Ma fille, je te défends de revoir cet homme, cette famille est indigne de nous, tu entends bien? Ne le revois jamais! Lilas tremblante ne put rien répondre, tant la voix et l'attitude de son père l'impressionnèrent; elle resta muette et disparut dans sa chambre.

* * * * *

Depuis des générations, les Picard et les Cloutier s'étaient jurés une haine mortelle. Quelle en était la cause?...

L'on racontait qu'un jour, un Cloutier aurait provoqué un Picard et qu'à la suite de cette querelle, ce dernier aurait été battu à mort. A la suite, un Picard aurait usé de représailles et incendié les bâtiments d'un Cloutier et que bien d'autres actes de vengeance auraient suivi, entretenant une haine toujours plus vivante. La vérité, jamais personne ne la connut au juste, sinon que les Cloutier et les Picard continuèrent d'être des ennemis irréconciliables.

Les jours passèrent et la fille de Picard, entre le désir de revoir son sauveur et la crainte de désobéir à son père, se confinait volontairement à la maison. Cette claustration eut pour effet d'aviver les sentiments qu'éprouvait Lilas pour son beau

jeune homme et finalement, il arriva ce qui fatalement devait arriver, les jeunes gens se revirent et continuèrent de se revoir à l'insu des parents de la jeune fille.

Leur amour grandit et devint impérieux au point qu'un jour, Lilas toute éplorée apprit à son amoureux, qu'elle allait être mère... Consterné mais résolu, le jeune homme la consola, l'assurant de son amour:

—Chérie, il ne nous reste qu'une chose à faire: nous devons mettre ton père et ta mère au courant de la situation; ils comprendront et sois assurée qu'ils accepteront notre mariage.

Malheureusement, en apprenant que sa fille avait été séduite et que bientôt elle serait mère, Anthime Picard n'écoulant que sa haine et atteint dans son orgueil, il éclata dans une colère terrible, ne voulut rien entendre et devant sa femme, que la douleur rendait muette, il chassa de son foyer celle qui la veille encore, il adorait... sa chère Lilas.

Ce fut avec joie que Louis Cloutier tint parole et donna son nom à celle que son coeur avait choisie dès leur première rencontre.

* * * * *

Il y avait plus d'une année que Louis Cloutier et Lilas Picard avaient uni leur destinée... Ils leur semblaient que c'était hier. Un gros et joli poupon leur était né, apportant aux époux le complément du bonheur. Jamais les jeunes époux n'avaient été aussi heureux. Pourtant, il y avait des jours où la jeune femme se sentait triste et prise de remords à l'égard de ses parents qu'elle n'avait pas revus depuis que son père l'avait chassée de son foyer. Alors, elle prenait son enfant dans ses bras et lui murmurait:

Cher petit! toi qui es innocent de tout, peut-être qu'un jour tu seras le lien qui nous apportera le pardon. Oh! si mon père te voyait, comment pourrait-il ne pas pardonner...

* * * * *

C'était donc la veille de Noël chez Anthime Picard et les époux continuaient de s'observer en silence... Ils savaient que leur fille était devenue mère et la femme de Picard qui brûlait de désir de voir cet enfant, n'avait cependant rien ajouté aux

paroles violentes de son mari dans la crainte d'aviver sa colère. Picard aussi pensait à ce petit fils. Oh! s'il avait pu le voir sans être vu... mais son orgueil et sa haine étaient les plus forts et terrassaient ses sentiments qu'il chassait comme une pensée criminelle. Soudain, il se leva et d'une voix brisée, il dit à sa femme:

—Je dois me rendre chez le notaire, peut-être a-t-il trouvé un acheteur pour la terre... je ne serai de retour que tard dans la soirée. Ce domaine, c'était un peu de lui-même qu'il était forcé d'abandonner. Oui, depuis les dernières années, cette bonne terre, il l'avait négligée, de malheureuses affaires l'avaient forcé à hypothéquer la ferme, d'autres épreuves avaient suivi, empirant la situation, mais ce fut surtout après avoir chassé sa fille que les conditions financières de Picard devinrent désespérées. Frappé dans sa plus chère affection, le malheureux en resta désemparé. Vieilli et découragé, il abandonna la terre presque à elle-même et les créanciers exigeant le paiement de leurs dettes, il dut se résigner à vendre ce domaine que lui avait légué son père. Ce domaine qu'il aimait tant!

Dès que Picard eut quitté son logis, sa femme qui se contenait depuis trop longtemps, éclata en sanglots: longuement elle pleura... puis s'agenouillant, elle adressa au Ciel une fervente prière: "Mon Dieu!, faites que mon époux pardonne! Que votre volonté soit faite, O mon Dieu! mais je vous prie d'avoir pitié de nous".

Réconfortée, elle se releva. Une inspiration lui était venue et sans plus tarder, elle décida de faire la crèche de Noël. Elle eut tôt fait de sortir de leurs boîtes les statuettes et peu après, le jeu des chandelles éclairait l'Enfant-Jésus, sa mère, Saint Joseph et les autres personnages de l'humble crèche.

A peine venait-elle de finir ce travail qu'elle entendit du bruit venant de l'extérieur. Croyant le retour de son mari, toute heureuse de la surprise qu'elle allait lui faire, elle courut ouvrir la porte. Au lieu de celui qu'elle attendait, sous la pâle clarté de la lune, deux êtres qu'elle ne reconnut pas lui apparurent.

—Entrez leur dit-elle et soyez les bienvenus en cette veille de Noël, puis refermant la porte son regard se reporta sur ces

étrangers. violemment elle tressaillit; elle venait de reconnaître sa fille qui tenait son enfant dans ses bras et ce compagnon à ses côtés son mari sans doute?...

—Oh! grand Dieu! quel bonheur! Quelle joie! s'exclama-t-elle... Puis brusquement elle enleva l'enfant des bras de sa mère et écartant le châle de son visage, elle le couvrit de baisers. Finalement, elle se jeta dans les bras de sa fille. D'un oeil attendri, Louis Cloutier contemplait cette scène si touchante de la rencontre de la mère et la fille et combien il en était heureux.

Cette effusion aurait duré encore longtemps si Lilas, dont une question brûlait les lèvres, n'eut interrogé sa mère en lui demandant:

—Et papa... où est-il? que va-t-il dire? Crois-tu qu'il veuille nous recevoir?

—Ton père... Ah! oui c'est vrai, j'oubliais, il est sorti, mais il doit rentrer bientôt... Mon Dieu, qu'allons-nous faire? Mon Dieu inspirez-moi! Puis soudain elle commanda:

—A genoux mes enfants et invoquons le Dieu de la Crèche qu'il nous apporte le pardon et la paix.

Pieusement ils implorèrent... et lorsqu'ils eurent fini cette fervente prière, la femme de Picard comme transfigurée, dit à sa fille:

—Déposons l'enfant devant la crèche et attendons le retour de ton père, cette fois je sens que Dieu voudra bien avoir pitié de nous. Les yeux grands ouverts, souriant et sans le moindre mouvement, le poupon semblait se faire le complice de la grand'mère qui, bien doucement, le déposa devant la crèche. Puis avec sa fille et son mari, ils glissèrent dans l'ombre et attendirent.

Cette attente fut de courte durée. Des pas lourds sur le peron se firent entendre, la porte s'ouvrit et Anthime Picard apparut. Surpris par la lumière de la crèche, il hésita un moment puis il tomba à genoux et ses yeux se fixèrent sur l'Enfant-Jésus... De grosses larmes qu'il n'essayait même pas de retenir, glissaient sur ses joues ridées. Enfin, il se leva et s'avançant, il resta stupéfié en voyant le fils de Lilas qui lui souriait et semblait l'inviter à s'approcher davantage. Fasciné par le regard

de l'enfant, Picard se sentait remué au plus profond de son être. Il se baissa et prit le poupon dans ses bras et de ses lèvres gercées par le froid, il effleura les joues roses et satinées de l'enfant.

A ce moment, un léger bruit le tira de son extase, sa fille et son époux tombèrent à ses genoux et Lilas implora :

—Père! nous sommes venus en cette veille de la naissance de l'Enfant-Jésus, mon époux, ce cher petit que tu tiens sur ta poitrine et moi, nous sommes venus t'implorer de nous recevoir, père! nous ne pouvons rester plus longtemps éloignés de toi et de maman, père, pardonne et reçois-nous!

Le regard de Picard se porta sur sa fille pour s'arrêter sur Louis Cloutier. Ses yeux se durcirent, un violent combat se livrait en lui. Enfin, il reporta son regard sur le visage de l'enfant qui de nouveau lui souriait. Alors, relevant la tête, d'une voix brisée, il dit :

—Devant la crèche, je dois pardonner et je pardonne mais vous recevoir chez moi est impossible, la terre bientôt ne sera plus à moi et nous serons obligés de quitter cette maison.

Lilas et son mari s'étaient relevés. Alors, Cloutier d'une voix ferme déclara :

—Monsieur Picard ce domaine est toujours le vôtre car si vous le permettez, le nouveau créancier ce sera moi... ou plutôt, si vous le vouliez, nous pourrions être des associés? Vous, le jeune Anthime que vous tenez dans vos bras et moi, son père.

Le père Picard regardait la crèche et son petit-fils mais il hésitait à répondre. Il souffrait dans son orgueil d'avoir à partager ce patrimoine avec l'ennemi de toujours —un Cloutier. Il regarda de nouveau l'enfant de sa fille, qui lui souriait plus que jamais, alors, d'une voix tremblante, il commanda :

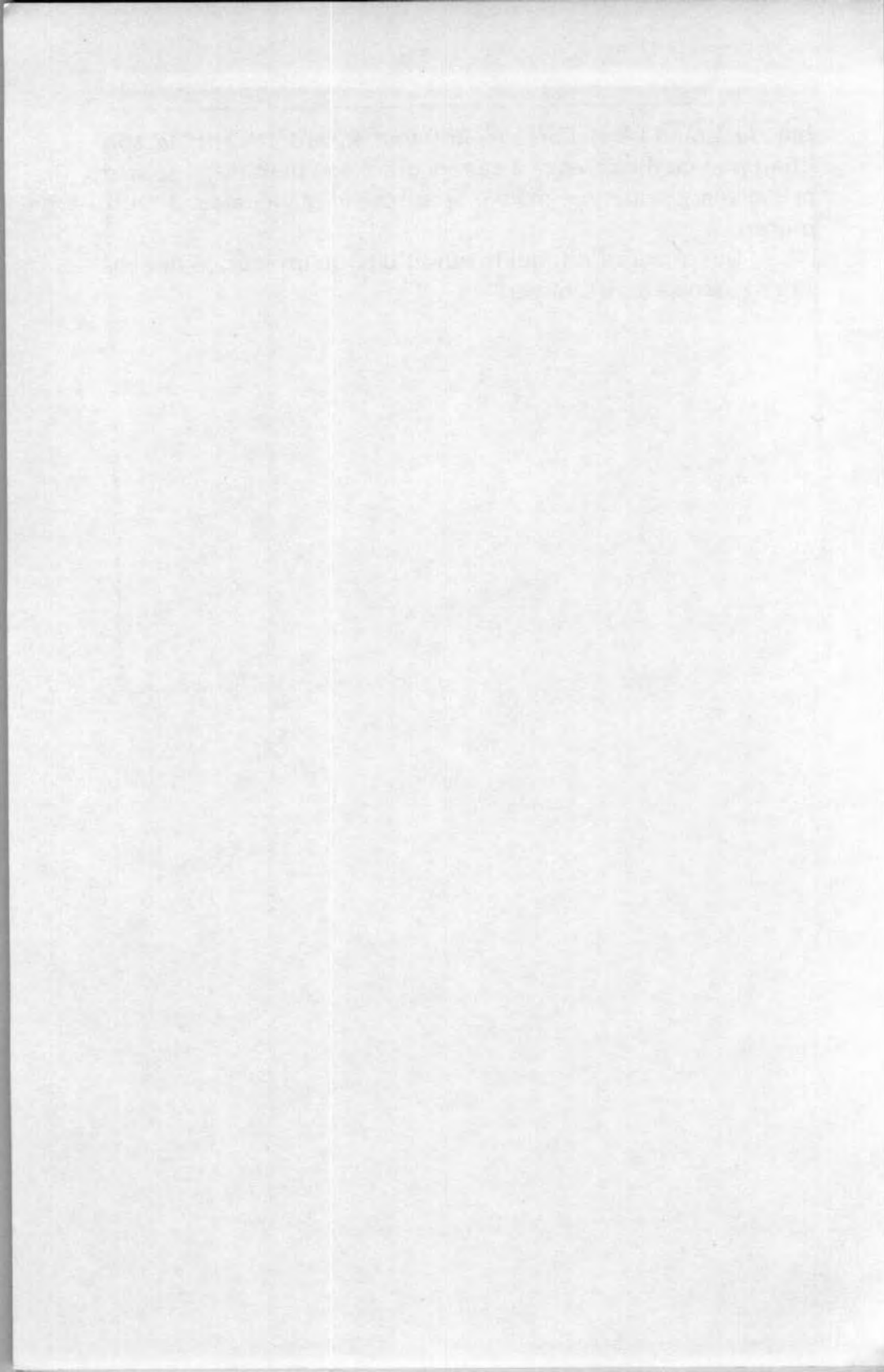
— A genoux, mes enfants, et remercions l'Enfant de la Crèche de nous apporter, en cette nuit de Noël de la famille Picard, ce Noël du Pardon.

* * * * *

Déjà quelques années ont passé depuis cette nuit de Noël. Les Picard ont vieilli mais ils sont encore verts pour leur âge. Le fils de Lilas a grandi et il est devenu le compagnon insépara-

ble du grand-père. Lorsque Anthime Picard revient de son champ et qu'il voit venir à sa rencontre son petit-fils, il se sent pris d'une grande joie mais il se surprend quelquefois à murmurer:

"Qui m'aurait dit, qui m'aurait dit.. qu'un jour, je deviendrais l'associé d'un Cloutier!"



Un péché mortel

La tempête faisait rage... Depuis la veille, la neige tombait à flocons serrés et poussée par le vent du nord, elle s'amoncelait dans les courbes et le long des clôtures en bancs durs et cristallisés pour rendre les chemins quasi impassables. Sous l'action du froid et de l'air en furie, les arbres gelés résistaient en craquant de façon sinistre... Les branches tordues par le vent rendaient un bruit lamentable qui semblait une plainte de souffrance. Bien qu'en plein midi, par cette mi-janvier, le ciel était obscurci par la neige qui tourbillonnait en rafale au point qu'il faisait presque noir.

Il semblait bien impossible, à qui que ce fut, de s'aventurer dans une telle tourmente... Les habitants du V11 rang de Saint-Paul de Chester n'auraient osé, moins que tout autre, sortir par un temps pareil. Si haut perchés, ils sont assaillis par le vent d'hiver qui souffle avec une violence inouïe, surtout quand il vient du Nord-Est. Ce jour-là, les gens se tenaient au coin du feu... Les hommes ne sortaient que pour le strict nécessaire: faire le train de l'étable, entrer le bois et autres petits travaux indispensables autour des bâtiments.

Pourtant, il y avait un voyageur sur la route; le père Dieudonné Cantin qui demeurait à l'extrémité du rang, après bien des hésitations, s'était décidé à s'embarquer sur son berlot tiré par sa bonne jument "la grise" pour se rendre au presbytère à quelque sept milles.

Il fallait évidemment une raison majeure pour entreprendre pareil trajet dans cette tempête! Aussi la situation était-elle extrêmement grave chez Dieudonné Cantin. Malade depuis près d'une année, son épouse s'était crue presque guérie à l'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les enfants mariés étaient venus rendre visite aux vieux et la famille au complet s'était réjouie de voir la mère revenir à la santé. Voici que la vieille, ayant présumé de ses forces durant ces jours de joie et de fatigue, elle avait fait une rechute et s'était vue obligée de s'aliter. Maintenant, elle allait très mal et croyait sa dernière heure arrivée. Elle pleurait de ne pouvoir avoir le prêtre pour l'assister dans ses derniers moments. Le père Dieudonné et la dernière de ses filles qui restait avec les vieux, étaient tous navrés.. Le vieux allait d'une fenêtre à l'autre; il sortait voir s'il

se produisait une accalmie et découragé, il disait à sa vieille: "C'est impossible! la tempête fait toujours rage..." Que faire, mon Dieu? que faire? Et la vieille qui ne cessait de se lamenter...

Prenant tout-à-coup une résolution, le père dit à sa fille: Prépare les "couvertes" du berlot et à la grâce de Dieu... Je vais quérir Monsieur le Curé. Après un dernier encouragement à sa femme, il attela la grise au berlot et s'embarqua dans la tempête en demandant au ciel de lui venir en aide.

Sa prière fut exaucée. Après beaucoup de peine et de misère, il arriva au presbytère. Le bon et dévoué Monsieur le Curé, tout surpris de le voir arriver, couvert de neige et la barbe dentelée de glaçons s'exclama: "Mais, mon pauvre Dieudonné! qu'est-ce qui t'amène par ce temps terrible?" —"Je viens vous chercher, Monsieur le curé, ma vieille veut vous voir; elle dit qu'elle ne passera pas la nuit et elle ne veut pas partir sans recevoir le bon Dieu". —"Bien! bien! j'y vais.. Il fait un sale temps; mais si tu as pu te rendre ici seul, je ne vois pas pourquoi, accompagné du bon Dieu, nous ne pourrions retourner chez-toi!.. Ca ne sera pas long. Je me prépare et j'embarque". En un rien de temps, tout fut prêt pour le retour. Et hop! la grise... La bonne bête ne se fit pas prier. Crinière au vent, elle s'élança dans la tourmente.

Si l'aller avait été terrible, le retour n'allait pas être plus facile. La neige continuait de tomber et montait les bancs de sorte qu'il fallut, à plusieurs reprises, lâcher la route et continuer par les champs. Le vent était glacial et le courageux prêtre qui se sentait frémir, se demandait s'il aurait la force de se rendre jusqu'au bout du voyage? Il invoquait le Tout-Puissant qu'il portait sur sa poitrine et lentement le trajet avançait.

Il ne restait plus que la route du rang VII à monter et le voyage serait presque fini, puisque le père Dieudonné demeurerait à quelques arpents du coin de la route.

Cette aventure plutôt dramatique allait prendre une tournure drôle pour ne pas dire cocasse. A l'extrémité de la route, demeurait un des premiers colons du rang, nommé Luc Peltier. Ce dernier avait commencé à faire de l'abattis deux ou trois ans avant l'arrivée du père Cantin. Les deux colons s'étaient

connus dans les difficultés du déboisement. Ils avaient appris à s'estimer et à s'aimer comme deux frères. Entre eux, c'était l'intimité complète. Il n'aurait pas fait bon de dire du mal de l'un des deux à l'un ou à l'autre.

Lorsque, vers les cinq heures du soir, les voyageurs apparurent au coin de la route, le père Luc Pelletier sortait de sa maison pour le train de l'étable. Les "couvertes" avaient été jetées sur le curé, lui couvrant la tête et dans la demi-obscureté, l'on croyait voir une boîte pouvant servir au transport d'animaux. Tout ébahi, le Père Pelletier crut bel et bien que son vieil ami revenait avec un animal dans la boîte. Il lui cria: "Mon pauvre Dieudonné? Ca presse donc bien pour être sur le chemin par un temps pareil!... Tu n'aurais pas de chance avec ta truie, il fait trop froid! Sans lui répondre et pour cause, Cantin fit un grand signe de croix et continua son chemin en battant la grise.

Complètement estomaqué, le père Pelletier se demanda s'il avait la berlue? Il se dirigea du côté de l'étable et se faisant les réflexions les plus diverses: "Il faut qu'il ait perdu la tête, qu'il soit devenu fou, sortir dans cette tempête et se signer parce que je lui parle, comme si j'étais un mauvais esprit!" Le train de l'étable fini, tout songeur, il revint à la maison et raconta l'incident à sa femme. Celle-ci ne put trouver d'explication raisonnable et les deux vieux s'endormirent fort tard dans la nuit avec un grand point d'interrogation dans la tête.

Le lendemain soir, le père Luc put s'expliquer toute l'histoire car son voisin lui apprit la vérité: ce dernier avait passé la nuit chez la malade; Monsieur le Curé avait administré les derniers sacrements à la vieille et elle allait mieux.

En apprenant la nouvelle, le pauvre vieux se crut damné! Il en eut pour quelques jours à n'avoir le courage de prier. Ce ne fut que sur les instances de sa femme qu'il se décida enfin, à se rendre au presbytère. Tout honteux, il demanda pardon à Monsieur le Curé qui, avec un grand sérieux, le lui accorda, en l'assurant qu'il pouvait continuer à faire sa religion.

Le voleur devant la crèche

Ce fut par une veille de Noël froide et neigeuse que Pierre Labranche, âgé de douze ans à peine, demanda l'hospitalité chez Paul Latour, gros cultivateur des Bois-Francs dans les Cantons de l'Est de la Province de Québec.

Déguenillé, le visage tiré par les privations et les souffrances de toutes sortes, le pauvre faisait pitié à voir. Ce qu'il avait dû en endurer pour être en pareil état!

Il venait de quelque part du bord du fleuve, près de Sainte-Angèle de Laval. Son père, être ivrogne, brutal et sans coeur, était devenu veuf à la naissance de Pierre. Labranche père, qui avait martyrisé sa première femme, n'eut rien de plus pressé que de convoler en deuxièmes noces, après le décès de sa première épouse. Mais comme il est plus difficile de se soustraire à la justice de Dieu qu'à la justice des hommes, l'infâme Labranche courut à la punition qu'il méritait en se remarquant à une mégère qui lui ressemblait et qui lui fit la vie dure insupportable. Elle aussi buvait, elle aussi était brutale, elle aussi était sans coeur et rendait coup pour coup, injure pour injure à son aimable mari.

Vous pouvez croire si le jeune Pierre eut la vie belle, élevé dans un tel foyer. Ce fut miracle qu'il ne mourut pas des coups qu'il reçut et des privations qu'il eut à subir. La femme de Labranche qui n'avait pas toujours le dessus avec son mari, en vraie marâtre qu'elle était, prenait sa revanche sur le malheureux Pierre.

Les années passèrent, pires les unes que les autres et Pierre, de souffrance en souffrance, arriva comme par miracle à atteindre sa douzième année.

Aux premiers jours de ce mois de décembre, alors que les chemins sont au pire à la campagne, Labranche père, revenant de l'auberge du village, à moitié ivre, dévala au fond d'un ravin pour se fracasser la cervelle et rendre sa vilaine âme au diable comme il l'avait faite à son image.

Sa femme, sous l'influence du même dieu, apprit la nouvelle et toute hébétée, s'intercala une rasade du plus mauvais cru pour se réveiller après que l'on eut enterré son défunt dans le friche, quelque part sur le bord de la route et pour apprendre que Pierre était disparu.

Oui, le malheureux, ne comprenant qu'à demi ce qui s'était passé et tenaillé par la faim, avait pris le chemin à l'aventure, s'arrêtant ici et là pour mendier un morceau de pain et un gîte pour la nuit. Et c'est ainsi qu'après un trajet de quelque trois semaines il finit par arriver, la veille de Noël chez les Latour, dans le triste état mentionné au début de cette histoire.

Le lecteur voudra bien me permettre ici d'ouvrir une parenthèse pour essayer de lui décrire ce qu'était un foyer d'Habitant et ce qui s'y passait la veille de Noël, il y a soixante-dix ans, dans les Bois-Francs.

La maison se composait de trois pièces au rez-de-chaussée et du même nombre de chambres à l'étage supérieur sous le comble. Construite de pièces d'épinette avec toit en chaume, d'écorce d'arbre ou de bardeaux de cèdres fabriqués sur la ferme, cette maison était assise sur une base faite de pierres des champs, liées entre elles avec un mélange de sable et de chaux; ce mortier solidifiait les pierres en pans inébranlables.

Garnis de châssis à petits carreaux, les murs étaient lambrissés de planches brutes en sapin, lesquelles, avec le temps, prenaient une teinte grisâtre qui donnait l'illusion de la pierre.

Mais, ce que je voudrais surtout essayer de peindre, c'est l'intérieur de telles habitations vers mil huit cent quatre-vingt-cinq. Entrons donc et voyons ensemble cet intérieur et ce qui en composait l'ameublement.

La cuisine, pièce principale, était immense. Des planches de sapin mal rabotées et ajustées les unes aux autres formaient le plancher. Le plafond se composait de larges planches sur le joint desquelles était clouée une mince planchette. Les murailles blanchies à la chaux étaient ornées de quelques images représentant la Sainte-Famille, le Saint Patron de la paroisse et la croix en bois noir de la tempérance.

Face à la porte d'entrée, le poêle à deux ponts, l'âme du foyer, tantôt vanté pour sa bonne chaleur, tantôt honni pour sa pâle ardeur à répondre aux besoins de la ménagère, trônait bien en évidence, témoin muet de la vie familiale. S'il

avait pu parler, ce cher vieux poêle, que de choses il aurait racontées... Par exemple, ces longues et froides soirées d'hiver où groupés près de lui, les habitants de la maison se communiquaient leurs pensées, se faisant griller la face tout en sentant le froid leur courir dans le dos. Que de choses, que de choses il aurait pu dire...mais nous le ferons parler plus longuement une autre fois. Continuons à voir, si vous le voulez bien, l'intérieur de l'habitation. Toujours dans la cuisine, une longue table à manger, longée de deux bancs, témoignait d'une nombreuse famille. A côté de la porte d'entrée, un escabeau supportait deux grands seaux de bois remplis d'eau. Faisaient suite la huche à pétrir le pain et un grand buffet renfermant la vaisselle et le linge de table, buffet qui servait aussi de garde-manger. Dans un coin, près d'une fenêtre, se trouvait le meuble le plus important de l'ameublement, le "ber" dans lequel l'on voyait à l'année longue un et souvent deux bambins joufflus qui, sûrement, étaient nourris à bonne source. Près du "ber" le rouet qui, sous le pied de la grand-mère, ronronnait tous les jours de l'année, excepté les dimanches et jours de fêtes bien entendu. Des chaises droites et berçantes, foncées en lanières d'écorce d'arbre, complétaient l'ameublement de la cuisine. Les deux autres pièces comprenaient la grande salle et la chambre de la visite.

La grande salle communiquait avec la cuisine par des portes doubles, lesquelles ne s'ouvraient que dans les très grandes circonstances: jours de fêtes, tels la visite du curé de la paroisse, les mariages, le repas des fêtes de Noël et du Premier de l'An et à l'occasion des décès. Le plancher de la grande salle, fait de planches d'épinette, était fini avec plus de soins que celui de la cuisine. Il était presque entièrement recouvert de tapis crochetés ou tressés à la main. Un immense canapé d'osier prenait presque tout un pan du mur. Quelques grandes chaises berçantes, une table carrée et un coffre en bois de cèdre nuancé complétaient le mobilier. Les murs faits en planches de frêne naturel étaient ornés de quelques cadres rustiques représentant quelques ancêtres de la famille. Un album recouvert de velours brun, dans lequel étaient glissés des portraits de famille, était déposé sur la table au milieu de la salle.

Dans le couvert dudit album, il y avait un rouleau à musique qui jouait par un ressort.

La couverture de cet album était usée à plusieurs endroits et témoignait avoir passé par plusieurs mains. Que de services il avait rendus aux amoureux timides et de combien de liaisons il était responsable.

Passons dans la troisième et dernière pièce, chambre à coucher, réservée à la visite. Aux murs étaient accrochés quelques cadres représentant la Sainte Face, la Vierge, la mort du juste et celle du réprouvé. Un grand crucifix en bois noir orné d'un Christ en plâtre blanc complétait la garniture des murs.

Le plancher, fini comme celui de la cuisine, était recouvert de longues pièces de "catalogne" tissée à la maison. L'ameublement très simple consistait d'un grand lit fait en bois de pin blanc. Le sommier et le matelas d'aujourd'hui étaient remplacés par une paille remplie de paille d'orge ou d'avoine, le tout garni de quatre oreillers bourrés de plume. Le lit était recouvert de couvertures de laine et d'un couvre-pieds fabriqué à la main, couvre-pieds que l'on piquait à l'aiguille, en corvée, à laquelle étaient conviées les femmes du rang. Une grande commode et deux chaises en même bois que le lit complétaient l'ameublement. Les chambres de l'étage supérieur étaient semblables à la chambre de la visite, mais meublées et ornées avec moins de soin.

Tel était un foyer d'habitant il y a soixante-dix ans, dans les Bois-Francs.

* * * * *

C'était donc la veille de Noël chez Paul Latour, comme partout ailleurs du reste, et malgré la température qui ne se prêtait guère à la circonstance, un air de franche gaieté régnait au foyer. La femme de Latour, en bonne cuisinière, allait de la table au poêle, du poêle à l'armoire, préparant pâte pour tourtières, tartes et beignes, tout en surveillant à la fois le contenu d'une grande marmite dans laquelle bouillait toute une tête de cochon destinée au réveillon. Elle frottait les planches de sapin avec une vigueur toute masculine et le sourire qui remuait ses lèvres attestait du contentement qu'elle éprouvait à fai-

re ce travail. Il fallait se hâter pour le frugal souper de la famille en cette vigile de Noël, car les jeunes du rang avaient été invitées à venir passer la veillée chez Latour en attendant la messe de minuit.

Mais revenons au misérable Pierre Labranche. La surprise de son apparition passée, on l'avait questionné mais sans grand résultat. A moitié gelé, ses réponses n'avaient pu apporter beaucoup d'explications à sa présence.

L'on décida donc, sans hésitation et même avec joie à lui donner l'hospitalité. La femme de Latour lui fit remplacer ses habits, ou plutôt ses haillons trempés par la neige, par des vêtements propres et chauds. Puis on lui servit à manger, ce à quoi il se livra avec avidité.

Sous des vêtements chauds et rassasié du repas qu'il venait de prendre, ses yeux s'illuminaient et des couleurs lui venaient aux joues. Déjà il n'était plus le même Pierre, tant le bien-être qu'il éprouvait le rendait méconnaissable.

Toute ravie de le voir ravigoté, la mère Latour lui conseilla de se reposer et le conduisit dans une des chambres à coucher où un bon lit l'attendait.

—Repose-toi, mon gars, lui dit-elle, et lorsque les jeunes seront arrivées, je viendrai te réveiller, et beau rêve.

Pierre se laissa choir sur le lit et s'endormit à l'instant même.

On lui avait souhaité un beau rêve... Il rêva: Il était dans une forêt où il faisait presque noir. Le sol trempé et boueux lui rendait la marche quasi impossible. Des bruits étranges: hurlements de bêtes fauves accompagnés de plaintes lamentables le secouaient de terreur. Le vent soufflait en rafale, faisant craquer et plier les branches des arbres qui prenaient des formes fantastiques et horribles, tantôt semblables à des spectres, tantôt semblables à des bêtes monstrueuses.

Les pieds et les jambes emprisonnés dans le sol boueux, il faisait des efforts inouis pour se tirer de ce cauchemar mais tous ses efforts restaient inutiles. Il allait complètement périr... quand soudain la lumière se fit brillante, le sol devint sec et recouvert d'une belle mousse verte, les bruits infernaux se turent et les spectres et monstres disparurent. Sous les rayons

brillants du soleil, la forêt était toute enjolivée et sur la mousse sèche et verte, Pierre vit un bel enfant blond et vêtu de blanc qui lui souriait et lui tendait les bras. A côté de l'enfant, une belle dame habillée de bleu et de blanc le regardait avec compassion. Elle s'avança vers lui et lui tapant légèrement la joue, elle lui fit un signe l'invitant à la suivre. Pierre allait répondre à l'invitation lorsque brusquement il s'éveilla pour voir à côté du lit où il reposait la maîtresse du logis qui lui tapait la figure et lui demandait de s'éveiller, tel qu'elle le lui avait promis.

Lorsque Pierre apparut dans la cuisine, il fut ébloui par les lumières des lampes et des chandelles qui brûlaient pour la circonstance. Les jeunes du rang étaient arrivés et leur conversation mêlée de rires joyeux éclataient aux oreilles de Pierre comme une musique harmonieuse.

On expliqua sa présence et il sentit que les regards lui étaient sympathiques. Jamais, depuis sa naissance, il n'avait vécu pareilles heures. Quelque chose de confus et d'heureux l'agitait.

Tout était en branle chez Latour. Le violoneux avait sorti son violon qu'il caressait de l'archet, préludant un quadrille prometteur. La jeunesse, déjà en place pour la danse, attendait avec impatience comme si elle avait eu des frémilles aux pieds que le joueur de violon attaqua pour de bon. Enfin, après quelques derniers accords, notre violoneux se lança à fond de train dans un quadrille endiablé. Et hop! la cadence.

Qu'il faisait bon de voir cette belle jeunesse se trémousser ainsi... Après les danses, l'on chanta, raconta des histoires merveilleuses; l'on s'amusa ferme, en vrai luron que l'on était. Mais voici que vers les onze heures, la maîtresse de la maison donna l'ordre de cesser le charivari.

—Mes enfants, il ne reste qu'une heure avant la messe et il faut arriver en temps.

Allons, vite, il faut partir.

Pierre était émerveillé, ne comprenait qu'à demi ce qui lui arrivait. La bonne madame Latour lui offrit de se joindre à la famille pour assister à la messe de minuit. La messe de minuit? Il n'était jamais allé à la messe... mais docilement il suivait la famille.

La neige avait cessé. Le vent, soufflant du nord, chassait les nuages qui semblaient courir sur la lune, laquelle paraissait toute brillante dans le ciel pour disparaître et réapparaître à nouveau.

Du clocher de l'église du village se faisait entendre le son des cloches qui, à toute volée, appelaient les fidèles à la naissance de l'Enfant-Dieu.

Bien qu'il n'y eut peu de neige, la température, déjà plus froide que dans la journée, ramenait plus dans son cadre la fête de Noël sur ce coin de terre des Bois-Francis.

Les vigoureux petits chevaux canadiens sentant venir le froid, secouaient leurs crinières et allaient avec ardeur, entraînant carrioles et fidèles vers le Saint Lieu.

Et gling, gling, gling, sonnent les grelots.

Déjà l'on apercevait les pâles clartés des maisons du village et celles plus brillantes des fenêtres de l'église. Lorsque la famille Latour et le jeune Pierre entrèrent dans l'église toute illuminée pour la fête, des voix sonores qu'accompagnaient les accords d'un harmonium, chantaient le vieux et toujours beau cantique:

—Ca, Bergers, assemblons-nous!

Pierre agenouillé près de la balustrade se sentait enveloppé de sensations étranges et toutes nouvelles pour lui. Sous le charme du chant et des accords de l'harmonium, ses yeux s'embuaient de larmes heureuses.

Quand le prêtre parut à l'autel, Pierre releva la tête et son regard se porta sur la crèche. Il eut comme un éblouissement! L'Enfant, qui lui était apparu en rêve, était là couché sur la paille, entre l'âne et le boeuf, toujours souriant et lui tendant les bras. Étreint par l'émotion, ses regards ne quittèrent la crèche que lorsque l'office prit fin.

Revenu à la maison, le réveillon fut servi, l'on fit bombance au milieu des rires et des éclats de voix joyeux, pour ne penser à se reposer que sur les petites heures.

Le lendemain de Noël, la famille Latour tint conseil et il fut décidé à l'unanimité que Pierre Labranche serait adopté et qu'il ferait partie de la famille comme s'il eut été fils légitime.

Les années passèrent... et le jeune Labranche vécut heureux jusqu'à ce qu'il eut atteint sa dix-septième année. Mais un bon jour, ou plutôt un mauvais jour, dû peut-être à l'hérédité et mal conseillé, il décida de quitter ce foyer qui lui avait été si charitable. Alors, sans tambour ni trompette, il ramassa ses hardes pour fuir à la ville.

Dès son arrivée dans la grande ville, la chance le favorisa, il obtint un emploi qui lui permit de vivre tant bien que mal, plutôt mal. Hélas! après avoir passé une année à vivoter de la sorte, il perdit son emploi et c'est alors que les choses se gâtèrent pour tout de bon.

De malheur en malheur, le misérable arriva à ne plus savoir où se réfugier, à n'avoir rien à se mettre sous la dent. Alors comme dit le proverbe: "Ventre affamé n'a point d'oreilles", Pierre vécut d'expédients. Il passa des jours et des nuits le ventre vide et à ne savoir où il aurait un gîte pour la nuit. Finalement, en désespoir de cause, il en arriva à s'approprier ce qui lui tombait sous l'oeil, il devenait voleur, il était au bord de l'abîme.

Le calendrier marquait les premiers jours de décembre et la température plus rigoureuse rendait à Pierre l'existence plus difficile pour ne pas dire impossible. C'est alors qu'il se souvint des jours heureux passés chez Paul Latour, au sein de cette bonne famille où il était considéré et accepté comme l'un des leurs. Mais loin de lui inspirer des remords, l'idée lui vint de mordre la main qui l'avait nourri, qui lui avait fait la vie facile et heureuse.

Ventre vide, poche nette, Pierre entreprit donc, à pied, le trajet de Montréal aux Bois-Francs, un trajet d'au-delà de cent quinze milles.

C'est en des circonstances analogues, sept années plus tôt, que Pierre Labranche avait fait le trajet de Sainte-Angele de Laval aux Bois-Francs pour arriver chez Paul Latour, le vingt-quatre décembre mil huit cent quatre-vingt-cinq.

Harassé presque exténué, avec une idée fixe en tête, Pierre cheminait donc de village en village pour atteindre la frontière des Bois-Francs encore une fois, la veille de Noël.

L'idée qui le tourmentait, qui le harcelait, comme l'on

s'en doute, était loin d'être louable. Il savait que la famille Latour irait à la messe de minuit, il savait où le maître de famille serrait son argent, dans un sac de cuir qu'il déposait dans le coffre de cèdre de la grande salle. Il savait aussi que la porte d'entrée ne serait pas à clef et il lui semblait que ce ne serait qu'un jeu d'enfant de mettre la main sur l'argent.

Il allait maintenant plus lentement, calculant le temps, afin d'arriver lorsque les habitants de la maison seraient partis pour la messe. Pour plus de sûreté, à quelques arpents de la maison, il se faufila parmi les jeunes sapins qui poussaient en bordure du chemin en face de la maison. Il arriva juste au moment où la famille Latour s'embarquait pour se rendre à l'église. Caché parmi les arbres, il attendit que la carriole eut disparu dans l'obscurité et alors sûr de la situation, il s'avança, ouvrit la porte et entra dans la cuisine. Rien n'avait été changé depuis qu'il avait quitté les lieux. C'était le même ameublement, les mêmes objets. Le poêle à deux ponts rempli du meilleur bois de la ferme répandait une bonne chaleur et le pétilllement des flammes murmurait un langage déjà entendu.

Quelque peu hésitant, Labranche se dirigea vers la grande salle. Par les portes laissées entr'ouvertes, des lueurs vacillantes apparaissaient et le rendaient perplexe... On avait donc laissé de la lumière dans la salle? Ce n'était pas coutumier... Après une dernière hésitation, il franchit le seuil des portes et son regard chercha l'objet de sa convoitise, le coffre de cèdre. Il resta comme pétrifié...là sur le coffre lui apparaissait, entre l'âne et le boeuf, le bel Enfant blond vêtu de blanc, qui lui était apparu pour la première fois dans cette maison même où il se trouvait, l'Enfant qui l'avait tant impressionné et ravi lors de sa première assistance à la messe de minuit. Cet Enfant qui, une fois de plus, lui tendait les bras et lui souriait, l'agitait de sentiments confus et contradictoires. Il sembla à Labranche que dans le sourire qui se dessinait sur les lèvres de l'Enfant, il y avait de la mélancolie, que le sourire était triste.

Debout devant la crèche, Pierre oubliait pourquoi il était venu là... Une transformation s'opérait en lui; un peu pêle-mêle, il revoyait en pensée les années qu'il avait vécues sous ce

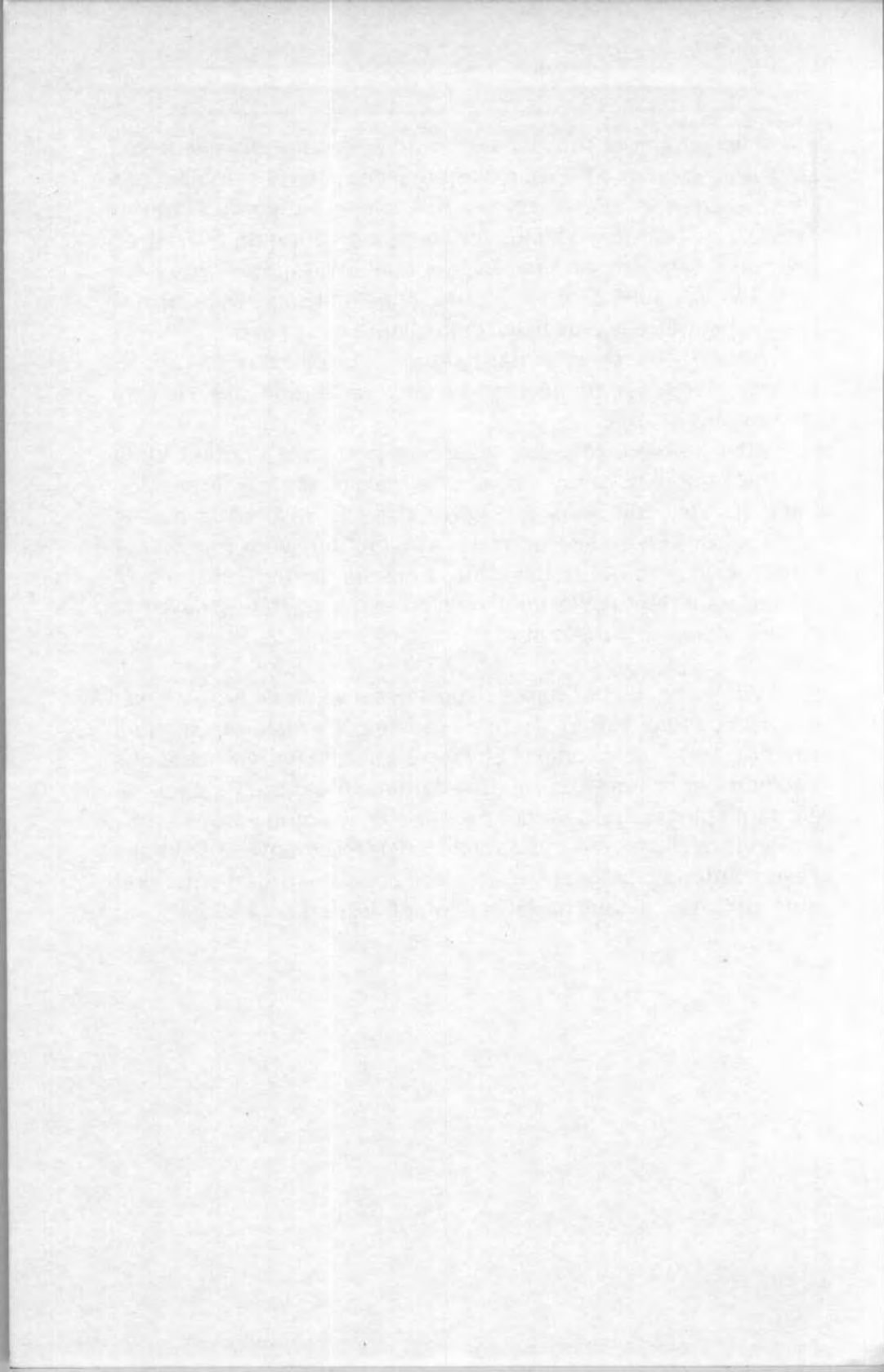
toit si hospitalier et sous lequel il avait passé des jours heureux. Le temps passait et Pierre toujours debout ne semblait pas s'en rendre compte. Le regard rivé sur le visage de l'Enfant-Jésus, il ne put résister plus longtemps à l'émotion qui l'étreignait et il tomba à genoux. Depuis qu'il avait quitté cette maison, il avait oublié comment prier, mais il pleura et ses larmes étaient peut-être la plus belle, la meilleure des prières...

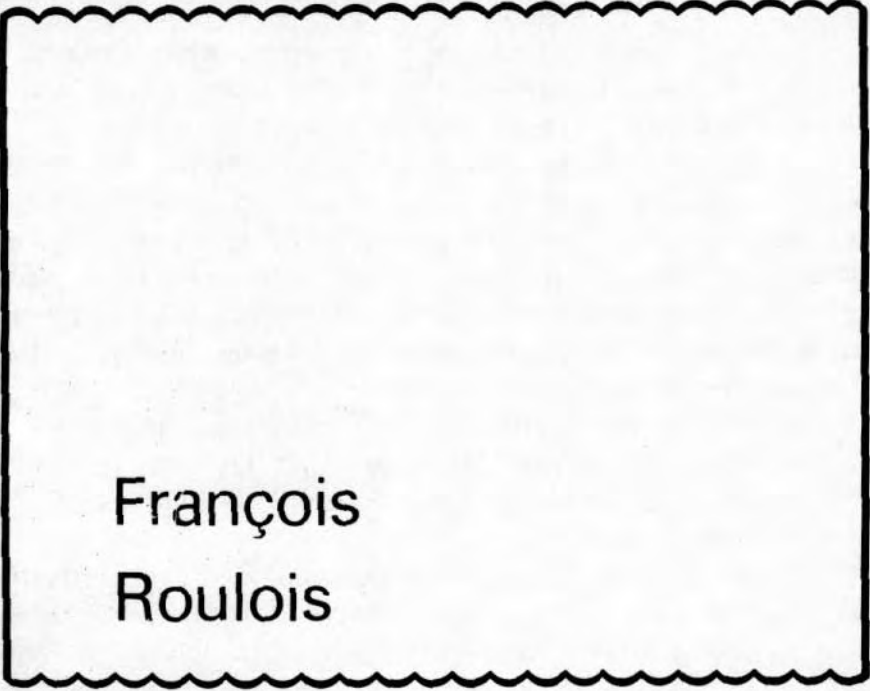
Enfin, il se releva et dans ses yeux brillait une flamme étrange. Pierre venait de prendre une résolution que rien ne saurait plus changer.

Une dernière fois son regard se porta sur l'Enfant de la Crèche à qui il murmura une courte mais fervente prière: "Mon Dieu, je sais que vous m'aidez dans la résolution que je prends. Vous en êtes responsable et il faut que vous m'aidiez.." Puis, les yeux toujours fixés sur la crèche, lentement il recula jusque dans la cuisine qu'il traversa sans s'arrêter, ouvrit la porte et disparut dans la nuit.

* * * * *

Vingt années ont passé depuis cette veille de Noël... C'est le voisin de Paul Latour qui m'a raconté cette histoire. Lorsqu'il eut fini, je lui demandai: "Et Pierre Labranche, en avez-vous entendu parler après sa fuite? —Jamais, me dit-il. Puis me regardant en-dessous, d'un ton mystérieux, il ajouta: "Nous avons eu la visite d'un père missionnaire dernièrement.. Ah! si vous l'aviez entendu prêcher... Que c'est donc beau de l'entendre! Surtout lorsqu'il nous parle de l'Enfant-Jésus à la Crèche!"





François

Roulois

Que de choses sont changées à la ferme, depuis cinquante ans... Le progrès a tout chambardé. Si les habitants de ce temps pouvaient revenir, ils ne s'y reconnaîtraient plus.

Il y a un demi-siècle, à Saint-Paul de Chester, les VIIe et VIIIe rangs comptaient quelque vingt-cinq familles. Vivant du produit de leur ferme, les propriétaires de ces terres les avaient déboisées, défrichées, mises en culture et le rendement leur permettait d'y vivre de façon confortable. C'était au temps où le travail se faisait à force de bras et à dos de boeuf et de cheval. Les premières récoltes se faisaient à la faucille, puis à la petite faux, et enfin, vers mil huit cent quatre-vingt-seize, à la faucheuse mécanique. Ce fut pour les habitants de Saint-Paul et des Bois-Francis, le commencement du progrès du vingtième siècle.

Ce qu'il y en aurait à dire sur l'évolution de la culture du début du siècle à nos jours... mais comme je n'entends pas faire une critique pour ou contre le progrès accompli, je laisserai à d'autres plus avertis le soin de ce travail, si fantaisie leur en prend, car ce que j'ai à vous raconter est une autre histoire... Cependant, qu'il me soit permis d'ajouter que si les disparus pouvaient revenir, il leur serait donné de constater que, des vingt-cinq familles qui vivaient de leur temps dans les VIIe et VIIIe rangs du haut de Saint-Paul, il n'en reste aujourd'hui que trois. Pour eux, le progrès n'aurait pas été "vargeux"... comme dirait le "Père Bougonneux" de Claude-Henri Grignon. Mais, comme je vous l'ai dit, c'est une autre histoire que j'ai à vous raconter.

Je voudrais vous parler du père François Roulois, organisateur libéral vers dix-huit cent quatre-vingt-quinze. C'était au temps où les élections étaient le grand divertissement des habitants des VIIe et VIIIe rangs de Saint-Paul, comme d'ailleurs un peu partout dans la province. François Roulois avait une réplique qui le faisait redouter de ses adversaires et toujours, dans la discussion, il avait le dernier mot. Oui, avec le père Roulois, que d'esprit, de bons mots et de boutades...quelquefois coustiques mais jamais méchantes. Même ses adversaires politiques l'estimaient et à l'occasion auraient été ses défenseurs. Il faudrait tout un livre pour raconter les

anecdotes de sa vie... Permettez-moi d'en rapporter quelques-unes:

Avec l'avènement de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada en mil huit cent quatre-vingt-seize, les électeurs de la province de Québec, de conservateurs qu'ils avaient été pendant de longues années, devinrent des libéraux ardents et en grand nombre des partisans militants. Les habitants de Saint-Paul ne le cédaient en rien aux autres, ayant à leur tête le père François Roulois qu'ils considéraient comme leur chef. Roulois avait un voisin nommé Isäi Vérana, ancien employé civil au Parlement d'Ottawa. Ce dernier avait été nommé sous l'administration de Sir Charles Tupper. A l'arrivée des Rouges à l'administration du pays, Vérana fut congédié et dut s'expatrier dans les Cantons de l'Est. Les circonstances permirent qu'il s'établît près de Roulois. Ils devinrent de bons voisins malgré leurs divergences politiques, car Vérana gardait rancune aux Rouges de l'avoir congédié et demeurait un bleu convaincu.

Un jour de la mi-octobre, Roulois avait convié le voisinage pour l'aider à abattre un porc; faire boucherie, comme l'on disait dans le temps. Vérana qui se trouvait du nombre, était le seul bleu, et il eut à subir les attaques de ses compagnons sur la politique. Vers la fin de l'après-midi, il partit presque en colère et sans dire bonjour à Roulois et aux autres. Le travail fini, le cochon fut suspendu sur une échelle et séparé en deux pour le laisser refroidir.

Le lendemain matin, le père Roulois se prépara à débiter le porc. Il en avait rentré la moitié et sortait pour aller chercher l'autre partie quand son voisin Vérana passa en charrette. Roulois eut une tentation à laquelle il ne put résister: "Isäi ! criait-il, sais-tu que j'ai eu la moitié de mon cochon de volée cette nuit? — Pas vrai? et tu ne sais pas qui te l'a volée? — Mais oui, je le sais... c'est un rouge". —Ha! Ha! s'esclaffa Vérana, ça ne me surprend pas; ce sont tous des voleurs! — Mais c'est sûr que c'est un rouge, dit Roulois. Tu comprends, mon pauvre Isäi, si c'était un bleu, il l'aurait tout pris! Vérana eut un regard de fauve, il fouetta son cheval et continua sa route.

Une autre fois, c'était en dix-neuf cent dix, lors de la fameuse campagne des nationalistes menée dans Drummond-Artha-

baska, contre le candidat libéral, Joseph-Edouard Perreault, qui avait à défendre le projet d'une marine de guerre préconisé par le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier. La lutte était des plus chaudes; les nationalistes attaquaient avec violence. L'on entendait parler que de chair à canon, combats navals dans les mers de Chine et autres épouvantails à faire dresser les cheveux sur la tête des plus braves. Aussi la population de Drummond-Arthabaska fut influencée au point que le soir du scrutin, le candidat nationaliste Arthur Gilbert fut élu par une faible majorité.

La veille du vote, Vérana, croyant les circonstances favorables, se risqua à voir Roulois afin de l'amener à voter nationaliste. Le père François semblait écouter avec attention les arguments de son voisin qui redoublait d'ardeur en toute confiance. "Donc disait-il, tu vois, mon cher François, si nous avons une guerre et que Laurier est au pouvoir, ça ne sera pas bien drôle; il pourrait arriver que nous marchions dans le sang jusqu'aux genoux..." Roulois hochait la tête et avait l'air d'hésiter... Finalement, avec un air narquois, il répondit: "Mon cher Isäi, je crois que je vais voter rouge... et s'il faut marcher dans le sang jusqu'aux genoux, comme tu le dis, bien, je m'habillerai pour.

La dernière fois qu'il me fut donné de le voir à une assemblée politique, ce fut à Saint-Paul, pendant la même campagne. C'était le dimanche après la grand'messe. L'assemblée était tenue par les nationalistes et Armand Lavergne, bras droit d'Henri Bourassa, était le principal orateur. Une foule nombreuse s'était rendue pour l'entendre. Les rouges, dirigés par François Roulois, s'étaient donnés le mot pour l'empêcher de parler. Lavergne venait à peine de prendre la parole que Roulois, d'une voix de Stentor, cria: "Hourra pour les rouges!" L'orateur dont la patience n'était pas la plus grande qualité fit une pause et reprit son discours. Mais aussitôt Roulois, de crier "Hourra pour les rouges!" A la troisième interruption, Lavergne s'arrêta et interpellant Roulois, il lui demanda: Hé! l'ami, là-bas! pourquoi criez-vous comme ça, hourra pour les rouges? — "Bien, c'est que mon grand-père était rouge, voyez-vous... mon père a toujours été rouge et moi aussi je suis

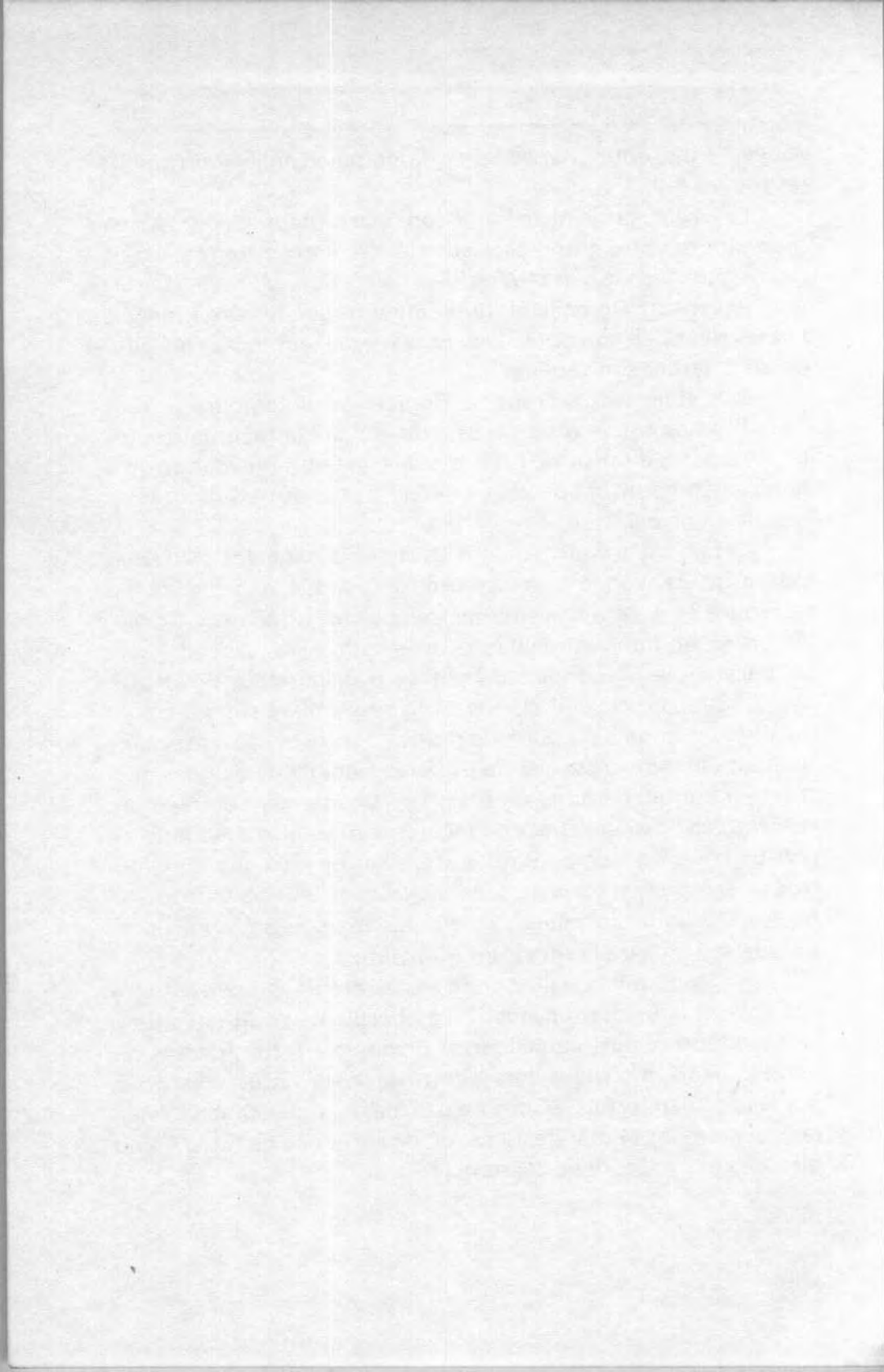
rouge." Puis, enflant la voix, il cria de nouveau: "Hourra pour les rouges."

Lavergne, croyant anéantir son interrupteur, lui dit: "Alors, mon ami, si votre grand-père eut été fou, votre père fou, est-ce à dire que vous, le seriez-vous?" — "Mais non, Monsieur Lavergne, je serais nationaliste! Inutile de dire que le père François eut les rieurs de son côté...Lavergne même eut toutes les difficultés à garder son sérieux.

Et c'était ainsi.. François Roulois avait toujours le mot de la fin. Comme je vous l'ai déjà dit, s'il fallait raconter toutes les anecdotes dont sa vie fut remplie, c'est tout un volume qu'il faudrait écrire. Avant de vous quitter, je me permets de vous en raconter une dernière.

C'était encore un temps d'élection; le candidat conservateur avait convoqué une assemblée, à laquelle il n'avait pu se rendre et il s'était fait remplacer par un orateur de troisième ordre. Au moment de l'assemblée, comme il pleuvait à verse, l'orateur et l'auditoire durent se transporter à l'intérieur de la salle du conseil, Roulois et ses amis politiques formaient au moins quatre-vingt-dix pour cent de l'assistance. Il fut entendu entre eux qu'ils feindraient de dormir dès que l'orateur aurait commencé à parler. Ce dernier, qui sentait l'assemblée hostile, débuta de façon craintive et ce ne fut qu'après deux ou trois phrases qu'il osa lever les yeux sur l'auditoire. Evidemment, surpris de constater que déjà la presque totalité des électeurs dormaient et piqué dans son amour-propre, il s'adressa au père François pour lui dire:

— "Mon ami, réveillez donc ces électeurs qui doivent être des rouges pour dormir ainsi?" La cheville ne se fit pas attendre; avec un regard gouailleur et d'une voix forte, Roulois répondit: "Mais, monsieur l'orateur, réveillez-les, vous; c'est vous qui les avez endormis!" Comme par magie, l'assistance s'éveilla bruyamment et manifesta sa foi, de sorte que ce fut la fin du discours et la clôture de l'assemblée.



***Un repas
de Pantagruel***

Le père Napoléon Musseau est une vieille connaissance. Comme il est un fin causeur et qu'il a le don sacré du raconteur, j'aime à le voir de temps à autre et à l'entendre me raconter certaines anecdotes qui ont émaillé sa vie. C'est dire qu'il en a plusieurs dans son sac, puisqu'il a atteint l'âge respectable de quatre-vingts ans.

Son excellent état de santé est certainement dû à sa grande philosophie, car c'est un philosophe né. Ce qu'il sait prendre la vie! Toujours souriant, sa bonne humeur est contagieuse.

A venir jusqu'à ces dernières années, il exploita un petit négoce. Par son travail opiniâtre et une économie raisonnée, sans être riche, il est à la tête d'un joli pécule qui le rend indépendant des nécessités de la vie. Bref, si le bonheur est un élixir de longue vie, le père Musseau devrait vivre encore de belles années.

Un jour de fin de décembre, par une température de plusieurs degrés en bas de zéro, je lui rendis visite. En me voyant, tout joyeux, il s'exclama:

"Mais c'est vous par ce froid! Ce que vous avez eu une bonne idée tout de même. Vite, vite, enlevez votre "bougrine" et prenez la berçante près du feu". Sans plus attendre, il courut à l'armoire pour en sortir une bouteille de "caribou". Il en remplit deux verres, puis il s'exclama de nouveau:

"Sortir par un temps pareil! ça prend du courage! Allons buvons, car vous devez être tout transi!

Comme je ne demeure qu'à quelques minutes de marche de chez lui, évidemment le bon vieux exagérait. Nous entamâmes la conversation. Tout de suite, je sentis que mon interlocuteur cherchait à faire dévier le discours afin de pouvoir me défilier l'une de ses histoires vécues. Ce à quoi je me prêtais de bonne grâce et même avec plaisir.

Laissez-moi, si vous le voulez bien, vous la rapporter. Je laisse ici le père Musseau s'exprimer directement.

Oui, c'était le jour de Noël après-midi, par une température encore plus froide qu'aujourd'hui, sous un soleil radieux. Toute la famille avait assisté à la messe de minuit, après quoi, nous avons pris le réveillon. Comme le commerce de l'année écoulée avait été bon, le Père Noël ne pouvait être

que très généreux. Aussi tout le monde, ma femme et les six enfants se montrèrent-ils joyeusement satisfaits. Nous avons été seuls pour le réveillon, mais nous attendions plusieurs parents pour le souper de Noël. Aussi, ma femme qui est une cuisinière dépareillée, comme vous le savez, avait-elle préparé et cuisiné, avec abondance, tout ce qu'il fallait pour le repas des fêtes: deux grosses volailles, ragoût de boulettes, rôti de porc frais, tourtières, gâteaux, tartes etc., sans oublier les liqueurs fortes et douces dont j'étais responsable. Comme je m'étais mis au lit que sur les petites heures du matin, je dormis tout d'une traite jusqu'au midi, pour me réveiller au son de l'Angélus. Lorsque je rentrai à la maison, ma femme mettait la dernière main aux préparatifs pour le repas du soir; et déjà un fumet délicieux se dégageait des viandes en cuisson. Sur la grande table, dressée dans la salle à manger, tout était déjà prêt à recevoir les victuailles. Dans le vivoir, les enfants mettaient ordre aux jouets et autres objets reçus en cadeaux.

—Les enfants et moi, nous avons pris le "lunch" me dit ma femme et comme je leur ai promis de les conduire chez tante Lucie pour leurs souhaits de Noël et surtout quérir les cadeaux qu'elle a à leur offrir avant notre départ, que veux-tu que je te serve pour le déjeuner?

—Ne t'occupe pas de moi, je me servirai.

—Bien, alors nous partons et nous serons de retour vers quatre heures.

Elle ajouta: "Ne t'occupe pas de ce qui est sur le feu, tout est cuit à point et le poêle est conditionné jusqu'à mon retour.

Dès qu'elle fut partie avec la marmaille, je pris place dans ma chaise favorite près de la grande fenêtre et tout en sirotant un verre de "caribou", je me laissai aller à rêvasser sur la joie de vivre. Au dehors, dans le ciel bleu, était apparu un soleil brillant dont l'éclat faisait étinceler la neige d'innombrables diamants. C'était invitant à sortir; presque un défi de rester à la maison.

Ayant réveillé jusqu'à trois heures du matin et ne ressentant pas la faim, je décidai de prendre une bonne marche, après quoi je serais plus en appétit, pensais-je. J'endossai mon capot de chat et bien emmitouflé je me dirigeai vers la porte

lorsque mon regard rencontra la bouteille de "caribou" sur le buffet. Bien que l'ayant visitée une couple de fois depuis ma sortie du lit, je me dis qu'une fois de plus par ce froid ne pourrait que me faire du bien, et sans hésiter, j'en enfilai un autre verre. Puis je sortis. Je fus surpris par le froid. Il devait faire quelque trente degrés en bas de zéro car le soleil qui brillait semblait perdre ses rayons et n'avoir aucun effet, tant l'air était vif et mordant. Habillé comme je l'étais, les piqûres de "caribou" aidant, je me moquai du froid tout en sentant les poils de la moustache raidir. D'un pas allègre, je pris la rue Saint-Louis, ce qui me permit d'avoir le vent du nord dans le dos. Jamais je ne m'étais senti aussi léger et heureux. Les réflexions les plus joyeuses me venaient à l'esprit et me remplissaient de reconnaissance envers le Créateur, qui en ce jour nous donnait un Sauveur et qui comblait tout le monde de tant de bonnes et belles choses. Dans mon esprit, il me semblait que de par le monde, chacun devait éprouver le même contentement et la même joie de vivre mais je devais désenchanter, en voyant venir à ma rencontre trois individus que je ne reconnus pas tout d'abord.

S'approchant, ils m'apparurent dans le dénuement le plus complet et je reconnus le "quêteux" attitré du village, "Ernest" de son petit nom, accompagné de ses confrères de la paroisse voisine, Anthime et Midas. Ces pauvres hères faisaient pitié à voir. Couverts de vêtements, pour ne pas dire de haillons, beaucoup trop légers par ce temps glacial, faisant face au vent, la barbe dentelée de glaçons et la tête courbée pour éviter la morsure du froid, ils m'apparurent sous l'aspect le plus misérable possible... Le bel enthousiasme qui m'avait animé jusque là faisait une chute verticale. Un sentiment de honte, presque de remords m'envahissait. Il me semblait que les chauds vêtements qui me couvraient, devenaient trop lourds et que je devais en faire le partage. Je réagis pour m'adresser au "quêteux" de chez nous et lui demander:

—Mais Ernest! Où allez-vous comme ça, par ce froid?

—Ben, monsieur Musseau, j'ai rencontré mes bons amis Anthime et Midas et comme ils n'ont pas mangé ce matin, je les emmène à mon camp pour le lunch.

—Et qu'as-tu à leur offrir?

—Ben, j'ai de la farine et nous allons nous faire des crêpes. Ah! ce ne sera pas des crêpes avec de la dentelle, car vous savez, des crêpes sans oeufs, ça croustille pas beaucoup.

—Bien, mes amis, j'ai une proposition à vous faire: je vous invite à venir chez moi et je vous offre le lunch. Qu'en dites-vous?

—Ce que nous en disons? Ce que nous en disons? je crois que nous acceptons. N'est-ce pas Midas, n'est-ce pas Anthime, que nous acceptons, de répondre Ernest. Ses deux acolytes qui tremblaient sous le froid, ne manifestaient que du regard et ce regard semblait dire: pourvu que nous mangions...

Suivi de mes trois miséreux et face au vent, cette fois, nous arrivâmes à la maison, le visage couperosé par le froid. Mes invités grelottaient tellement qu'ils ne pouvaient tenir en place.

“Allons, leur dis-je, enlevez vos bougrines et approchez-vous de la cheminée. Réchauffez-vous pendant que je vais vous préparer un bon petit “boire” qui va vous ravigoter, j'en suis sûr.” Je préparai quatre “ponces”, mélange de gros Gin avec citron, sucre et eau chaude. Pourquoi quatre portions? C'est qu'il me fallait bien accompagner mes invités, n'est-ce pas?

Après leur avoir servi chacun un gobelet, sans m'oublier, je pris place avec eux près de la cheminée et je pus, tout à mon aise, observer la réaction qui s'opérait sous l'effet de cette consommation bienfaisante. Sur leurs pauvres visages de mourant semblait déjà se dessiner un sourire de vie et de bien-être. Des viandes tenues au chaud sur le poêle, montait une appétissante odeur qui chatouillait agréablement l'odorat... aussi le regard de mes convives se tournait-il anxieusement de ce côté. Comme je sentais moi-même l'appétit me revenir brutalement, je proposai à mes trois mousquetaires de la misère et de la faim:

“Je crois qu'il serait temps de nous mettre quelque chose sous la dent, qu'en pensez-vous?” Le regard qui s'éleva vers moi était si éloquent que sans attendre qu'ils formulent une réponse, je dressai immédiatement la table de la cuisine, les fis approcher et leur servis d'abord une volaille que je dé-

peçai en leur disant de manger. Puis je me hâtai de faire chauffer deux tourtières et d'autres apprêts pour le repas, lorsqu'enfin, je crus que tout était à point, je vins pour prendre place à table, je constatai, avec stupeur, que de la volaille, il ne restait plus que les os et encore que les plus tendres avaient été dévorés.

"Attendez, leur dis-je, il y en a encore et cette fois, je déposai sur la table l'autre volaille et un rôti, me disant, avec les tourtières, il y en aura trop mais, comme dit l'autre, pour en avoir assez, il faut qu'il en reste.

Mais allez-y voir, au fur et à mesure que je faisais le service de la table au poêle, c'était alarmant de voir disparaître ce qui venait d'être servi. Une quarantaine d'années se sont écoulées depuis ce jour de Noël et jamais encore de ma vie, je n'ai vu dévorer avec un appétit aussi vorace.

"Mais lui dis-je, oubliez-vous la parenté pour le souper?

—Voici, j'y arrive, qu'il me répondit. Comme la deuxième volaille, le rôti et les tourtières furent mastiqués et annihilés avec une telle rapidité je commençais à me demander si je pourrais moi-même prendre part au festin... Mais j'éprouvais tellement de satisfaction à les voir s'empiffrer que j'en venais à oublier la faim qui pourtant commençait à me tourmenter. Il me semblait que je ne faisais que rendre à Dieu ce qui lui était dû. De voir ces pauvres hères jouir, pour quelques instants du moins, du réconfort dont ils avaient tant besoin me comblait de contentement. Enfin je constatai qu'ils apportaient moins de fiébrilité à la mangeaille et je commençais à espérer qu'ils étaient à peu près repus. Cependant, je leur servis tarte et gâteau pour le dessert. A ma grande surprise, l'offensive reprit de plus belle. Après avoir fait assiette nette de ces sucreries, il me fut facile de constater cette fois que je venais de donner le coup de grâce à leur appétit. Comme ils allaient sortir de vieilles pipes culottées, je leur dis: "Attendez! C'est le jour de Noël et aujourd'hui nous allons fumer le cigare. Je leur servis donc un bon Havane et après y avoir mis le feu, dans la fumée odorante qui s'échappait de leurs lèvres, je surpris un doux et béat regard, rempli de reconnaissance, s'élever vers moi. Celui qui a dit que l'on éprouve plus de plaisir à donner

qu'à recevoir, avait certainement raison car jamais je ne m'étais senti le coeur aussi à l'aise. Et pourtant, ce n'était qu'une charité passagère.

Franchement, dans les circonstances, je n'avais pas grand mérite... car le mérite commande le sacrifice et vous pouvez juger que celui que je faisais était relativement facile. Cependant, j'éprouvais de la joie à voir mes trois miséreux réconfortés et la figure empreinte de reconnaissance. Leur regard de "dur", et un peu sauvage qu'il était à leur arrivée, s'était adouci et reflétait la bonté. Ce doit être un peu ça que d'aimer l'homme, c'est de croire en lui, de lui donner confiance et ça le rend meilleur, ça le rend bon. Mais en réfléchissant davantage, je me rendais compte que pour arriver à rendre l'homme bon, il faut l'être un peu soi-même. Et constatant le peu d'effort que me coûtait cet acte de charité, je n'arrivai pas à m'attribuer tel mérite. Enfin, mes convives se levèrent et avec force remerciements se disposaient à partir.

Attendez-leur dis-je, Noël n'arrive qu'une fois l'an et vous avez droit à un cadeau comme tout le monde. Je leur remis à chacun un gros paquet de tabac, une bouteille de "caribou" et j'ajoutai quelques monnaies. Ils restèrent bouche-bée, les yeux agrandis de contentement et de gratitude. Puis, ils partirent.

A peine venaient-ils de me quitter que ma femme et les enfants revinrent avec tante Lucie. En les voyant entrer, je me souvins tout à coup que nous attendions la parenté pour le repas du soir et je réalisai que je venais de faire une brèche énorme aux victuailles préparées pour le souper.

Qu'allait dire ma femme? et comment allions-nous, à cette heure avancée, faire face à la situation?

En entrant, ma femme me dit: "Je viens de rencontrer le quêteux Ernest avec deux compagnons. Ils avaient l'air tout réjoui et ils m'ont fait une révérence comme l'on ferait à une reine."

C'était m'ouvrir la porte aux explications et j'en profitai pour la mettre au courant de la situation où nous plaçait peut-être, dans les circonstances, ma trop grande hospitalité.

"Ils partent justement d'ici", lui répondis-je. Son regard se tourna sur la table de la cuisine et elle me dit:

—Je vois que tu leur as servi le "lunch", puis elle ajouta: Ah! c'est donc ça la raison de leur profonde révérence en me rencontrant... Puis, elle s'occupa à enlever ses vêtements et ceux des enfants.

Je n'avais rien ajouté. Elle constaterait bientôt qu'il ne restait que le ragoût de boulettes et quelques tourtières de ce qu'elle avait préparés pour le festin du soir. L'occasion me serait alors amplement fournie de lui expliquer mon manque de jugement et de me faire pardonner. D'ailleurs, cela ne tarda pas. Aussitôt après avoir enroulé son tablier, elle se hâta vers le poêle pour s'écrier:

—*Pour l'amour du ciel! que sont devenus mes viandes! mes volailles! mes rôtis! et les tourtières?* Et tout de suite, elle jeta un nouveau regard sur la table pour le laisser retomber sur moi.

Sans attendre d'être directement interrogé, je pris mon courage à deux mains et je lui expliquai:

—Bien oui, ce sont les quêteux qui ont tout dévoré et je te jure que ce sont eux seuls, je n'ai même pas pu prendre une seule bouchée. J'ai eu tort, je le confesse, mais si tu savais comme ces pauvres diables faisaient pitié... Enfin, je lui racontai dans tous les détails ma rencontre avec les quêteux et toute la suite...

Mais tu as bien fait et j'aurais peut-être agi de la même façon, je ne te reproche rien mon homme, au contraire, tu as fait preuve d'un acte admirable et je t'en félicite. Elle ajouta: le hic, vois-tu, c'est que nos invités vont nous tomber dessus d'un moment à l'autre et je me demande ce que nous allons faire?

Heureux de m'en tirer à si bon compte, je la consolai de mon mieux et nous nous mîmes à la tâche. Il restait le ragoût et quelques tourtières et à l'aide de conserves, nous pûmes replâtrer le repas de façon présentable.

A peine avions-nous mis la dernière main à ces apprêts que la parenté nous arriva. Les poignées de mains et les Joyeux Noël fusèrent et aussitôt ces premières effusions passées, nous

nous mîmes à table. J'eus le soin, avant le repas, d'offrir aux convives double rasade de "caribou", ce qui aura pour effet de stimuler leur appétit et de mieux leur faire accepter le repas, pensai-je.

Les excuses et les explications de ma femme au sujet du festin offert aux quêteux eurent pour effet de plaire aux invités, le repas fut déclaré excellent et je reçus à nouveau des félicitations.

Vous voyez, de conclure le père Musseau, qu'il ne faut jamais trop s'en faire et que les situations qui nous semblent les plus désespérées prennent souvent une bonne tournure.

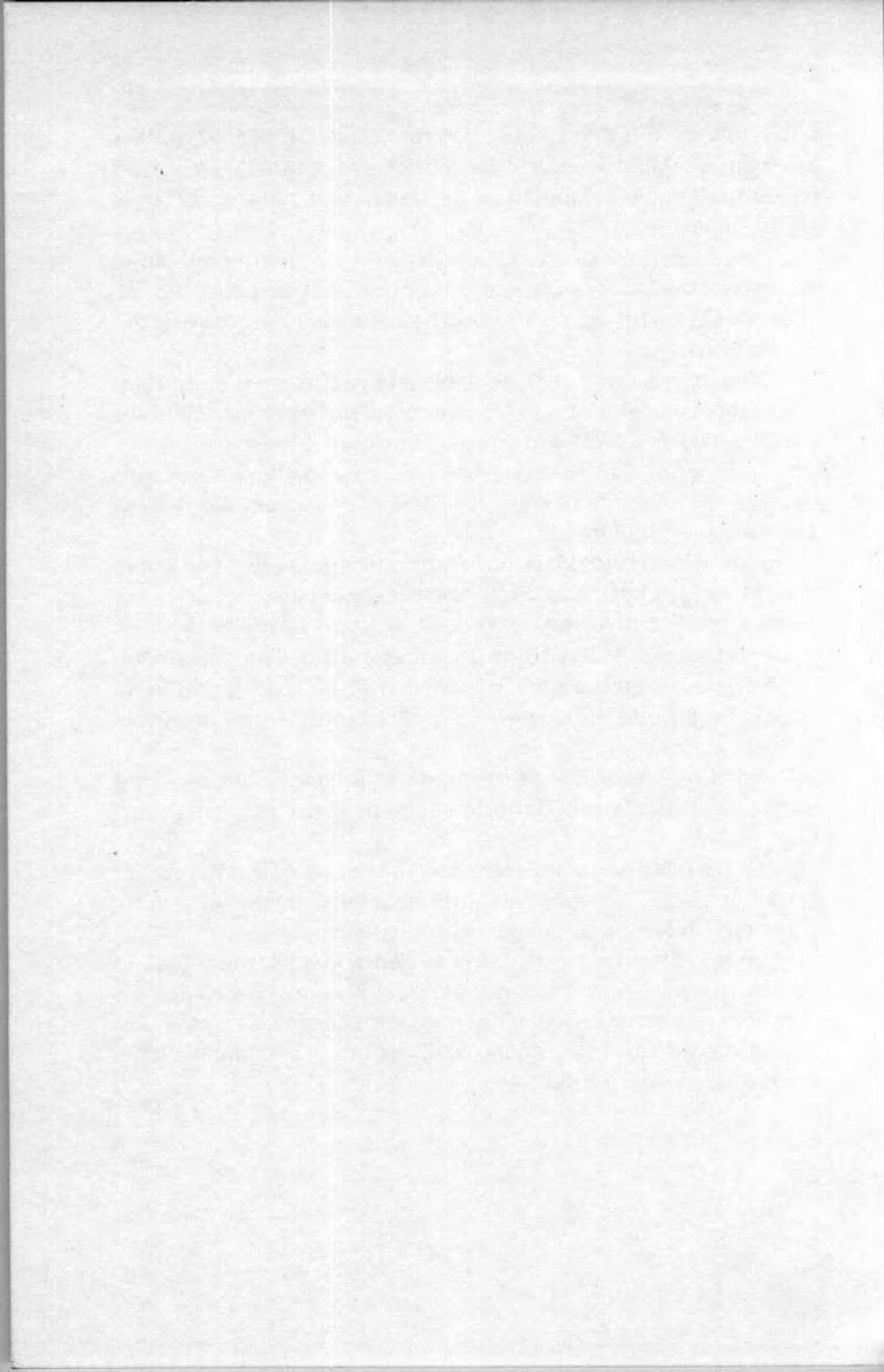
—En effet, je crois que vous avez raison, mais je serais curieux de savoir s'il vous fut donné de revoir vos invités quêteux? lui répondis-je.

—Si je les revis? Mais sûrement que je les revis, même que le quêteux de chez-nous, Ernest, est resté depuis ce jour notre invité à chaque réveillon de Noël. Et il ajouta: avec les années, évidemment, les enfants ont grandi et sont devenus des adultes. Pour eux comme pour ma femme et moi, un réveillon de Noël sans la présence de notre quêteux Ernest, serait un réveillon manqué.

Sans répondre, car je me sentais, je l'avoue, un peu ému par ce récit débité avec tant de candeur, je me levai pour partir.

Le père Musseau se leva à son tour et de nouveau remplit deux verres de "caribou" en disant: allons, buvez, et ajouta: sortir par un temps pareil, ça en prend du courage.

Je le quittai tout pensif en me demandant si moi aussi je ne devrais pas avoir mon quêteux au réveillon de Noël... En y réfléchissant davantage, je me demandai aussi: mais où et comment trouver un quêteux? C'est une marchandise tellement rare de nos jours...



*Les Bois-Francs
dans l'bon
vieux temps*

Un vent de réminiscence m'est venu aux derniers jours de l'automne et m'a reporté près de trois quarts de siècle en arrière, alors que j'avais à peine une dizaine d'années. J'ai vu se dérouler devant mes yeux, la fille joyeuse et colorée de nos fêtes d'autrefois. Dans l'enthousiasme du moment, j'ai pensé que je pourrais essayer de décrire ce qu'étaient les deux plus belles de ces fêtes dans nos Bois-Francs, vers la toute fin du XIXe siècle : les fêtes de Noël et du Premier de l'An, celles qui, du moins, ont le plus marqué mon enfance.

Je devrais peut-être commencer à relater mes souvenirs par la première fête de l'année: le Jour de l'An, mais comme cette fête vient six jours après celle de Noël, et qu'elle était, pour ainsi dire le complément des grandes festivités traditionnelles du tout début de notre siècle, le lecteur voudra bien me permettre de commencer par la fête de la Nativité.

Noël! Quel nom magique! Il évoque des souvenirs de joie et donne de l'espoir. Fête qui depuis la naissance du Christ, annonce la paix aux hommes de bonne volonté. Du levant au couchant, le nom vole de bouche en bouche. Riches comme pauvres, tous attendent la fête, la désirent et lorsqu'enfin elle est venue, un sentiment indéfinissable se manifeste dans les coeurs et des poitrines monte un souffle puissant pour chanter Noël! Noël!

Si la fête de Noël, à la fin du siècle dernier avait déjà son côté populaire, je constate que cette popularité s'est accentuée au point de devenir quelque peu profane de nos jours. Que le lecteur veuille bien me suivre dans mes souvenirs et il pourra faire lui-même la différence et juger si j'ai raison.

Reportons-nous donc à la fin de décembre 1898. C'est déjà l'hiver dans presque toute sa rigueur. Les feuilles des arbres sont remplacées par le givre, les rivières se sont couvertes de longs miroirs de glace, la neige a blanchi la plaine et les collines. La nature entière est paralysée par l'élément du froid. Sous les pâles rayons du soleil qui se perdent tant ils sont obliques, plus de bruits harmonieux le long des rivières et dans les bois. Tout s'est tu. C'est partout la grande mélancolie; c'est beau! d'une blancheur austère et grandiose. Et c'est pour nous des Bois-Francs, le cadre, le seul possible à la fête de Noël; car un

Noël sans neige, c'est comme le matin d'un mariage sous un jour de pluie.

C'était donc l'avant-veille de Noël à Saint-Paul de Chester et bien que la neige avait blanchi le sol, la couche en était tellement mince que les habitants du VIII^e rang se demandaient avec anxiété s'ils pourraient se rendre à l'église en "berlot" ou en "carriole". Car les chemins de terre du temps, ramollis par les pluies d'automne et hachés par les roues des voitures, avaient formé en gelant des "grignons" lesquels commandaient une forte couche de neige pour rendre les chemins praticables en traîneaux.

Domage se disent les bonnes gens du rang, avec la lune à son plein, c'eut été vraiment Noël que d'aller à la messe de minuit en "carriole" .. Et, avec résignation, ils se disent, nous irons tout de même en "charrette" ou en "barouche". Mais le matin de la veille de Noël, quelle joyeuse surprise, pendant la nuit, tranquillement, il est tombé une nouvelle et épaisse couche de neige immaculée. Comme les nuages se dispersent, les habitants chantent Noël! Noël!, nous irons à la messe en carriole et au clair de lune.

Ce soir-là, le trajet de six milles en "carriole", de notre demeure à l'église, l'attente avant l'heure de la messe chez un parent et l'assistance aux messes de minuit et de l'aurore, firent sur moi une forte impression. En autant que je me rappelle, ce n'était que la deuxième fois qu'il m'était donné d'assister à la messe de minuit. Je me souviens que bien vaguement de ce que j'éprouvai la première fois.

En cette soirée de la veille de Noël, comme il faisait bon d'aller dans la nuit profonde, de se sentir glisser sur la blanche neige qui scintillait sous les rayons de la lune et des étoiles qui brillaient au firmament et qui donnaient une clarté presque comme en plein jour. Bien emmitouflé, au fond de la carriole et au son des grelots, oui il faisait bon de voir aller les braves petits chevaux qui, secouant leur crinière givrée, faisaient vibrer leurs grelots en une cadence que l'on aurait dit dirigée par un chef d'orchestre. L'air sec que l'on respire est d'une pureté qui vivifie; il est comme une Fontaine de Jouvence, il fouette l'ardeur des jeunes et il met un regain de jeunesse chez les

vieux.

Soudain, à la sortie du bois, chez Eugène, l'on aperçoit le village. Il apparaît comme une grande tache brune sous le ciel clair. Les chevaux, qui bien des fois ont fait le parcours et qui en sentent la fin approcher, s'élancent à fond de train et gling, gling, glang sonnent les grelots.

Comme s'ils s'étaient donnés le mot, les paroissiens arrivent presque tous ensemble et beaucoup trop tôt pour la messe. Il leur faudra attendre encore un bon bout de temps, mais c'est voulu, c'est la coutume. Pour les plus éloignés de l'église, ils iront à confesse et faire la pénitence imposée, réciter le rosaire ou faire un long chemin de croix, car en ce temps-là, les pénitences au confessionnal étaient plus fortes que celles de nos jours, bien que les paroissiens ne fussent certes pas plus mauvais que ceux de nos jours. Puis, l'on se réunira chez les parents ou des amis en attendant l'heure de la messe où l'on causera un peu de tout ou de rien.

En la vigile de Noël, il n'était pas question de mouiller la conversation; il eut été même scandaleux que d'offrir un verre. Ce n'était qu'au réveillon, au retour de la messe que les joyeuses agapes des fêtes débutaient. Je dois ajouter que les vraies festivités ne commençaient qu'avec le Premier de l'An. La conversation était pourtant animée et joyeuse et elle aurait pu s'éterniser quand soudain: ding, dang, dong, sonnent les cloches qui semblent chanter: viens donc, viens donc! Comme un ressort que l'on déclenche, tout le monde est debout, car il faut être à l'église pour le Minuit Chrétien. Les recommandations du curé sont formelles, aussi les paroissiens bien disciplinés se soumettent-ils régulièrement aux ordres de leur pasteur et à minuit "tapant", tous les paroissiens sont dans l'église.

L'église actuelle de Saint-Paul de Chester a été construite entre 1895 et 1897, mais l'intérieur ne fut parachevé qu'en 1900. C'est donc dire qu'en cette messe de minuit de 1897, l'intérieur de l'église ne brillait pas de splendeur. Non, excepté le chœur illuminé par les chandelles, la nef restait presque dans l'ombre, éclairée par quelques lampes à pétroles seulement. Les chantres, accompagnés par un harmonium d'occasion et

qui pour la plupart ne savaient ni lire ni écrire et pour qui les règles du chant et de la musique étaient de l'hébreu, ne pouvaient évidemment pas rivaliser avec ceux de Notre-Dame de Montréal. Mais il y a eu bien des messes célébrées avec pompe qui ne valaient peut-être pas celle-là, la foi de nos pères était vive et elle suppléait aux grands appareils. Elle illuminait bien des choses qui de nos jours sont éclairées de façon artificielle.

Sous la lumière de quelques chandelles et couché sur de la vraie paille d'avoine, l'Enfant de la Crèche, entouré de quelques vieilles statuettes, donnait bien aux fidèles un enseignement d'amour et d'humilité. Du chœur de chant, montaient des voix rauques et mal exercées, chantant "Ca bergers, assemblez-vous", "Nouvelle agréable" et les autres toujours si beaux cantiques de Noël. Et pourtant, ces voix ont le don d'émouvoir l'assistance qui, religieusement, écoute presque en extase.

Les assistants à la messe qui tout le temps de l'Avent ont fait le grand jeûne et qui se sentent l'estomac vide ont bien quelques distractions pendant la messe de l'aurore, distractions peut-être plus excusables que celles de Dom Belaguère dans "Les trois messes basses d'Alphonse Daudet".

Le réveillon qui les attend au foyer ne sera pas aussi truffé que celui-là des Sires Trinquelage, auquel assista Dom Belaguère; non, il consistera en une tête de cochon cuite à l'étuvée avec des pommes de terre, c'était le mets traditionnel, le plat de résistance. Avec la faim qui tenaille les estomacs, les convives à qui l'on a eu soin de servir une forte ration de vin de cerises à grappe, feront crâne net du pauvre animal qui ne s'y reconnaît certes plus. Puis suivront tourtières, beignes et tartines comme savaient les cuisiner nos grand-mères. Le tout était arrosé d'une nouvelle rasade de vin qui faisait éclater les chansons grivoises et qui cadraient mal avec les cantiques que l'on venait d'entendre à l'église. Que voulez-vous, ces chansons sont venues de France, ce sont les seules que l'on savait et on les chantait pour chanter et pour mettre de l'entrain.

Comme les grandes réjouissances ne commençaient que réellement avec le jour de l'An, il ne fallait pas trop anticiper et à regret les voisins prenaient congé en se disant à bientôt, à

l'année qui vient.

Que d'activités il fallait déployer entre les jours qui séparent Noël du Premier de l'An, afin que tout fut à point pour la grande fête. En autant que je me rappelle, si la température le permettait, dès le lendemain de Noël, mon père se rendait à Victoriaville, à une distance de dix-sept milles de notre demeure, pour y faire les achats que commandait la fête. Dépenses que l'on qualifiait de "dépenses inutiles". Peut-être que le lecteur serait-il intéressé à savoir en quoi consistaient ces dépenses et ce qu'elles en coûtaient? En voici le détail:

1 pot de whisky en "esprit"	\$2.25
1 gallon de vin	.50
1 quarante onces de gin	.65
5 livres de bonbons durs "mélangés"	.25
5 livres de chocolat tuques	.25
5 livres de "peanuts" en écales	.25
3 livres de raisins séchés	.25
1 douz. d'oranges (petites)	.25
6 cadeaux pour enfants à 15¢	.90
1 cadeau pour la mère	.50
1 Almanach du Peuple	.10
Total	\$6.15

Et que l'on n'aille pas contester la véracité du coût total de ces dépenses car dans plusieurs foyers, les cadeaux à la mère et aux enfants étaient de fabrication domestique et comme la majorité des habitants ne savaient pas lire, il n'était pas question d'acheter l'Almanach.

Aux boissons de luxe, le gin, le whisky et le vin, mentionnées plus haut, venaient s'ajouter celles de fabrication domestique, à savoir: un baril de bière d'orge et de houblon et les vins de pissenlit, de cerises, etc. Et veuillez m'en croire, il y avait là de quoi dégourdir la parenté et tous les amis du voisinage du Jour de l'An et pour jusqu'après les Rois. Il serait difficile de dénombrer toutes les chansons, les danses carrées, les giques et autres amusements que pouvaient susciter dans l'esprit des habitants de Saint-Paul, le jus de fruit et le distillé de grain.

Le soir, à son retour de cette excursion coûteuse à Victoria-

ville, mon père était attendu chez lui par les voisins qui l'avaient commissionné de leur apporter leur cruche traditionnelle. Il fallait voir la mine réjouie de ces bonnes gens à la vue des cruches prometteuses de réjouissantes agapes. D'abord une analyse sérieuse de la précieuse liqueur blanche s'imposait. Premièrement, bien, se rendre compte que le whisky n'avait pas été baptisé, et deuxièmement, s'il était agréable au goût. La première opération était simple, l'on mettait un peu de whisky dans une cuillère, l'on y mettait le feu et si la cuillère restait sèche, la qualité en était déclarée parfaite. La deuxième opération devenait encore plus facile et même alléchante puisqu'il ne s'agissait que de prendre une consommation. Il arrivait que l'on ne fut pas d'accord, alors pour régler le différend, une autre consommation s'imposait, après quoi le petit blanc était déclaré délicieux. Puis, le bouchon de liège était enfoncé dans le goulot des cruches de façon à les sceller pour jusqu'au premier jour du nouvel An.

Après un trajet de trente-quatre milles pour l'aller et le retour, par les chemins du temps et les deux consommations de petit blanc prises pour en faire l'analyse, je crois inutile de dire que le commissionnaire sentait le besoin de se mettre quelques nourritures sous la dent, alors, les voisins attendaient patiemment que mon père eut satisfait la faim qui le dévorait, car ils ne seraient pas repartis sans écouter la lecture du conte de Louis Fréchette, dans l'Almanach, conte tiré sur les superstitions du temps, "la chasse-galerie, les feux-follets, les loups-garous", etc. Même au début du vingtième siècle, dans les Bois-Francs plusieurs ajoutaient encore la foi à ces superstitions. Mon père comptait parmi les rares habitants du temps qui savaient lire et il était même un lecteur savoureux. Il savait donner à sa voix des intonations qui influençaient fortement ses auditeurs: principalement dans les contes de Fréchette. Après quelques réflexions plus ou moins concluantes sur l'histoire que l'on venait d'entendre, les voisins prenaient congé mais je ne suis pas sûr qu'ils ne partaient pas dans la noirceur sans un peu de souleux "dans le dos". Heureusement qu'ils avaient à prendre soin de leur cruche, ce qui devait apporter une distraction salutaire à leur appréhension. Quel

désastre... s'il avait fallu casser ces cruches et en perdre le précieux liquide.

Je me souviens de tout le branle-bas qu'apportaient les derniers préparatifs dans les jours entre Noël et le Jour de l'An, préparatifs en vue du grand jour et ceux-là qui suivaient. Quelle activité savaient déployer les habitants, surtout de la part des maîtresses de maison. Nos bonnes grand-mères accomplissaient des miracles afin que tout fut à point au dernier jour de l'année. Le matin du Jour de l'An, tout reluisait de propreté à l'intérieur des foyers, le garde-manger regorgeait de viandes, tourtières, tartes et gâteaux.

A cette époque, il n'était pas coutume de faire un arbre de Noël. Non, la marmaille pendait des bas près du poêle à deux ponts et pour ceux-là qui avaient été sages pendant la nuit, le Petit Jésus apportait bonbons, "peanuts", raisin sec et une orange dans chaque bas. Les enfants du temps devaient tous être sages, car tous avaient d'égales portions.

Enfin, c'est le matin du grand jour! La nuit qui le précède n'aura pas été reposante pour les jeunes qui ont pendu leur bas; leur sommeil a été haché de soupirs et depuis déjà longtemps ils sont éveillés, quand le père et la mère donnent signe de vie. Mais il faut encore attendre, car il y a un mot d'ordre, un signal qu'il faut observer. Ce n'est que lorsque le poêle aura été bien tisonné et que le père aura donné le signal du lever en donnant, du dos d'une cuillère, sur le tuyau du poêle, le signal convenu qu'enfin l'on pourra sortir du lit. Oh! alors quel bond hors des couvertes! Comme nous couchions au deuxième étage, je me suis souvent demandé par quel miracle, nous nous soyons jamais blessés dans la bousculade pour la descente de l'escalier, au pied duquel il fallait nous arrêter. Car là, dans l'attitude d'un général d'armée, nous attendait mon père à qui nous devons demander la bénédiction. Alors, lentement, trop lentement, il levait la main droite pour bénir et de l'autre main nous immobilisait jusqu'à ce qu'il eut fini d'appeler sur nous les bénédictions du ciel. Sans cette immobilisation, il nous aurait perdus en cours de route. Puis il fallait se mettre en rang pour les souhaits. Quel supplice que cette attente causée par toute cette manœuvre. Nous tendions la main la-

quelle était emprisonnée dans celle des parents qui bien sincèrement nous faisaient des souhaits qui ressemblaient plutôt à des remontrances et lesquels, à notre gré, étaient sûrement assez longs. Enfin! libres, c'était la ruée sur les bas. Et alors quelle explosion de joie!

Ceux-là qui voudront bien lire ces souvenirs, les trouveront peut-être trop enfantins... c'est que je suis de ceux qui croient que tout est dans peu: l'enfant à sa naissance, est bien petit et demain, il sera l'homme; le cerveau est étroit et il est le siège de la pensée; l'oeil n'est qu'un point et il embrasse de vastes espaces; le grain que l'on met en terre est souvent bien minuscule et pourtant il devient un arbre géant. C'est bien pourquoi il ne faut pas trop mépriser ce qui nous semble petit et négligeable.

Comme la Noël, la fête du Jour de l'An est essentiellement religieuse. Et les paroissiens, à moins d'empêchements incontrôlables, se rendaient à l'église offrir à Dieu leurs remerciements pour les faveurs obtenues durant l'année écoulée et le prier afin que celle qui commençait fut bonne, prospère et heureuse.

Bien qu'il y aurait beaucoup à dire sur les souhaits que l'on s'échangeait avant ou après la messe, à la porte de l'église, je me bornerai à ne peindre que l'un des traits de ces souhaits. Souvent pour des raisons plutôt futiles, des paroissiens se gardaient rancune et ne s'étaient pas parlés depuis des mois. Ils l'auraient fait déjà depuis longtemps si un sot orgueil ne les en eut empêchés. Comme ces bonnes gens attendaient avec hâte le jour des souhaits... Alors, il fallait les voir le matin du Jour de l'An se chercher de l'oeil, se tendre la main et par la formule magique: "Bonne et heureuse année, mon vieux, et le paradis à la fin de vos jours", effacer ainsi le différend qui les opposait depuis déjà trop longtemps. Pour eux, quelle satisfaction! et quel heureux jour! Dans la série de mes souvenirs, l'événement le plus mémorable du premier jour de janvier était le grand souper à la maison paternelle.

Après le retour de la messe et le lunch avalé en hâte car l'après-midi sera pris dans le tralala des derniers préparatifs du repas du soir et des réjouissances qui suivront. Les chevaux

rustiques, remisés au grenier depuis le jour de l'an passé, sont descendus, l'on allonge la grande table sur laquelle l'on y étend les nappes de lin, puis l'on y met la plus belle vaisselle et les meilleurs ustensiles de la maison. La maîtresse du foyer, aidée par l'aînée des filles et même de la grand-mère, s'en donnent à coeur joie. Toutes trois, elles trottent à droite, à gauche, du poêle au garde-manger, du garde-manger à la table; car il faut que tout soit prêt pour la visite qui peut s'amener d'un moment à l'autre.

A l'étable c'est la même animation. Là aussi, il faut prendre de l'avance. Mon père nous affirmait qu'en ce jour du premier de l'An, les animaux ont le don magique de se parler et de se faire des confidences... ce à quoi nous croyions avec un peu de scepticisme. Chose certaine, les bonnes bêtes semblaient toutes surprises d'être servies avant l'heure habituelle et à quantité double. Car ce jour-là, mon père ne manquait jamais de leur servir double ration. Et l'on se hâte, car il faudra faire un brin de toilette avant l'arrivée des visiteurs.

Enfin, tout est à point et les invités peuvent s'amener, on les attend et avec quelle impatience! Soudain, l'on entend le bruit des grelots. Oh! quelle effervescence... Ils arrivent presque tous ensemble, les invités. L'on pourrait croire qu'ils se sont donnés le mot. Les chevaux se détellent, tout le monde se décapote et c'est la série des souhaits. "Bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours". Puis ça ne tarde pas, l'on a eu froid, c'est le Jour de l'An et comme la tradition le veut, il faut prendre un verre de petit blanc pour les hommes et du vin pour les femmes. C'est le signal de la ribote. Quel tableau! Sur le lit dans la chambre de la visite, sont entassés les manteaux que l'on vient d'enlever et qui font des monceaux que le pauvre lit en craque. La conversation est à son meilleur. Quel brouhaha! Il y a longtemps que l'on s'est vu et l'on a tant de choses à se dire; chacun veut raconter sa propre histoire et l'on parle tous à la fois. Un vrai charabia, quoi!

Comme l'on est parti de loin, et par cette randonnée au froid, le verre de caribou aidant, l'on se sent en appétit. Les yeux se tournent du côté de la table et ils brillent d'envie... Alors, mon père d'une voix forte commande: A table! A table!

A cet appel, les plus âgés prennent place tandis que les jeunes se dirigent du côté de la grande salle, car il faudra faire deux tablées. Il attendront patiemment leur tour en croquant bonbons, "peanuts" et bavardant à qui mieux mieux.

A table mon père propose le coup d'appétit. Hourra! crient les convives et c'est l'offensive aux victuailles. Le ragoût de boulette, les rôtis, les boudins et saucisses disparaissent de sorte que c'en est alarmant pour les serveuses. Enfin le cliquetis des ustensiles diminue et avant le dessert, viennent les chansons et tant pis pour les plus jeunes qui attendent leur tour à table. Il faut que chacun de la première table y aille de son couplet. Dans ces chansons, l'on est beaucoup plus soucieux du bon sens que de la rime; mais c'est joyeux et plein d'entrain. Puis vient le tour des jeunes de se mettre à table, laquelle est regarnie de nouveau des mêmes succulents mets; il y en a pour tout le monde.

Pendant que la jeunesse engloutira tout ce qui sera servi, dans la grande salle s'organisera la partie de cartes. Le cinquents, le quatre-sept, avec quel entrain l'on y va! et malheur au couple qui ne marquera pas de point. Faire la bête noire, quelle honte pour ces pauvres perdants.

Les agapes terminées, la vaisselle et les nappes s'enlèvent comme par magie. Les jeunes filles qui semblent avoir des fourmis dans les pieds, à la vue du violoneux qui vient de sortir un Stradivarius de sa fabrication et qui sous ses doigts exercés fait vibrer l'instrument de façon à faire danser un paralytique, ne font qu'un rond dans la place. La table a été transportée dans la grande salle et chargée de nouveau de victuailles et liqueurs que l'on pourra satisfaire son appétit et s'abreuver à la volonté. Enfin, le violoneux prend place et on lui verse à boire pour lui donner du bras, et, soudain, après quelques accords, il s'élançe dans un quadrille qui entraîne les danseurs en place. Ce sont d'abord les jeunes qui se sont choisis du regard et qui ouvrent la danse. On danse pour danser et quel entrain l'on y met. Quel crescendo! même les vieillards veulent démontrer aux jeunes leurs grâces... corporelles en s'exécutant dans un menuet par des salutations heureuses, ce qui est sûrement moins fatigant pour leurs vieilles jambes.

Et cela dure jusqu'aux petites heures du matin.

Comme toute chose a une fin, il faut se séparer. Et l'on se quitte à regret, mais oh! combien heureux d'avoir passé une aussi joyeuse et agréable nuit.

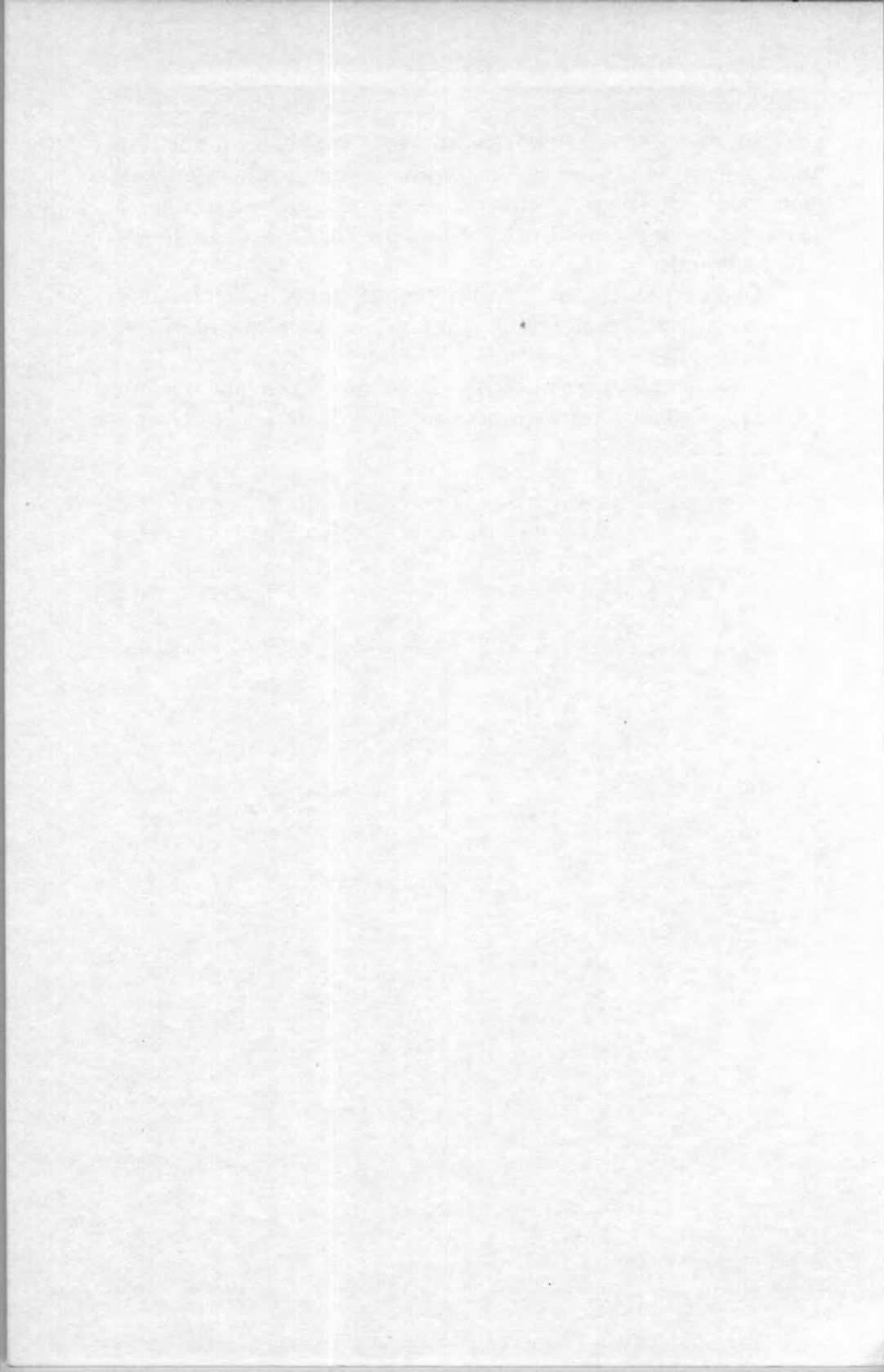
Oui, il faut avoir été témoin de la façon dont on savait s'amuser à la fin du siècle dernier, pour ne pas envier les célébrations de nos jours. Et dire qu'en 1898, tout cela se passait sans l'automobile, sans le téléphone, sans l'électricité et les inventions secondaires qu'elle a apportées au confort de tout le monde. Je ne voudrais pas que l'on m'accuse d'être rétrograde, que l'on n'aille pas croire que je suis contre le progrès... Au contraire j'y crois et je m'y adapte comme tout le monde. Mais en 1967, le progrès nous a apporté un tel confort et nous vivons dans une telle abondance que je suis tenté de donner raison au proverbe anglais qui veut: "Que trop d'une bonne chose, devient une mauvaise chose".

A l'appui de ce que j'avance, permettez-moi de rappeler l'histoire de ce millionnaire européen qui dut, pour des raisons politiques, s'expatrier en Amérique. Devenu malade, il consulta un spécialiste de renom qui après l'avoir examiné et ausculté, diagnostiqua que le patient souffrait de nostalgie. Comme remède, il lui conseilla de retourner dans son pays d'origine ou de porter la chemise d'un homme heureux, quelques heures. Ne pouvant retourner dans son pays, il chercha parmi les hommes de sa classe le remède à sa guérison, mais en vain; tous étaient très riches sans être heureux. D'échelon en échelon, il descendit au plus bas niveau de la société; tous avaient quelques biens mais aucun ne portait la chemise tant désirée. Or, un jour qu'il errait dans la forêt, il entendit chanter et cette voix était si joyeuse que déjà il se sentait revivre. S'approchant de l'endroit d'où venait la voix, il vit, assis sur un arbre renversé, un homme qui mordait dans un morceau de pain bis et qui s'abreuvait d'eau claire. Sans hésiter, il l'aborda, lui raconta son histoire, sa maladie et le remède qu'il recherchait: la chemise d'un homme heureux. Puis il ajouta: Pour chanter avec un accent aussi joyeux, vous devez être heureux? L'homme des bois, longuement le regarda et avec commisération, lui répondit: Heureux! moi? mais oui!!

Regardez donc le soleil qui nous éclaire, écoutez les oiseaux qui chantent et si vous saviez comme le pain que je mange est bon... Oui, monsieur, je suis heureux mais malheureusement, je ne peux me rendre à votre demande, car sachez que je n'ai pas de chemise.

Que cette histoire ne soit qu'une légende, c'est probable. Cependant nous pouvons en tirer une morale qui nous soit profitable.

Cher lecteur, je m'aperçois que je me suis éloigné quelque peu de la veillée, chez mon père, au Jour de l'An de 1898, et je m'en excuse.



**L'Enfant-Dieu
accorda plus
qu'on ne lui avait
demandé**

— Marie! tu sembles vouloir assister à la Messe de Minuit, alors tu pourras y accompagner ton père. Je resterai à la maison et prendrai soin de la petite Lise tout en préparant le réveillon, car ce cher Paul sera sûrement présent après la messe. N'est-ce pas que tu l'attends?

— Oui, maman, je tiens beaucoup à assister à cette messe et puisque tu es comme toujours prête à te sacrifier pour ta fille, j'irai prier l'Enfant-Jésus de la crèche car si tu savais! Ah! maman comme j'en sens le besoin. . .

—Et de Paul, tu ne m'en dis rien? Ne doit-il pas être avec nous pour le réveillon?

— Mais oui maman, Paul sera avec nous pour le réveillon, il arrivera par le train de minuit et nous ne le verrons qu'après la messe; il viendra nous rejoindre ici.

La mère regarda attentivement sa fille, puis lui dit:

— Chère enfant, il me semble que tu n'éprouves pas la joie que cette visite devrait t'apporter. . . Et ce grand besoin que tu ressens de prier l'Enfant-Jésus de la crèche, c'est avec une voix angoissée que tu le declares... y aurait-il un rapport entre ce besoin et celui qui doit venir, ton ami Paul?

Marie ne répondit pas. Le regard perdu dans la fenêtre, elle semblait chercher une réponse qui ne venait pas. Puis soudainement elle dit:

— Oui, maman, avant de prendre une décision définitive, je sens le besoin de prier. Je dois demander à l'Enfant de la Crèche de m'éclairer pour savoir si je peux contracter ce mariage avec Paul.

— Mais, tu ne l'aimes donc pas? Si tu l'aimais vraiment, tu ne sentirais pas toutes ces hésitations.

— Il y a des moments où je crois l'aimer, mais, ah! maman, si tu savais comme c'est différent de mon premier amour. . . Puis, sais-tu, je crois que Paul a toutes les qualités possibles, mais il me semble qu'il lui sera très difficile de remplacer Claude dans mon coeur et de prendre la place du père de Lise.

Un long silence suivit. . . qui fut interrompu par l'arrivée du maître du logis, Jean Millet, le père de Marie, qui, joyeusement et avec fierté, s'écria:

— Hé! que dites-vous de cet arbre de Noël? N'est-ce pas que c'est le plus bel arbre de tous les arbres passés et à venir? Aussi ai-je fait presque le tour du bois avant de mettre la main sur ce chef-d'oeuvre. Constatant, avec surprise, que l'on ne répondait pas à son enthousiasme, il demanda:

— Vous ne semblez pas heureuses de ma trouvaille. . . Il est pourtant magnifique cet arbre?

— Mais si, père, qu'il est superbe et ce qui nous empêche de manifester, c'est la joyeuse surprise que tu nous apportes. Nous t'en remercions de tout coeur. Maintenant, nous te prions de bien vouloir le placer au bon endroit et je l'enjoliverai. Ce que Lise sera émerveillée de le voir!

— A la bonne heure! Il n'y a pas que Lise qui sera heureuse, Paul aura sa grande part de bonheur. . . puisque dans cet arbre, il y aura pour lui le plus beau des cadeaux, ton consentement à votre mariage. . . n'est-ce pas Marie?

— Mais oui, je crois que Paul devrait en être heureux, répondit-elle, un peu hésitante.

La femme de Millet qui n'avait pas pris part à cet entretien du père et de sa fille et qui ressentait que cette dernière ne voulait pas renouveler à son père les confidences qu'elle venait de lui faire, gardait le silence. Finalement, elle dit à son mari:

— Mon Jean, trêve de bavardages, nous serons en retard. Vite place l'arbre près de la cheminée. Marie et moi verrons à le décorer.

— C'est bon! C'est bon! je crois que tu as raison ma femme. . .

En un rien de temps, l'arbre fut fixé près de la cheminée pendant que la fermière préparait un frugal repas comme il se doit en la vigile de Noël.

Après le repas pris en hâte, la soirée fut employée à mettre ordre à tout. Millet alla aux soins de ses bestiaux, tandis que sa femme et sa fille décoraient l'arbre de Noël, faisaient le ménage et préparaient les victuailles pour le réveillon.

Onze heures sonna à l'horloge de la cuisine et Millet dit à sa fille:

Marie, nous avons juste le temps de nous préparer pour la messe et je crois que nous devons même nous hâter, si nous

ne voulons pas être en retard.

Pendant que le fermier alla harnacher son cheval, sa fille se hâta à sa chambre pour un brin de toilette et bien emmitouflée revint à la cuisine où son père, prêt à partir, l'attendait. En la voyant, sa mère s'exclama:

— Comme tu es belle Marie!

Millet à son tour, promena son regard sur sa fille et, tout extasié, ajouta:

— Oui Marie, tu es belle à croquer. . . et ce Paul est un veinard.

— Vite, vite, hâtons-nous papa car c'est toi qui ne cesses de dire que nous serons en retard.

Ils montèrent dans la carriole et Marie cria à sa mère:

— Surtout, *maman*, fais bien attention à ce que Lise ne voit pas l'arbre avant notre retour.

— Bien, bien, allez en paix, soyez sans crainte, vous serez témoins de sa surprise.

— Eh! Hop, la grise, commanda Millet.

La bonne bête s'élança sur la route glacée. La nuit, une vraie nuit de Noël au Québec: sous un ciel clair, bien que sans lune, la neige brillait sous le seul reflet des étoiles, tant l'atmosphère était limpide. Le froid vif avait durci la neige sur laquelle grinçaient les lisses d'acier de la carriole traînée par la grise sur un train endiablé.

Ce grincement mêlé au bruit des grelots résonnait dans l'air sec et semblait s'harmoniser en une symphonie joyeuse et rythmée.

Millet, tout joyeux, fredonnait "Ca Bergers, assemblons-nous". Sa fille, les yeux mi-clos, semblait rêver. On eut pu croire qu'elle aussi goûtait à la joie du moment. Mais si quelqu'un eut pu voir de plus près, ce quelqu'un eut été surpris de voir les larmes couler de ses yeux.

Mais pourquoi ces pleurs? Qui était Paul? Et ce premier amour avec Claude?

Je laisse filer nos deux personnages vers l'église de leur village et je vais essayer de donner les explications auxquelles le lecteur a droit.

Quelque quatre ans avant cette veille de Noël mil neuf

cent dix-neuf, dans une rustique mais confortable maison d'un joli et coquet village de la rive sud de la Province de Québec, vivaient Jean Millet, sa femme et sa fille. Riche cultivateur de sa paroisse, Millet semblait tout avoir pour être heureux. Marié à l'âge de vingt ans, il en avait maintenant quarante-cinq mais paraissait beaucoup plus jeune que cet âge. Tout chez lui respirait la santé et la joie de vivre. Bâti en athlète, ce colosse, à l'air plutôt insensible, était d'une douceur qui allait jusqu'à la faiblesse devant sa femme et sa fille qu'il adorait. Aussi ces deux êtres chers lui rendaient le réciproque au centuple.

La femme de Millet, encore très belle, avait toutes les qualités du coeur et de l'esprit.

Marie, leur unique enfant, avait hérité de ses parents toutes leurs vertus et qualités: elle était bonne, aimante, généreuse et vaillante. Cette enfant, née de paysans, était au physique d'une beauté parfaite. Plutôt grande que petite, le corps élancé était d'une sveltesse à rendre jalouse une princesse. La tête, merveilleusement belle, était ornée de longs cheveux d'un noir de jais. Sous des sourcils de même teinte brillaient de grands yeux bleus ornés de longs cils, ombrageant le regard d'une douceur infinie. Le nez fin aux narines frémissantes surmontait une bouche régulière aux lèvres d'un rouge de corail qui, lorsqu'elles s'ouvraient, laissaient voir des dents d'une blancheur laiteuse. Le tout encadré d'une peau veloutée de créole. Et vous avez là un portrait bien imparfait de la beauté de la fille des époux Millet.

Je crois superflu de vous dire que dès que la belle Marie eut atteint l'âge de femme, elle devint pour les jeunes gars de son entourage, un sujet d'adoration. Parmi ces jeunes gens, Paul Gauthier semblait avoir quelque préférence. Au physique, ce jeune homme n'avait rien de particulier. Il n'était ni beau ni laid, sans être un lourdeau, il n'était pas élégant. Bref, c'était un homme comme un peu tout le monde. Au moral, Gauthier était la droiture même. Sans posséder une intelligence supérieure, il n'était point bête, mais d'une grande timidité.

Marie comme toutes les filles de son âge, était un peu coquette, juste assez pour attiser la flamme de ses adorateurs; ce qu'elle en fit des jaloux malheureux et surtout le désespoir

du jeune Gauthier, qui l'aimait d'un amour sincère et passionné, d'un amour sans borne.

La jeune fille ne répondait à ce grand amour que de façon négligeable, Paul Gauthier lui plaisait plus que les autres mais elle ne l'aimait pas d'amour. Et à sa mère qui l'encourageait dans ses relations avec le jeune homme, elle répondait :

— Vois-tu maman, je sens que je ne l'aime pas comme tu as dû aimer mon père. . . d'ailleurs, je crois que je ne suis pas faite pour aimer.

Et le temps passait, passait sans apporter de changements pour le malheureux Paul.

Mais un jour la belle Marie eut son Waterloo. C'était jour de foire au chef-lieu du comté. Par une matinée splendide de la fin de juin, alors que le printemps, sur le point de faire place à l'été, a fait sortir de la terre tout le renouveau; cet enjolivement miraculeux de la nature qui se prête si bien aux idylles amoureuses.

Paul Gauthier avait pu convaincre Marie de l'accompagner à la foire. Tout heureux qu'elle accepta son invitation, il était loin de penser que cette journée qui, pour lui, commençait de façon si prometteuse, si pleine de joie, lui serait fatale et lui briserait le coeur.

Dès leur arrivée sur le terrain de la foire, une surprise attendait le jeune homme. Il rencontra un ami d'enfance, Claude Michel, qu'il n'avait pas vu depuis une couple d'années.

Michel, fils d'un riche cultivateur de la paroisse voisine, venait de finir son cours d'agronomie. Ce jeune homme bien fait de sa personne, avait tout pour plaire. Une tête magnifique, des cheveux bruns et abondants qui surmontaient un front large et proéminent; les yeux très noirs étincelaient et rendaient le regard difficile à soutenir. Une fine moustache encadrait une bouche aux lèvres mobiles et garnies de dents éblouissantes, le tout sur un teint chaud comme celui d'un homme du Midi. La tournure élégante chez lui n'excluait pas la force.

A cette beauté physique, s'ajoutait un air fier de distinction et d'homme du monde. Bref! je le répète, Claude Michel avait tout pour plaire et le rendre irrésistible auprès des jeunes filles.

Heureux et fier de sa compagne, Gauthier fit les présentations d'usage. Ce fut le coup de foudre. Jamais Marie n'avait éprouvé une telle émotion. En mettant sa main dans celle de ce grand et beau jeune homme, il lui sembla qu'elle prenait un engagement que jamais rien ne pourrait détruire.

On a dit quelque part que l'amour est égoïste. . . A partir de cet instant, la belle Marie oublia complètement qu'elle était accompagnée de Paul Gauthier et ne cessa de papillonner autour de Claude Michel.

Ce dernier, tout ébloui de la beauté de la jeune fille, oublia lui aussi qu'elle accompagnait son ami Gauthier et inconsciemment les deux jeunes gens ignorèrent presque sa présence.

Paul Gauthier, qui avait appris à souffrir dans son amour auprès de Marie, ce qui avait développé chez lui une sorte de sixième sens, comprit que la jeune fille ne pouvait pas l'aimer et que jamais elle ne l'aimerait. Et, la mort dans l'âme, il prétexta une raison quelconque pour prendre congé et retourner chez lui pour y cacher son désespoir.

Son absence passa presque inaperçue aux yeux de nos jeunes tourtereaux et cette journée passée ensemble leur parut trop courte. Elle se composa d'enfantillages charmants pour eux mais insignifiants à raconter.

Le soir venu, au moment du départ, Claude, tout ému, dit à la jeune fille:

— Mademoiselle, quelle charmante journée nous venons de passer ensemble. Je ne vous connais que depuis quelques heures et pourtant il me semble que c'est depuis toujours.

— Mais c'est vrai ce que vous dites. Moi aussi, je croirais vous avoir connu avant ce jour. Peut-être est-ce en rêve, répondit étourdiment Marie, toute rougissante.

— Mademoiselle, je ne puis vous quitter ainsi. . . permettez-moi d'espérer vous revoir.

— Je vous permets d'espérer, Monsieur, et je serais heureuse de vous revoir chez mes parents lorsqu'il vous plaira d'y venir.

Ils se revirent sous l'oeil bienveillant des parents de Marie et après à peine quelques semaines de fréquentation, Claude

demanda la main de la jeune fille, que les époux Millet lui accordèrent avec joie.

Ce fut par une splendide matinée de la mi-septembre que Claude Michel et Marie Millet convolèrent en joyeuses noces, alors que, dans le Québec, les bois prennent une teinte multicolore, merveille unique, due à la diversité des arbres de chez-nous.

Les rayons du soleil, déjà moins chauds et qui rendaient l'air tiède, semblaient conspirer pour faire de ce jour l'un des plus beaux de l'année.

Il faudrait la plume d'un poète pour décrire l'allégresse qui inondait le coeur des jeunes époux. . . Je me contenterai de laisser à ceux qui ont éprouvé un grand amour, qui ont vécu de telles heures, de comprendre pareilles émotions.

Mais pourquoi faut-il que le bonheur des uns fasse le malheur des autres?

Pendant que Claude et Marie vivaient des heures délicieuses, Paul Gauthier s'était expatrié à la grande ville et vivait des heures bien sombres, bien malheureuses. . .

Il est dicton qui veut que "les gens heureux n'ont pas d'histoire" et les époux Michel semblaient devoir confirmer la règle.

Deux années s'étaient passées depuis le jour où devant l'autel, ils s'étaient juré un éternel amour. Pas l'ombre d'un nuage n'était venu ternir leur bonheur.

Michel avait été nommé agronome du Canton où il remplissait ses fonctions à la satisfaction de tous. La naissance d'une charmante fille était venue cimenter leur amour. Elle reçut au baptême le nom de Lise et dès sa naissance, elle devint pour le père et la mère un sujet d'adoration. C'était donc, chez les époux Michel, le bonheur parfait.

Hélas! il était écrit qu'eux aussi auraient leur histoire. . .

On était au mois de mai mil neuf cent dix-sept. En Europe la guerre faisait rage. Au pays, des rumeurs couraient que le gouvernement décréterait sous peu la conscription. En effet, le six juillet mil neuf cent dix-sept, un bill fut adopté aux Communes du parlement canadien établissant le service militaire obligatoire pour l'envoi de troupes outre-mer.

Claude Michel, imbu de patriotisme et sans trop réfléchir n'attendit pas d'être conscrit, il s'enrôla volontairement et s'embarqua pour le front quelques semaines plus tard.

Après des adieux déchirants et le départ de son époux, Marie réalisa le vide immense que son absence apportait dans sa vie. Retirée chez ses parents avec son enfant, elle s'efforçait de paraître calme devant eux, mais dès qu'elle se retrouvait seule, des larmes abondantes venaient dégonfler le trop-plein de son coeur.

Il y avait déjà plus de deux mois que Claude Michel s'était embarqué pour l'Angleterre et Marie n'avait encore reçu qu'une seule lettre qu'il lui avait adressée dès son arrivée sur le sol anglais.

Cette lettre était empreinte d'un optimisme exagéré; d'abord il témoignait à sa femme son grand amour, sa peine d'en être séparé, il l'embrassait de toute son âme ainsi que la petite Lise. Les nouvelles, sur le front de la guerre, étaient excellentes. Bientôt la guerre serait finie et il serait de retour au foyer. Il manifestait même la crainte de ne pouvoir participer au refoulement des boches en Allemagne. Il lui disait à bientôt. Et Vive la France! Vive la liberté! ajoutait-il avec enthousiasme.

Cette lettre avait été d'un grand réconfort pour la jeune femme et elle s'était remise à vivre presque avec sérénité.

Puis les jours avaient passé sans apporter d'autres nouvelles. Ses parents invoquaient tous les prétextes pour encourager et consoler leur enfant qui, de semaine en semaine, se désespérait davantage.

Octobre tirait à sa fin. Par un soir pluvieux et triste, Marie s'était retirée dans sa chambre pour y cacher sa douleur. Soudain sa mère, sans frapper, entra en trombe en s'écriant:

— Marie, Marie! Enfin des nouvelles de Claude.

La jeune femme se leva, tout d'une pièce, bondit vers sa mère et haletante demanda:

— Parle maman! mais parle donc! Des nouvelles de Claude? Par qui ces nouvelles? Quelles nouvelles?

— Chère enfant, je n'en sais rien. On vient de téléphoner de la station du chemin de fer, on nous dit que c'est un télégramme, que c'est personnel et qu'il faut aller le chercher

pour en prendre connaissance.

— Alors qu'attend-on pour aller quérir ce message? Et papa où est-il?

— Ton père? Mais il est déjà en route et nous l'aurons ce message dans une vingtaine de minutes.

Dans l'attente du retour de son père, Marie et sa mère ne purent tenir en place et les propos les plus fantaisistes émaillèrent leur conversation. La mère, toute radieuse, disait à sa fille:

— Il nous annonce sûrement son retour. . . Quel bonheur! Quelle joie! Tu vois, tu te désespérais à tort.

— Mais oui maman, tu as raison. Ah! que je suis heureuse et papa qui doit arriver d'une minute à l'autre.

Elle venait à peine de finir ces paroles que le bruit d'une voiture se fit entendre.

— C'est lui! C'est lui! de s'écrier la jeune femme.

En effet, Millet entra.

— Et quelles nouvelles? demanda Marie avant que son père n'eut pu placer un mot.

— Ce télégramme est à ton nom, mon enfant. Je n'ai pas osé l'ouvrir, le voici.

Fébrilement, Marie ouvrit l'enveloppe et ayant jeté un regard sur la feuille de dépêche, elle devint affreusement pâle et sans proférer un mot, s'affaissa comme une morte.

Millet et sa femme se précipitèrent à son secours.

Pendant que Millet relevait sa fille et la transportait sur son lit, sa femme se précipita au téléphone et demanda le secours du médecin. Puis elle revint près de sa fille et, toute éplorée, demanda à son mari:

— Comment est-elle?

— Toujours évanouie et je ne sais quoi faire. . . Eh! le médecin doit-il venir?

— Oui! Oui! il m'a dit qu'il accourait. Mon Dieu! Mon Dieu! venez-nous en aide, ajouta-t-elle.

Millet eut un mouvement d'humeur et s'écria:

— Mais qu'y a-t-il donc d'écrit sur ce papier de malheur?

Il se baissa et ramassa le télégramme.

La dépêche était d'un laconisme déconcertant; brutale-

ment, elle annonçait la mort de Claude Michel sur le front de bataille, quelque part en France. Un bref post-scriptum ajoutait: plus de détails suivront.

Lorsque le médecin arriva, le corps de la jeune femme était secoué de longs frissons. De pâle qu'il était, son visage devenait pourpre. Elle avait le délire et murmurait des mots sans suite. Après que le médecin l'eut examinée, les époux Millet l'interrogèrent du regard.

— Eh bien, c'est je crois un commencement de fièvre cérébrale et ç'aurait pu être fatal, car ces maladies tuent sur le coup ou se laissent vaincre assez vite.

— Je vais vous prescrire les soins à lui donner et je reviendrai à la pointe du jour. Si je ne m'abuse, d'ici deux ou trois semaines, votre fille sera physiquement guérie.

Trois semaines après, tel que prévu par le médecin, Marie était en pleine convalescence.

Mais si, physiquement, elle était hors de danger, moralement, elle restait bien malade. C'est avec dévotion que les parents de Marie apportèrent tous les soins possibles à sa guérison. Mais, ce ne fut qu'après un long hiver, que la jeune femme sembla vouloir s'éveiller à la vie.

Aux premiers jours du printemps, par une journée ensoleillée d'avril, les Millet furent invités chez un ami du rang, à ce qu'on appelle dans le Québec, une partie de sucre.

Bien plus par reconnaissance pour ses parents qui insistaient à ce qu'elle les accompagna, que pour son plaisir, Marie consentit à les suivre.

Quelle ne fut pas sa surprise, en descendant de voiture, de voir Paul Gauthier, qu'elle n'avait revu depuis le jour où il l'avait présentée à Claude Michel.

Elle le salua avec un faible et douloureux sourire.

Gauthier, en la voyant, éprouva une commotion qui le paralysa presque. En revoyant celle qu'il aimait toujours, qu'il n'avait pu oublier, il sentit se réveiller en lui une flamme plus brûlante que jamais.

La jeune femme lui apparaissait plus belle, plus ravissante et plus désirable qu'avant son mariage avec Claude Michel. Depuis le jour fatal, où Marie avait appris la mort de son mari,

elle avait beaucoup souffert. Elle avait maigri et un cercle de bistre au bas de l'oeil attestait de ses souffrances. Mais ce changement physique lui donnait un air de distinction qui la rendait encore plus séduisante.

Gauthier, sous le coup de l'émotion que lui causait cette rencontre, dut faire un effort sur lui-même pour avancer vers elle et discrètement lui offrir ses sympathies. Ils échangèrent quelques phrases banales mais Paul, sentant grandir son embarras, dut s'éloigner en se mêlant aux autres invités.

Joyeusement, les participants de la fête bavardaient et se laissaient aller à la plus franche gaieté.

Paul ne participait pas à cette gaieté générale; il aurait voulu rester près de celle dont la présence le troublait si violemment et il sentait le besoin de se retrouver seul avec l'émotion qui l'étreignait.

Tout à ses pensées, une bonne grosse voix, bien connue, le tira de ses réflexions:

— Eh! mais quelle bonne surprise! C'est toi Paul? comme je suis heureux de te voir.

Oui, c'était Jean Millet qui tout exultant de joie, le saluait.

— Moi aussi, je suis très heureux de vous revoir Monsieur Millet et de vous retrouver en aussi bonne santé répondit Gauthier.

La femme de Millet et sa fille s'étaient jointes à eux. Ils causèrent quelque peu, puis Gauthier s'excusa d'avoir à prendre congé. Un rendez-vous urgent, au village, disait-il.

Le père Millet, qui allait rondement en toute chose, lui dit:

— Quand aurons-nous le plaisir de ta visite?

Gauthier crut surprendre chez Marie un regard approbateur à cette invitation, et répondit:

— Peut-être avant longtemps et ça me fera un grand plaisir.

Après son retour à Montréal où il exploitait une petite industrie qu'il avait su rendre prospère, le jeune homme n'était là que présent de corps. Sa pensée et son coeur étaient au village des Millet.

Il s'ingéniait à trouver une raison plausible pour répondre à l'invitation de leur rendre visite.

Comme tous les amoureux, il ne trouvait rien de raisonnable. . . Puis un jour, il prit le train pour se retrouver chez les Millet, tout en se répétant qu'il irait plus tard.

Les époux Millet l'accueillèrent à bras ouverts et Marie, bien qu'avec réserve, parut heureuse de le revoir.

Ce jour-là, Gauthier retourna chez lui le coeur en fête. Jamais la vie ne lui avait paru plus belle. . . Il lui semblait qu'il aimait tout le monde. Comme l'amour rend bon. . . ! Pourtant, il n'avait reçu de Marie que bien peu d'encouragement.

Ses visites se firent plus fréquentes et Marie, encouragée par ses parents, se montrait plus aimable.

Quelques semaines avant la fête de Noël, Gauthier, timidement, osa parler de mariage à la jeune femme.

Marie resta toute interloquée. Il lui sembla qu'on lui demandait de profaner la mémoire de son mari. Elle demanda à réfléchir et promit une réponse à la fête de Noël.

Les choses en étaient donc là, en cette veille de Noël, mil neuf cent dix-neuf.

Dans la carriole, à côté de son père, en route pour l'église, Marie pensait à la promesse qu'elle avait faite à Paul Gauthier de répondre à sa demande de l'épouser. Plus le moment approchait, plus le souvenir de son défunt mari était présent à sa mémoire. Elle se rappelait leur premier jour de Noël passé ensemble, et les larmes venaient mouiller ses yeux.

Entrée à l'église, de son banc et le regard fixé sur l'Enfant de la Crèche, Marie implora :

Dieu de la Crèche, vous qui voyez en moi, vous qui comprenez le désarroi de mon âme, je vous prie de m'éclairer. Vous savez, O mon Dieu, que je voudrais aimer Paul comme il m'aime. Je sais, O mon Dieu, qu'il me sera dévoué, je sais que mes parents désirent notre union, mais vous savez, O mon Dieu, que le souvenir de Claude est encore trop grand et que pour moi, ce mariage devient un sacrifice. Dieu de la Crèche, que dois-je faire? Je vous en prie, je vous implore, entendez-moi! Éclairez-moi!

La messe de l'aurore finissait, le prêtre donna une dernière bénédiction. A l'orgue, on chantait "Ca bergers, assemblons-nous."

Les fidèles, le visage radieux, quittèrent leur banc pour le retour au foyer où les attendait le réveillon traditionnel.

Marie adressa une dernière supplication à la Crèche et suivit son père à la sortie de l'église. Durant son retour, elle ne prêta qu'une oreille discrète aux propos de Millet qui, joyeux, parlait de tout et de rien.

Lorsqu'elle entra à la maison, elle fut éblouie par la lumière des chandelles allumées à profusion par la gardienne du logis.

— Oh! maman, comme c'est merveilleux ce que tu as fait! s'exclama Marie.

— Rien de trop beau pour toi, en une nuit comme celle-ci. Maintenant Paul peut nous arriver d'un instant à l'autre. Va enlever ton manteau et fais-toi belle, répondit sa mère.

Marie remercia du regard et demanda:

— Est-ce que Lise dort toujours?

— Oui, elle dort et nous ne la réveillerons qu'après le réveillon, mais va! va! et n'oublie pas de te faire belle.

La jeune femme qui venait de prendre la grave décision de mettre son état d'âme à nue devant Paul, à savoir qu'elle ne l'aimait pas d'amour, qu'elle ne pouvait pas l'épouser, se sentait toute bouleversée à la pensée du désespoir dans lequel elle allait le plonger et du grand désappointement qu'elle allait causer à ses parents.

A peine venait-elle d'enlever son manteau, qu'elle entendit des voix d'hommes à la cuisine. Elle s'empressa de mettre un peu d'ordre à sa coiffure et traversa à la grande salle. Elle reconnut la voix de Paul qui demandait à madame Millet:

"Marie est-elle à sa chambre?"

— Non, elle est dans la grande salle, elle vous attend.

Gauthier, qui n'avait même pas pris le temps d'enlever son pardessus, murmura:

— Vous me permettez de la voir?

— Mais oui - Mais oui. . . elle a sûrement hâte que vous soyez là.

Avant de passer à la pièce voisine, Paul demanda au père Millet:

— S'il vous plaît, monsieur Millet, dites à mon charretier d'entrer se chauffer. Qu'il m'attende avant de retourner au

village.

Lorsqu'il entra dans la salle, Marie, bien résolue à tout lui dire de ses sentiments, l'attendait.

— Bonjour Paul! Enlevez votre pardessus et prenez ce fauteuil.

Le jeune homme ne bougea pas. Il regardait Marie qui lui apparaissait plus adorable, plus désirable que jamais. Il ne prononçait pas une parole, il semblait être comme paralysé.

— Mais qu'avez-vous Paul? Est-ce que vous vous sentiriez malade?

Secouant sa léthargie, Gauthier répondit:

— Chère Marie, vous avez devant vous un homme qui vous aime de toute son âme, de tout son être. Vous avez été et vous resterez mon unique amour. Je croyais pouvoir vous rendre heureuse à force de vous aimer, je sens, je crois que je me trompais. Pour vous, notre union serait un sacrifice. Oh! soyez tranquille, je n'insisterai plus. Je le voudrais que ça ne m'est plus permis. Je venais cette nuit avec un grand espoir, lequel vient de s'évanouir, mais j'aurai quand même la consolation d'être pour vous un messenger de grande joie, un messenger de bonheur.

Marie restait renversée. . . Elle qui éprouvait tant d'angoisse à l'idée d'avoir à lui dire qu'elle ne pouvait pas l'épouser. Et voici que c'était lui qui venait lui dire, qu'elle était libre, qu'il n'était plus question de leur mariage.

Puis, ces paroles, qu'il était un messenger de grande joie? Elle ne comprenait pas et elle se demandait s'il n'avait pas la fièvre, s'il n'était pas un peu anormal?

Gauthier lisant sur son visage les réflexions qui agitaient son esprit, lui dit:

— Non, Marie, je ne suis pas fou. J'ai bien dit que j'allais être pour vous, cette nuit, un messenger de joie. Vous avez beaucoup souffert, vous avez été forte dans la souffrance. Le serez-vous dans l'annonce d'un grand bonheur?

— Mais, Paul, expliquez-vous! Je ne comprends pas. Quelle joie, quel bonheur pourrait m'être fatal?

Gauthier se dirigea vers la porte de la cuisine et fit signe à son charretier d'avancer.

Marie vit entrer un homme de haute taille, dont une partie du visage disparaissait sous une forte barbe noire. A la vue de cet homme, elle éprouva une vive et profonde émotion.

Alors Gauthier s'avançant lui dit:

— Marie, je vous prie d'être forte, Marie, faites attention, une trop grande joie tue quelquefois. Marie, embrassez votre époux que voici dans vos bras.

La jeune femme devint d'une pâleur mortelle. Elle chancela et serait tombée à la renverse si son mari Claude Michel, car c'était bien lui, ne l'eut prise dans ses bras, l'enlaçant tendrement en lui murmurant les plus douces paroles.

— Oui, oui, c'est bien moi, chère Marie, ton époux, ton Claude, serais-je changé à ce point que tu hésiterais à me reconnaître?

Sous les chaudes caresses de son époux, Marie reprenait conscience et put articuler quelques mots: Mon Dieu! Mon Dieu! Est-ce possible. . . Oh! oui, je te reconnais, c'est bien toi Claude. Dieu de la Crèche que vous êtes bon!

— Et notre enfant Lise, dis-moi qu'elle est bien vivante et que je peux la serrer dans mes bras.

— Viens, viens, tiens regarde, dit Marie, en relevant le voile qui couvrait le visage de l'enfant.

Comme si elle aussi eut voulu participer à l'immense joie des époux réunis, l'enfant ouvrit de grands yeux et souriante tendit les bras.

L'enlevant du berceau, la jeune femme la remit entre les bras de son père et lui dit:

— Regarde comme elle est belle notre fille, Claude embrasse ton enfant.

Après cette première effusion des époux et de leur enfant, le père Millet et sa femme qui, tout émus, s'étaient tenus à l'écart, s'avancèrent et Millet de sa bonne grosse voix déclara:

— Eh! bien et nous! Est-ce que nous comptons pour quelque chose?

Claude serra les vieilles mains tendues vers lui et s'excusa de ne pas s'être fait reconnaître plus tôt.

— Cher monsieur et madame Millet, il faut me pardonner, je voulais d'abord embrasser ma femme et mon enfant.

Elle fut émouvante cette étreinte de Claude et de la famille Millet. Les questions s'entremêlaient et la joie se reflétait sur tous les visages.

Paul Gauthier contemplait ce tableau avec une douloureuse ivresse. Son coeur souffrait mais d'avoir contribué en quelque sorte à la rencontre des époux Michel, séparés depuis si longtemps, de voir Marie si heureuse, lui faisait chaud au coeur et c'était pour lui une consolation à sa douleur.

Jean Millet fut le premier à se soustraire de l'émotion qui avait gagné tous les coeurs. Il s'approcha de Paul Gauthier et, lui mettant la main sur l'épaule, lui dit:

— Mais nous diras-tu comment tout ceci nous arrive?

Gauthier, tiré de ses pensées, répondit:

— Monsieur Millet, je laisserai ce soin à Claude qui vous donnera toutes les explications sur sa présence ici cette nuit.

— Oui, oui, tu as raison. D'abord nous allons prendre le réveillon. La joie est trop grande cette nuit et le principal c'est que Claude soit bien vivant avec nous. A demain les détails. Mais, il y a sûrement du miracle dans tout ça!

Puis il commanda:

— A table! A table! mes enfants. Toi ma femme, sors ton meilleur vin, car jamais nous n'aurons une meilleure occasion de trinquer ensemble.

Marie, tout entière à la joie qui l'étreignait d'être réunie à son époux, ne cherchait même pas à s'expliquer comment il était là bien vivant. Elle tressaillit en entendant la voix de son père. Relevant la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de Paul Gauthier. Le regard du jeune homme était tellement triste et malheureux qu'elle en éprouva un certain remords, sachant qu'elle était la cause de sa douleur. Elle aurait voulu lui manifester sa sympathie et le consoler. Elle s'en sentait cependant incapable.

Son mari s'avança vers Paul et joyeusement lui dit:

— Mais, mon vieil ami, tu n'as même pas encore enlevé ton pardessus? Vite, vite, enlève-moi ça, car monsieur Millet a raison, il faut se mettre à la table et trinquer à notre amitié,

à mon retour.

— Il faut me pardonner de ne pouvoir accepter votre invitation et je regrette d'avoir à vous quitter aussi brusquement. Vous savez que le train pour Montréal part d'ici dans une trentaine de minutes et comme je dois être chez moi ce matin, je suis obligé de partir.

Il mentait et il mentait mal.

Millet et sa femme insistèrent pour qu'il reste, mais Marie, qui comprenait la raison de son brusque départ, garda le silence.

Une explication du retour de Claude Michel est nécessaire. Voici ce qui s'était passé.

On se rappelle que dès son arrivée en Angleterre, Michel avait écrit une lettre très optimiste à sa femme.

A peine quelques jours après avoir écrit cette lettre, son bataillon fut dirigé sur le front de bataille en France.

Claude Michel était servi. Il pourrait participer au combat et refouler les allemands chez eux. Mais la victoire ne vint pas à cette bataille car elle fut terrible et son bataillon presque annihilé; ceux-là qui ne furent pas tués, furent faits prisonniers et il fut l'un d'eux.

Dans ce bataillon, Claude avait un homonyme qui fut tué. Le service d'information commit une grande erreur. Il informa, comme on le sait, la femme de Michel, que son mari avait été tué. Et à la fois, la famille de son homonyme fut informée que ce dernier était fait prisonnier.

Après une année de captivité et de mauvais traitements, Michel tomba gravement malade et ce ne fut que plusieurs mois après la signature de l'armistice qu'il put s'embarquer pour son retour au Québec.

Arrivé à Montréal, la veille de Noël, il prit le train pour son village. La première personne qu'il vit en montant dans le wagon, fut son ami Paul Gauthier. Je n'essaierai pas de dépeindre leur surprise, leur stupeur. . . surtout pour Paul qui croyait Claude mort au front de guerre.

Le lecteur sait le reste.

Après le départ de Paul Gauthier, Jean Millet dit à sa femme:

— Tout de même, Paul aurait pu au moins trinquer avec nous?

La fermière ne répondit pas mais son regard était si éloquent que Millet n'insista pas. De nouveau, il commanda:

— Allons à table! à table! la joie et le bonheur ne peuvent nous empêcher de réveillonner. . .

On se mit à table, on trinqua, mais bien que Millet apporta tout son entrain coutumier, le réveillon manqua de gaieté. Il est de ces joies si grandes, de ces émotions si profondes qu'elles rendent presque muet.

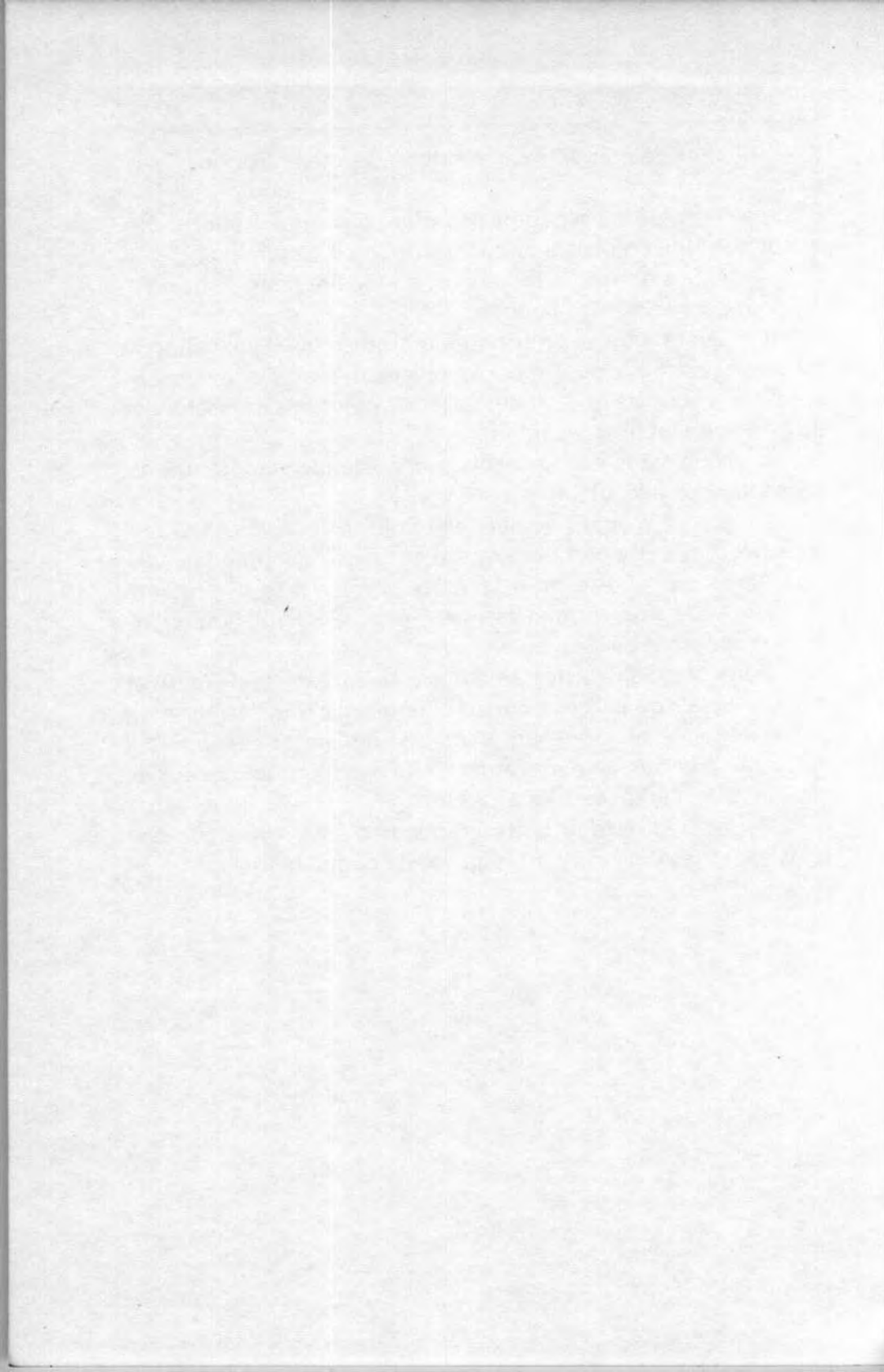
Lorsque seuls dans leur chambre, Claude voulut embrasser sa femme, elle lui dit:

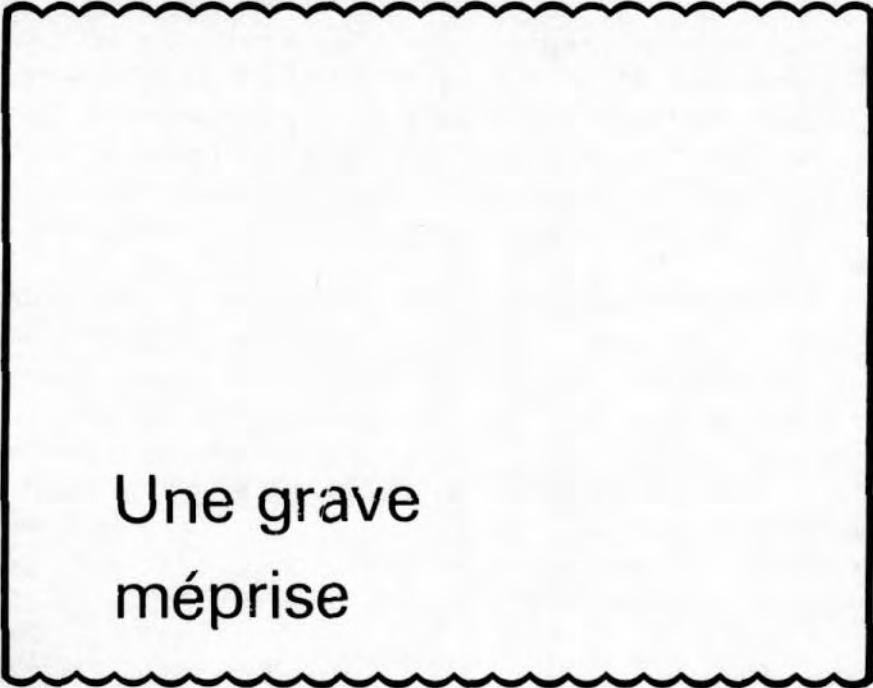
— Il faut d'abord remercier l'Enfant de la Crèche. . . Il nous accorde cette nuit, plus que je ne lui avais demandé.

Après une courte mais fervente prière, ils se regardèrent et dans leurs yeux brillait la joie d'être réunis et l'espoir de jours d'ivresse et de bonheur.

Dans le train qui le ramenait à Montréal, Paul Gauthier qui lui, venait de perdre pour une deuxième fois l'espoir d'un grand amour, se plongeait dans sa douleur. Cependant, il éprouvait à la fois, une joie amère à se sacrifier au bonheur de celle qu'il aimait jusqu'à l'adoration.

Gauthier possédait cette grandeur d'âme à laquelle certains se refusent à croire mais qui existe quand même.





Une grave
méprise

La ferme de mon père, située à Saint-Paul de Chester, dans la province de Québec, au pied des Alléghanys, vieilles montagnes qui commencent à s'accroître dans les Cantons de l'Est, est bien placée pour recevoir la poussée formidable des vents du nord et de l'ouest, puisqu'elle penche de façon inquiétante de ce côté. Le sol, très accidenté, est fertile, mais difficile à cultiver.

Mon père, issu de familles de colons habitants, cultivateurs depuis des générations, n'admet pas qu'il soit possible de vivre de façon respectable autrement qu'en cultivant le sol. Il aime cette terre, ou plutôt, il l'idolâtre; pour lui, elle est l'amante qu'il courtise avec passion. Les travaux si pénibles du défrichement lui sont un réel plaisir, ils deviennent une grande jouissance lorsque, le sol préparé, il jette la semence qui féconde et, quand il voit sortir du sein de cette bonne terre la récolte prometteuse, son ravissement devient un immense orgueil.

Il est inutile de dire que ce sol fertile mais rocailleux et accidenté, est aux yeux de mon père uniforme et des plus faciles à cultiver que son domaine est tout ce qu'il y a de mieux et de plus beau dans le canton et le pays. Heureux homme que mon père!

A la tête d'une famille de quatorze enfants, moitié garçons, moitié filles, il est compréhensible que les nécessités de la vie le distraient quelquefois de son grand amour. Sérieuses, pénibles, joyeuses ou tristes souvent cocasses, c'est une de ces dernières distractions que je veux vous raconter.

Il faisait, ce matin-là, une température des premiers jours d'avril, bien que nous fussions à la fin de mai. Un vent du nord-ouest glaçait presque, malgré les rayons du soleil dans un ciel clair.

Très à bonne heure, mon père nous avait conduits aux champs, mes frères Léon, Roland et moi, afin de débarrasser le labour des pierres trop encombrantes pour l'ensemencement. Cette température trop froide pour la saison, sous un soleil joyeux, nous donnait, à mes jeunes frères et à moi, des envies de gambader et de se battre comme des jeunes chiens qui sentent le besoin de se réchauffer, et c'est bien ce que nous faisons entre deux tombereaux de pierres que mon père allait verser

à la ligne. Mon frère Léon et moi sommes presque de la même taille, mais étant plus âgé que lui, j'eus ce matin-là, dans des prises à bras-le-corps, la vive satisfaction de le rouler sur le sol labouré de lui coller les épaules par terre et de sortir vainqueur à chaque fois que nous essayions nos forces de jeunes pugilistes, au point que, sur la fin de l'avant-midi, il était humilié et me gardait rancune.

Il faut dire que s'il est une chose que mon père n'aime pas, qu'il déteste même, c'est bien ce genre de distraction sur l'ouvrage, qu'il qualifie de "jeux de chiens". Aussi, nous avons reçu quelques semonces que nous écoutions avec un air contrit et hypocrite, mais quitte à recommencer entre deux voyages de pierres.

Au premier son de l'angélus du midi, à titre d'aîné probablement, j'avais charge de conduire les boeufs à l'étable, de remplir la crèche de foin, de leur donner à boire, après quoi je continuais à la maison pour le dîner de la famille. Mon père suivait en s'attardant à admirer ses champs, plaisir toujours nouveau pour lui, et ce qui lui permettait de s'arrêter à l'étable se rendre compte que les boeufs avaient amplement été servis d'eau et de foin et que tout était bien dans l'ordre.

Dès les premières notes de l'angélus, ce midi-là, Léon et Roland s'élancèrent à fond de train du côté de la maison, et nous les perdîmes de vue en un rien de temps. Cependant Léon, qui avait sur le coeur ses défaites de l'avant-midi avec moi, se cacha dans les broussailles qui croisaient près des bâtiments, afin de pouvoir prendre sa revanche à tout prix, même par trahisures s'il le fallait. Dès qu'il crut le moment propice, il s'avança à pas de loup, se faufilant par une porte laissée entr'ouverte du côté arrière de l'étable, et constatant que les circonstances le servaient à souhait, croyant me voir penché sur le rebord d'une crèche, il s'élança, me saisissant par les jambes, il me culbuta à l'intérieur de la crèche où il me tint en me donnant fortes taloches et coups de poing, le tout accompagné de cris vengeurs et d'épithètes à faire rougir un charretier d'expérience. Enfin satisfait, il me laissa au fond de cette crèche pour s'élaner du côté de la maison.

Ho! Mais!... qu'elle ne fut pas sa stupeur en entrant dans

la cuisine, de me voir à table en train de prendre mon repas? En une vision terrible, il réalisa l'erreur catastrophique qu'il venait de commettre. Par sa trop grande hâte de prendre sa revanche, dans la demi-obscurité de l'étable, il se méprit au point de servir à l'auteur de ses jours, la râclée qu'il me destinait.

Aujourd'hui, lorsque nous rappelons cette tragédie à mon père, il en rit de tout coeur, mais ce jour-là, il eut la peur de sa vie, croyant que mon frère Léon était subitement devenu fou furieux.

***Le Noël de
l'octogénaire***

En cette veille de Noël, assis dans un bon fauteuil près de la cheminée dans laquelle flambait un grand feu de bois d'érable et qui lançait des lueurs fantastiques, le vieil octogénaire Antoine Labrie laissait vagabonder sa pensée en tirant paresseusement de sa pipe des bouffées de fumée.

Au dehors, sous un ciel clair et parsemé d'étoiles, le froid était intense et faisait "casser" les clous avec un bruit qui pétait comme des coups de feu. C'était la première fois depuis toujours que le vieillard n'avait pu se rendre à l'église pour la messe de minuit. La famille, son fils, sa femme et leurs quatre enfants avaient quitté la maison en disant au grand-père:

"Restez au lit grand-papa, le foyer est rempli de bois, la maison est bien au chaud et au retour de la messe, nous vous réveillerons pour le réveillon et la distribution des cadeaux."

Le vieux avait consenti à ces recommandations en souriant mais aussitôt que la famille fut partie pour la messe, il se leva, bourra sa pipe de tabac et se laissa choir dans son fauteuil près de la cheminée.

Il se sentait très las. De n'avoir pu se rendre à l'église, comme par le passé, pour la messe de minuit l'inquiétait. Il déposa sa pipe dans le cendrier à la portée de sa main car les bouffées de fumée qu'il en avait tirées, lui semblaient n'avoir aucun goût. Le regard fixé sur les flammes qui scintillaient dans le foyer, "Pépé" comme se plaisaient à l'appeler les petits, revoyait le lointain passé, son enfance, son adolescence, sa jeunesse; toute sa vie défilait devant lui et il lui semblait que tout cela c'était hier.

Que de souvenirs passaient dans sa vieille tête... Il se revoyait tout petit, à la première veille de Noël, dont il avait souvenance. Comme pour les plus âgés, l'on avait pendu pour lui un bas de laine, à côté du poêle. Le lendemain, au réveil, quelle joie avait été la sienne de sortir de ce bas gonflé des sucres, des fruits et un petit jouet. D'autres Noëls avaient suivi et toujours de plus en plus merveilleux.

Les flammes du foyer que le bois d'érable alimentait semblaient grandir au fur et à mesure que les Noëls se succédaient dans la mémoire du grand-père. Le regard rivé sur les flammes pétillantes qui montaient dans la cheminée, le vieux continuait

de revivre le passé. Noël de l'adolescence, à l'âge où l'esprit est le plus en éveil, l'âge qui donne l'illusion que la vie ne finira jamais. Qu'elles étaient belles et émouvantes ces messes de minuit du passé et ces joyeuses agapes au retour de la messe au foyer. Puis dans l'esprit du vieillard passaient d'autres Noël. Il revoyait, avec émotion, le Noël de ses fiançailles, lorsqu'il offrit à la femme que son coeur avait choisie, la bague les engageant à l'union pour la vie.

Les flammes dans le foyer continuaient de grandir et elles éclairaient la pièce presque comme en plein jour et dans l'esprit du vieillard, elles faisaient briller l'un des plus beaux jours de sa vie.

Oui, comme il avait bonne souvenance de ce jour de Noël, veille de son union conjugale, alors que malgré l'euphorie de la grande fête, il lui avait semblé que ce jour ne finirait jamais. Et le lendemain, par l'une de ces splendides journées de fin de décembre, quel bonheur avait été le sien, devant l'autel, de s'unir pour le meilleur et pour le pire avec cette jeune femme dont la beauté et la grâce l'avaient conquis dès le jour de leur première rencontre.

Les flammes du foyer continuaient de briller avec éclat et à travers ces flammes, le vieillard vit passer le Noël où son épouse lui fit cadeau de leur premier-né. En admirant ce gros poupon, fruit de sa chair, son coeur avait tressailli d'allégresse. Au souvenir de ce délicieux moment, le vieux se sentait tout remué. Et les Noël passaient, passaient, les uns plus joyeux que les autres mais toujours bien vivants dans l'esprit du grand-père.

Il était maintenant arrivé au Noël alors que l'on avait célébré son cinquantième anniversaire de naissance. Ce Noël aussi avait eu un caractère joyeux. Et pourtant des réflexions mélancoliques lui étaient venues en remarquant, peut-être pour la première fois, que déjà il avait neigé sur sa tête et que son front se dégarnissait de cette belle chevelure noire qu'avait été la sienne.

Puis, venait le Noël où il s'était senti plutôt triste et un peu perdu. Et pour cause, sa femme n'était plus à ses côtés. Elle l'avait quitté comme ça, tout doucement, sans bruit comme si

elle eut voulu lui causer le moins de peine possible. Et le lendemain des funérailles, le vieux sentit qu'il s'était fait un vide autour de lui qu'il ne pourrait jamais combler.

A ce souvenir amer, les yeux du veillard se mouillèrent et il ne voyait presque plus les flammes du foyer qui se mouraient. Il fit un effort pour se rappeler les Noël's qui avaient suivi mais en vain. Il sentait que le froid l'envahissait et que ses membres s'engourdisaient. Il murmura une courte prière, sa tête se pencha sur sa poitrine et il se laissa aller au sommeil.

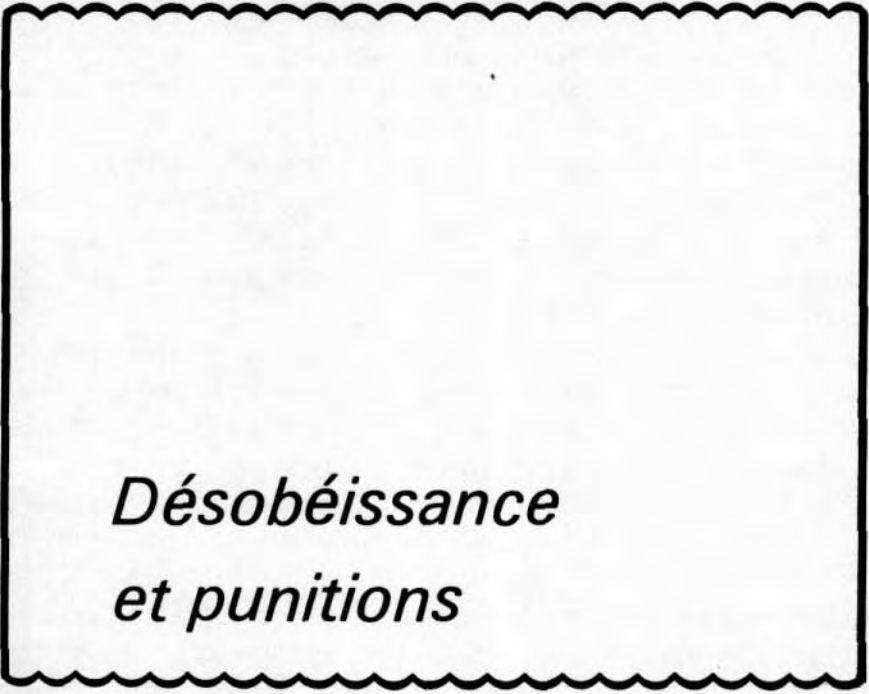
Au dehors, le bruit des grelots se faisait entendre et annonçait le retour de la famille au foyer. Arrivé à la maison, le maître du logis arrêta son cheval. Les enfants sautèrent du traîneau et entrèrent en trombe dans la maison. Sous la lueur des flammes mourantes du foyer, ils virent le grand-père la tête inclinée sur la poitrine et qui semblait dormir — "Pépé, Pépé! vite réveille-toi pour le réveillon et les cadeaux", s'écrièrent-ils. Comme le grand-père ne répondait pas à leur appel, ils coururent à leurs parents qui entraient, en s'écriant: "Pépé dort devant la cheminée et il ne veut pas se réveiller".

Leur père s'avança près du veillard pour constater qu'il était parti à jamais, essuyant furtivement une larme, il dit à sa femme et à ses enfants:

"Pépé est parti pour toujours, il est mort."

Sa femme pleura un peu plus bruyamment et les enfants, très désappointés, murmurèrent entre eux: — "Pépé n'a pas été raisonnable, il aurait bien pu attendre à demain pour mourir"!

Pour la famille Labrie, ce Noël du temps qui passa ne fut pas bien gai. Mais pourtant, qui sait si pour l'octogénaire ce ne fut pas son plus beau Noël?



*Désobéissance
et punitions*

"Mes enfants, je crois que votre père a raison: c'est toujours dangereux de dompter un jeune cheval. Comme il vous le conseille, il faut attendre à l'hiver. Alors, quand il y aura de la neige, en l'accouplant avec le vieux Gris, il sera facile de la dompter et d'en faire une bonne bête de votre belle pouliche." Elle disait "votre belle pouliche" bien qu'elle sût qu'à sa naissance, mon père me l'avait donnée et que je m'en considérais comme le seul propriétaire.

C'était peut-être la centième fois que notre mère par ses bons et prudents conseils, cherchait à calmer notre enthousiasme et notre impatience à vouloir atteler "pour dompter notre si belle pouliche" comme elle le disait.

Elle avait presque quatre ans la fameuse bête. Mon père, qui n'était pas un dompteur avait sûrement trop retardé à éduquer sa pouliche au travail. Mes jeunes frères et moi protestions assez souvent de cet état de chose auprès de l'auteur de nos jours; mais c'est surtout pendant son absence que nos protestations se manifestaient de façon plus véhémentes, en discutant de la question avec notre mère.

A titre d'aîné probablement, j'étais le conseiller de mes jeunes frères et le plus décidé à vouloir dompter le bel animal que je savais être ma propriété. En effet, mon père, lorsque nous étions seuls tous les deux à l'admirer, manquait jamais de dire "ta belle pouliche".

Or, un jour de la mi-août, mon père partit en voiture avec mes frères pour une visite chez un parent à l'autre bout de la paroisse et ma mère, accompagnée des plus jeunes, alla passer la journée chez une vieille amie, à l'extrémité du rang. C'est alors que l'inévitable arriva!

Dès le matin, mon père m'avait bien offert et il avait insisté même pour que j'aille chez le parent avec lui et mes jeunes frères; mais je refusai, donnant pour prétexte que je n'étais pas bien et que je préférais rester me reposer à la maison.

Une pensée m'était venue, d'abord confuse et hésitante, qui m'obséda pour se concrétiser et me dominer tout à fait. Elle devait certainement m'être inspirée par le démon de la désobéissance, car le mobile m'en était soumis avec une habileté infernale. Mes dernières hésitations durent donc capituler

devant l'éloquente plaidoirie qu'apportait sans doute le diable à me prouver la garantie d'un succès complet, si j'attelais la fameuse pouliche qui de fait serait domptée. "Tu es seul pour la journée! La bête est justement dans l'écurie! Jamais l'occasion n'a été aussi belle! Ton père le défend, mais il sera le premier à te féliciter du succès! Vas-y mon garçon, ne crains rien! Au bout de l'aventure est la gloire. . . ajoutait le démon de l'orgueil".

Vaincu, je décidai donc d'atteler la Noire, surnom que lui valait sa robe d'ébène. Oui, le poil luisant, d'un noir de jais, jambée à rendre jaloux un palefrenier du roi, le corps élancé pour finir avec une tête fine aux naseaux mobiles et des yeux qui semblaient nous comprendre quand nous lui parlions. Ah! *ce que nous avons raison d'en être fiers. Avec ça, calme et douce comme un agneau.*

Elle n'eut aucune objection à se laisser harnacher et semblait même se complaire à ce genre de toilette. Je n'avais plus qu'à la mettre sur la voiture. Les choses débutaient si bien que déjà je savourais le moment où toute la famille me féliciterait de mon audace et de mon succès.

Quelques jours auparavant, nous avions emprunté une balance chez le voisin, laquelle pesait certainement une centaine de livres. *J'étais tellement confiant dans le résultat de l'entreprise que, je l'avais placée dans la voiture pour la reporter chez le propriétaire. Comme l'on voit, j'étais trop confiant et le diable devait sûrement commencer à rire. Tout se passa bien jusqu'au moment où j'allais lâcher la bride pour sauter dans la voiture. Tout à coup, l'animal, sentant le nouveau de la situation, prit peur et se cabra pour s'élaner dans un galop furieux. Je n'avais cependant pas lâché prise à la bride et je galopai à côté sur une dizaine de verges, pour finalement me faire accrocher par les sabots de la pouliche, rouler sous la voiture et voir tomber à mes côtés la balance qui, sous la secousse, n'avait pu tenir en place.*

Dans les circonstances, ça tenait presque du miracle que je ne fus pas tué sur le champ. J'étais évidemment meurtri et un peu écorché au visage et aux mains, mais rien de mortel. La blessure la plus cuisante que je ressentais était bien de

savoir la Noire en fuite.

"Pourvu que mon père n'en sache rien! ah! s'il fallait qu'il apprenne cette catastrophe, pensai-je, tout tremblant." Aussi fallait-il agir et au plus vite.

J'allais faire un effort pour me relever quand j'entends et vois arriver sur moi une voiture. En entendant le bruit, je crus pour un instant que ce pouvait être la pouliche qui regagnait l'étable; mais, imaginez mon désespoir en reconnaissant mon père et mes frères qui revenaient de leur visite chez le parent dont l'absence imprévue avait devancé leur retour. De plus, en contournant le coin de la route, à faible distance d'où je me trouvais, la voiture de mon père avait failli de bien peu, être heurtée par la "Noire" qui passait sur un train d'enfer. Il crut reconnaître la pouliche. Ne pouvant en croire ses yeux, il continua pour me voir étendu près de la balance au milieu du chemin. Alors la lumière se fit brutale, la vérité lui apparut toute nue et laide. Feignant de n'avoir rien vu, de n'y rien comprendre, il s'écria: "Pour l'amour du ciel! en voilà une idée d'aller porter cette balance sur ton dos!" —"Mais, répondis-je d'une voix faible, j'allais la porter en voiture" —"Veux-tu dire que tu as attelé la pouliche et que c'est elle qui s'en va à l'épouvante?" me cria-t-il avec une voix qui me résonnait aux oreilles comme des éclats de tonnerre.

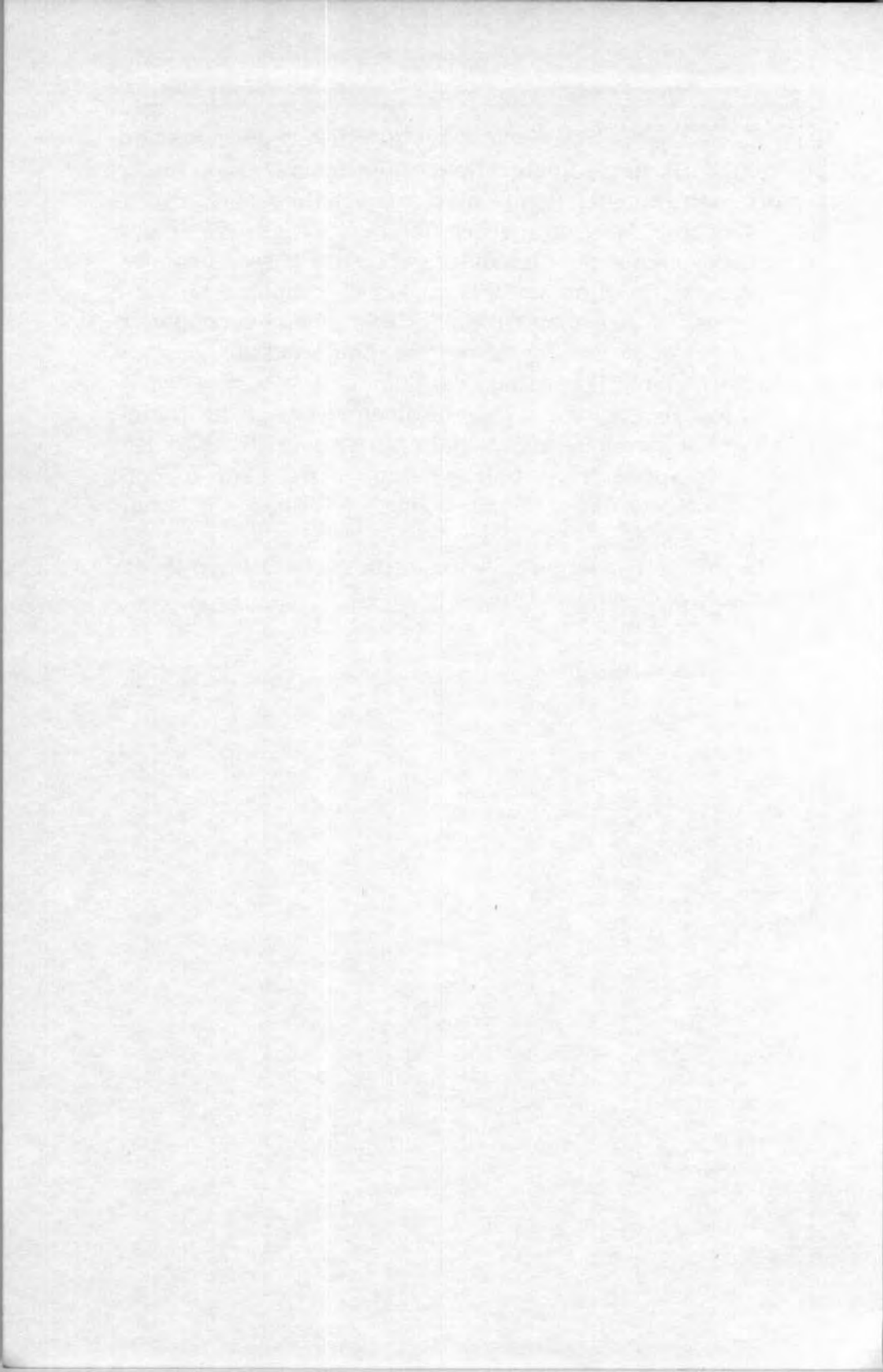
Comme je ne répondais rien et que ce silence était un aveu, il finit par me demander si j'avais du mal. Bien que tout meurtri et ayant beaucoup de peine à me relever, je lui répondis que non. Il me fit alors monter dans sa voiture et nous partîmes à la recherche de la "Noire" qui heureusement, à une distance de quelques arpents, avait modéré son allure, s'était arrêtée et s'était mise à brouter l'herbe sur le rebord d'un fossé. En nous voyant, elle ne parut pas trop effarouchée et nous pûmes, avec beaucoup de mots doux et gestes invitants, lui mettre la main à la bride pour la ramener à l'étable sans autre incident.

Pendant tout ce temps et le reste du jour jusqu'au souper, mon père ne dit mot et je me demandais si j'allais être quitte de ma désobéissance à si bon compte. Lorsque nous fûmes tous à table, après le bénédicité, mon père, d'une voix grave, nous dit: "Mes enfants, je crois que vous avez la preuve aujourd'hui

qu'il ne faut jamais désobéir à ses parents". Puis plongeant son regard sur moi, il ajouta: "Nous aurions pu te trouver blessé à mort, mon garçon. Il faut remercier le bon Dieu dans sa grande miséricorde. Mais tu mérites une punition et j'espère que tu t'en souviendras pour longtemps et qu'elle te sera salutaire. Donc, à partir de ce moment, la pouliche n'est plus à toi, c'est à ton frère Jos qu'elle appartient." Ces paroles me coupèrent l'appétit net et de grosses larmes me montèrent aux yeux. Je me retirai de table, le désespoir dans l'âme.

L'hiver venu, quand il y eut beaucoup de neige, la "Noire" fut attelée et accouplée avec le vieux "Gris" pour être domptée. Jos et mes autres frères tout joyeux montèrent sur les bobsleighs avec mon père. Quant à moi, je brillais par mon absence. . .

Depuis cette aventure, je suis resté si craintif que je n'ai jamais essayé de dompter même un chien.





**Un sacrifice
devant la crèche**

Connaissez-vous Pierre Monfette? — Non? Alors vous me permettez de vous le présenter? — Bien, voici: Pierre est un type un peu comme tout le monde, il n'est ni beau ni laid, sans être un hercule il n'est pas un gringalet, bon garçon, il n'est pas bonasse, il a de l'esprit, mais pas à revendre et s'il est généreux, il sait cependant garder le sens pratique. Bref, c'est comme je vous le dis, Monfette est un homme un peu comme tout le monde. Marié à une jolie et intelligente brunette qui, depuis leur mariage, lui a donné une demi-douzaine d'enfants, notre homme est heureux. Il aime la vie qui lui est généreuse et il aime à raconter son bonheur. Ha! oui, pour ça, il est d'une loquacité qui ne tarit jamais. Ce qu'il m'en a raconté des histoires, aventures qui lui seraient toutes arrivées, à ce qu'il dit! Monfette n'a pas beaucoup d'instruction, mais il a le don de raconter.

Un jour, c'était l'avant-veille de Noël, il faisait un temps de chien, comme l'on dit dans le canton. Le vent soufflant du Nord-Ouest brisait les flocons de neige en une fine poudrière rendant la visibilité quasi nulle. Personne sur le chemin! Ma femme qui était à préparer les victuailles pour la fête de Noël, me chargea d'aller à l'épicerie lui chercher une denrée indispensable à sa cuisine. . . J'ai oublié de vous dire que mon ami Monfette exerçait un commerce d'épicerie lequel lui permettait de faire vivre sa famille et même de faire des économies. . . Bien que je demeurais près de l'épicerie, j'eus assez de difficultés à m'y rendre, tant le vent soufflait avec violence, tant la tempête était terrible. De peine et de misère, j'arrivai enfin à la boutique. J'ouvris la porte et le vent me poussa à l'intérieur avec fracas.

L'épicier, qui était à tisonner une fournaise en fonte communément appelée tortue, se redressa et tout surpris s'exclama:

— "Vous! Monsieur Ernest, sortir par un temps pareil, est-ce que votre femme serait malade?"

— Non, ma femme se porte à merveille, bien qu'elle soit la cause de ma présence ici, elle a besoin de certaines marchandises dont voici la liste et comme tu le vois, mon cher Monfette, elle m'a chargé de venir quérir ces effets.

— Ha! Bon! tant mieux, mais approchez-vous donc de la tortue, venez vous chauffer, si la commission ne presse pas trop?

— Pas de refus, lui répondis-je, car je suis trop essoufflé pour retourner comme ça. . . Je secouai la neige de mon pardessus et m'installai sur une chaise près de la fournaise, où Monfette avait déjà pris place. Une lueur de malice brilla dans ses yeux et tout de suite, je compris qu'il brûlait du désir de me raconter quelque chose. En effet, avant que j'eus le temps d'ouvrir la bouche, il me dit:

— Oui, ça c'est une tempête du vieux temps. . . et ça me rappelle un voyage que je fis aux Etats-Unis, justement l'avant-veille de Noël, il y a vingt ans, avec cette différence que ce jour-là, si le soleil brillait avec éclat il faisait un froid Sibérien, rien que d'y penser, j'en frissonne encore. Un voyage que je me rappelle souvent.

— Vraiment, répondis-je, et qu'est-ce qu'il y eut donc de si extraordinaire dans ce voyage? Sais-tu que tu piques ma curiosité et que je serais heureux d'en savoir davantage, ajoutais-je avec plus ou moins de sincérité. La circonstance m'obligeant en quelque sorte à l'écouter, sachant que ça lui ferait plaisir, je me prêtai de bonne grâce au jeu. Ses yeux brillèrent de joie, il se leva et passant derrière son comptoir, il en revint avec une bouteille d'un mélange d'alcool et de vin, il en remplit deux verres et il me dit:

— Prenez, monsieur Ernest, ça ne peut que vous faire du bien. Puis sans plus attendre, il vida son verre d'un trait, ce qui eut pour effet de lui mettre quelques brises dans les voiles, car ses yeux brillèrent davantage et avec brio, il me raconta en détail, son inoubliable voyage:

— Comme je vous le disais monsieur Ernest, je fis ce voyage il y a quelque vingt ans. Je venais de faire l'inventaire de mon petit commerce, l'année avait été bonne et cet inventaire démontrait des profits assez rondelets qui me permirent de satisfaire à un désir caressé déjà depuis assez longtemps: celui de me payer le confort d'un capot de chat sauvage. Ma femme me conseilla d'y mettre le prix, je suivis son conseil et je devins ainsi le propriétaire du plus beau capot de chat de

la région. Comme il fallait une circonstance particulière pour étrenner cet objet de luxe, je décidai donc d'aller visiter des parents dans l'est des Etats-Unis.

Je pris le train l'avant-veille de Noël, par un froid Sibérien. J'avais choisi et attendu cette température pour faire le voyage afin de donner plus de relief à mon paletot. C'est donc avec orgueil et joyeusement que je me moquai du froid. Comme je sympathisais avec les passagers qui ne portaient que des pardessus en étoffe! C'était pourtant bien la première fois que je portais paletot de fourrure, mais il me semblait qu'il m'eût été impossible, par cette température glaciale, de faire le voyage sans mon chat sauvage.

Comme vous le savez, monsieur Ernest, le train qui va à l'Est et qui arrête ici à six heures et trente le matin, n'a pas changé d'horaire depuis toujours, c'est dire que le vingt-trois décembre, nous le prenons en pleine nuit. Embarqué, je choisis un siège bien en évidence tout au milieu du wagon et je pris soin d'accrocher mon paletot de sorte qu'il parut le plus avantageusement possible. Je glissai des regards furtifs sur les passagers et je restai quelque peu surpris de constater qu'ils n'avaient pas tous les yeux fixés sur mon Chat. . . Je me consolai en pensant que ce devait être par jalousie et j'en éprouvai satisfaction; ce qui prouve, Monsieur Ernest, que l'orgueil, c'est bien humain.

Le train filant à toute vitesse nous avait fait franchir une trentaine de milles lorsque le soleil parut à l'horizon. Ah! ces levers de soleil à la fin de décembre, dans l'Est de la province de Québec. . . n'est-ce pas monsieur Ernest qu'ils sont merveilleux?

Ce matin-là, je vous l'ai déjà dit, le froid était très vif, mais l'atmosphère limpide comme de l'eau de roche. Le soleil brillait d'un éclat insoutenable et faisait miroiter la neige comme des diamants.

Bien que fasciné par le spectacle, mon regard, par intervalles réguliers, se reportait sur mon paletot de chat. Je me sentais ivre d'aise et jamais la vie ne m'avait paru meilleure et plus belle.

Vers une heure de l'après-midi, le train stoppa à Berlin,

petite ville située dans les Montagnes Blanches de l'état du New-Hampshire. L'industrie principale de ce petit centre est la fabrication de la pâte à papier. Comme tout à l'entour dans la montagne, l'on y fait la coupe du bois, la ville est aussi un centre d'embauchage où viennent offrir leurs services les robustes gars de chantier, venant d'un peu partout et pour un très grand nombre de la province de Québec.

Le train s'arrêta et quelques passagers en descendirent, mais beaucoup plus y remontèrent. A venir là, j'avais occupé deux sièges renversés l'un en face de l'autre. Je dus céder celui d'en face à un grand individu vêtu d'un long pardessus d'étoffe râpé et beaucoup trop léger par cette température de plusieurs degrés en bas de zéro. Il prit place en face de moi et je pus l'observer tout à mon aise: Grand Dieu! qu'il avait l'air misérable sous cette défroque qui n'avait plus de couleur. Tremblant de tous ses membres et clignotant des yeux, ce qu'il faisait mal à voir!

Le conducteur donna le signal du départ, le train s'ébranla et notre voyageur sous l'effet de la bonne chaleur du wagon cessa de trembler. Il leva la vue, son regard erra autour de lui et ses yeux brillèrent de convoitise en se fixant sur mon paletot. Je me promis d'avoir l'oeil au guet, tant son attitude me parut suspecte. Finalement, son regard se détacha de l'objet de mon orgueil pour se porter sur moi.

— Pardon, me dit-il, c'est à vous le beau capot de chat?

— Oui, répondis-je avec suffisance.

Il regarda de nouveau le paletot et il me dit:

— C'a toujours été et ce serait encore mon grand désir d'avoir un pareil capot.

— Vraiment! et qu'est-ce qui vous empêche? répondis-je assez étourdiment.

— Ah! monsieur, ce qui m'en empêche? plusieurs raisons allez! ou plutôt une: l'argent. J'ai une famille à faire vivre: une femme et sept enfants, les temps sont durs, l'ouvrage est rare et tel que vous me voyez, je viens d'être congédié du chantier où je travaillais, alors. . . vous comprenez?

Puis il ajouta:

— Pourtant, un jour je suis devenu presque le propriétaire

d'un capot comme le vôtre.

— Comment, presque devenu le propriétaire? Je ne comprends pas . . .

— Bien, si ça peut vous intéresser, je peux vous raconter pourquoi je ne devins pas complètement possesseur de l'objet de mon plus cher désir?

— Oui, oui allez-y, ça m'intéresse beaucoup même, mais avant, avec votre permission, je voudrais vous offrir un réconfortant. J'ai dans ma valise un bon vieux gin de Hollande et si vous le voulez bien, nous allons trinquer ensemble.

Il ne répondit pas, mais ses yeux brillèrent si étrangement que je conclus qu'il lui était impossible de refuser ma proposition. Nous prîmes chacun une bonne rasade, ses yeux brillèrent davantage et sans plus tarder, il entama son sujet:

— J'avais vingt ans, quand pour la première fois, je vins à Berlin pour y faire mon apprentissage d'homme de chantier pour la coupe du bois. Nous étions quelques jours avant Noël. Embauchés depuis les premiers jours de septembre, je me préparais à quitter le chantier pour retourner dans mon village, dans l'Est de la province de Québec pour y passer les fêtes de la Noël, du Jour de l'An et des Rois. La "run", comme l'on dit dans le bois, avait été bonne et je retournais chez-moi avec une somme de cent vingt-cinq dollars.

J'avais amassé cette somme avec une idée, un but fixe: m'acheter un capot de chat sauvage. Je caressais ce désir depuis longtemps et j'allais enfin pouvoir y faire suite. J'aurais mon chat comme les gros bonnets du village, ce qui ne manquerait pas d'épater les jeunesses de mon âge.

J'étais tellement impatient de quitter le chantier, que la veille de mon départ, je ne dormis pas de la nuit. J'étais debout depuis deux ou trois heures et mon bagage prêt quand parurent les premières lueurs du jour. Hâte inutile, puisque le train ne passait à Berlin qu'à dix heures du matin. Lorsqu'enfin, parut le jour pour de bon, je dus me rendre à l'évidence que le temps serait mauvais. Le soleil qui pointait à l'horizon apparut comme un point obscur et le vent qui soufflait de l'Est ne promettait rien de bon.

J'attendais à la gare déjà depuis plus d'une heure, l'arrivée

du train quand enfin, il parut et freina dans un bruit assourdissant. La locomotive couverte de neige semblait haleter sous l'effort subi dans la tempête. Oui, le temps s'était gâté pour de bon ou pour le pire et la neige poussée par le vent en furie s'amoncelait en bancs durs sur la voie ferrée.

Le trajet de Berlin à la gare la plus près de mon village qui s'effectue ordinairement en huit heures, prit ce jour-là, quelque trois heures de plus. Enfin, tard dans la soirée, je pus mettre le pied sur la plate-forme de la gare de chez-nous. La tempête faisait rage plus que jamais. Les charretiers couverts de neige, dos au vent, et battant de la semelle, n'apportaient pas l'empressement habituel d'offrir leurs services aux passagers. J'en hélai un qui s'avança sans hâte.

— Je voudrais me faire conduire à St-Claude, lui dis-je.

— Vous conduire à St-Claude? A quinze milles d'ici? par un temps pareil? Mais, monsieur, vous n'y pensez pas! ou plutôt vous devez bien vous imaginer que c'est impossible!

Impossible était bien le mot, mais le lendemain était la veille de Noël et il me fallait être à St-Claude ce jour-là si je voulais m'en procurer un capot de chat pour la messe de minuit et j'insistai avec énergie:

— Vous voulez rire, impossible de vous rendre à St-Claude avec un cheval comme le vôtre?

J'avais frappé juste en disant un cheval comme le vôtre. Il regarda la bête, je sentis qu'il était ébranlé et sans lui donner le temps de répondre, j'ajoutai:

— Venez, je double de prix du trajet et nous serons à St-Claude bien avant le jour.

Il hocha la tête, il hésitait . . . , finalement il finit par dire:

— Je ne devrais pas, mais je veux bien essayer, sans garantir de vous rendre à destination.

— Bien, bien embarquons, répondis-je avec hâte, tant je craignais qu'il changeât d'idée.

Et nous partîmes dans la tourmente. Tout alla assez bien jusqu'à ce que nous atteignîmes les dernières maisons de la ville. Là, le vent, libre de tout obstacle, soufflait avec tellement de violence que je compris que mon charretier avait eu raison d'hésiter et qu'il nous serait probablement impossible de con-

tinuer jusqu'à St-Claude. La route, à certains endroits, était obstruée de bancs de neige d'une hauteur de trois à quatre pieds. La brave bête qui nous tirait, montrait un courage, une énergie admirables.

De peine et de misère, nous avons franchi quelque cinq ou six milles, quand notre cheval, devant un banc d'une hauteur de six pieds refusa d'avancer. Mon charretier eut beau le commander de la voix et du fouet, rien n'y fit. La pauvre bête était exténuée et il fallut se rendre à l'évidence qu'il nous était impossible d'aller plus loin.

— Je vous l'avais dit que nous ne pourrions faire le voyage dans cette tempête et vous voyez que j'avais raison, me dit mon conducteur.

— Alors, qu'allons-nous faire? répondis-je.

Qu'allons-nous faire? Qu'allons-nous faire? Cher monsieur, je me le demande.

Nous avons sauté en bas de la carriole à laquelle nous nous tenions pour ne pas être bousculés par le vent qui soufflait avec rage plus que jamais. Il fallait prendre une décision, nous ne pouvions pas rester là et mon charretier finit par dire:

— Nous allons essayer de retourner à la ville, mais vous, si vous préférez, vous pouvez passer la nuit chez Jos Labrie qui demeure tout près d'ici. Vous ne serez pas logé à l'hôtel du roi et il vaudrait peut-être mieux que vous reveniez avec moi, de dire le charretier.

— J'eus un moment d'hésitation, mais je décidai de demander l'hospitalité pour la nuit chez Jos Labrie.

Avec beaucoup de difficultés, nous pûmes faire retourner le cheval et la carriole. La brave bête, avec son instinct d'animal, surtout qu'elle retournait à sa mangeoire, s'engagea avec ardeur au retour. Après avoir franchi une centaine de verges, le conducteur arrêta son cheval et il me dit:

— Voyez, c'est là la maison de Labrie.

En effet, à droite du chemin, à quelque distance apparaissait une masse noire dans la tempête. Je payai le charretier en lui souhaitant bon retour et je me dirigeai vers la maison de Labrie à moitié ensevelie dans la neige. A peine avais-je frappé à la porte qu'une voix de l'intérieur demanda:

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Mon nom ne peut vous dire grand-chose. Je suis pris dans la tempête et je vous demande de bien vouloir m'abriter pour la nuit.

La porte s'ouvrit et je vis un grand individu qui me dit:

— Entrez.

Ayant franchi le seuil de la porte, je crus me trouver en pleine obscurité. Me secouant, je fis tomber la neige qui me couvrait le visage et les yeux tout embués, je pus enfin distinguer tout au fond de la pièce, la faible et vacillante lumière d'une chandelle, mes yeux se firent à cette demi-obscurité et je finis par voir le lieu où je me trouvais. La chandelle placée sur un banc rustique éclairait une misérable poupée déposée sur une poignée de paille, le tout encadré de branches de sapin. Je compris que ce maigre tableau supposait l'Enfant-Jésus à la crèche. J'étais et je suis resté habitué à de bien modestes lieux, mais jamais je n'avais vu d'intérieur aussi dénudé et aussi triste: un vieux poêle, une table boiteuse, quelques chaises défoncées et un espèce de grabat formaient le mobilier de la pièce.

Jusque là, je n'avais prononcé une parole et le propriétaire du lieu respectait mon silence. Comme j'allais donner quelques explications à ma présence, une plainte partie du fond de la maison qui m'arrêta et me fit interroger le maître du foyer du regard . . .

— C'est ma femme, monsieur, nous attendons la naissance d'un enfant dans quelques jours; mais cette plainte . . . j'ai bien peur que ce soit pour cette nuit.

J'étais harassé, exténué, je ne réalisais pas tout le sérieux de la situation et mon regard se portait, se fixait sur le grabat. Le maître du logis, comprenant l'état dans lequel je me trouvais, me dit:

— Je ne peux vous offrir que ce pauvre canapé, si vous croyez pouvoir vous y reposer, veuillez y prendre place, ce qui vous aidera à refaire vos forces. Je le remerciai du regard, me laissai choir sur le grabat pour tomber dans un sommeil de plomb.

Quand je m'éveillai, la chandelle, brûlée presque jusqu'au

bout, ne donnait plus qu'un soupçon de lumière. Me frottant les yeux de la main, je pus distinguer un groupe confus autour de la crèche qui finit par se dessiner et me fit voir un tableau qui me remua profondément: Le maître du logis, à genoux derrière la crèche, tenait dans ses bras un nouveau-né. Face à la crèche, une demi-douzaine d'enfants, dont le plus âgé pouvait avoir six ou sept ans, à demi-vêtus et tremblant dans cet intérieur à peine chauffé et qui pourtant ne semblaient pas sentir le froid sur leur visage souffreteux. Sur leur visage errait un sourire qui me navra. Compagnon de rudes gars des bois, habitué aux duretés de la vie, j'étais en quelque sorte immunisé contre la sensibilité. Pourtant, le tableau que j'avais sous les yeux me remuait jusqu'au fond de mon être... Oui, comme à l'étable de Bethléem, dans la pauvreté, la femme de mon hôte avait donné le jour à un enfant.

Il me sembla que je figurais un peu comme un berger ou un roi mage et tout ému je finis par sourire de mon imagination. Enfin, le jour parut, le père suivi de ses enfants alla déposer près du sein de la mère, le nouveau-né. Puis, il s'apprêta à préparer l'humble repas de la famille. A aller jusque-là, il semblait avoir oublié ma présence. Mais lorsque le déjeuner fut prêt, il s'approcha du grabat et il me dit:

— Vous avez dormi, à ce que je vois? Voulez-vous partager notre repas?

— Oui, grâce à vous, j'ai bien dormi et j'accepte votre généreuse invitation.

Je m'approchai de la table où avait déjà pris place la misérable marmaille. Un pain noir et quelques bols de lait étaient les seuls mets qu'avait à offrir mon hôte. Habitué à une nourriture plus substantielle et plus appétissante, je pris un morceau de pain que je trempai dans le lait, mais je dois vous avouer qu'après une ou deux bouchées, je ne pus continuer le repas, tant le pain était dur et le lait peu appétissant. Et pourtant, comme ces pauvres enfants dévoraient cette maigre substance!

Le père avait préparé un bouillon douteux qu'il alla porter à la mère du nouveau-né. Une sensation étrange m'envahissait. Je me sentais mal à l'aise, jamais je n'avais éprouvé une telle émotion et je sentais le besoin de m'évader du lieu. Me levant

de table, je m'agenouillai devant la crèche. Ma prière fut courte et sans parole, et pourtant je suis sûr que Dieu l'a comprise. Je me relevai, mon hôte était revenu à la cuisine et je lui demandai :

— Croyez-vous que l'on ait commencé à ouvrir le chemin?

— Sûr que non, et ce ne sera certainement pas fait avant le milieu du jour, mais vous pouvez, si le coeur vous en dit, partir en raquettes et continuer en traîneau, ce qui ne vous avancera guère . . .

Je sentais le besoin de quitter le triste et misérable foyer et je décidai de partir à l'instant.

Après avoir chaussé une paire de vieilles raquettes et jeté un dernier regard aux pauvres petits, je m'agenouillai devant la crèche, je remerciai mon hôte de son hospitalité et je m'élançai sur la neige du côté de St-Claude. Tel que prévu, vers le midi, je pus me procurer un charretier et j'arrivai à St-Claude à cinq heures du soir.

L'homme de chantier s'était tu. Le conducteur du train cria le prochain arrêt. Mon conteur se leva et il me dit :

— Je descends ici.

Comme il s'apprêtait à partir, je lui demandai :

Et votre capot de chat, aviez-vous pu vous le procurer pour la messe de minuit?

— Mon capot de chat? Ha! oui . . . Bien, vous allez certainement vous moquer de moi . . . Non, je ne pus me le procurer, car j'en avais oublié le prix dans la crèche chez Labrie, où j'avais passé la nuit.

Le train stoppa, l'homme me dit adieu et il se hâta vers la sortie. Je le regardai s'éloigner... Il me parut grandi. Il me sembla que son pardessus râpé et sans couleur brillait et était le plus beau manteau du monde.

Monfette avait fini son récit. Il ajouta :

— Je vous avancerai, monsieur Ernest, que depuis ce jour, je me suis toujours senti un peu gêné de porter mon capot de chat.

Voilà l'histoire que me raconta mon ami Monfette, telle qu'elle lui fut contée par l'homme de chantier de Berlin. Cette histoire, toute simple qu'elle est, n'est cependant pas l'histoire

de tout le monde et c'est bien pourquoi, à mon tour, j'ai cru devoir vous la raconter.

Impressions de voyage

Les Alpes, le Jura
et les Vosges -
Pays de rêve

J'aime le voyage et je suis chanceux d'avoir en mon épouse une compagne qui partage entièrement mes goûts.

Nous avons visité le Canada de l'est à l'ouest, par de multiples voyages; les Etats-Unis, surtout l'est où j'ai vécu une partie de ma jeunesse, en y allant deux ou trois fois l'an.

Nous pensions souvent à l'Europe et après des hésitations, nous nous décidâmes enfin à nous embarquer le 22 avril 1959 sur le SS "Homerick" pour un voyage de trois mois. Ce voyage était organisé par Mme Françoise Gaudet-Smet, mais nous le fîmes sous la direction de son fils François. Je dois lui rendre le témoignage d'un guide parfait. D'une grande érudition acquise par des études en France, notre François sut nous renseigner et nous rendre le voyage instructif et des plus agréables.

Mais ce n'est pas ce voyage que je veux relater ici. J'ajouterai tout simplement que ce premier voyage nous permit de visiter l'Angleterre, la Hollande, le Luxembourg, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, Monaco, l'Espagne et enfin la France où l'on nous avait réservé huit jours à Paris. Huit jours, c'est nettement trop court, c'est juste le temps d'humer l'air de cette cité, cité dans laquelle il faudrait vivre des mois et des mois afin d'y découvrir des villes et des villages qui la composent. Preuve, l'habitant de Paris pour un grand nombre, admet volontiers que le touriste peut le renseigner sur bien des aspects de la ville Lumière; c'est-à-dire qu'à Paris, à cause de sa beauté accidentelle, de ses vieux quartiers, de ses multiples monuments, de ses innombrables immeubles dont la plupart datent de plusieurs siècles et qui par leur architecture et le travail apporté à leur construction, seraient de nos jours d'un coût quasi impossible à évaluer. C'est que Paris offre un champ aux découvertes infinies.

Evidemment, je n'ai pas l'intention d'essayer de décrire la grandeur et les beautés de Paris. Il faudrait la plume d'un écrivain et des volumes pour en faire connaître tout ce que Paris renferme d'histoire, d'art, ancien et nouveau, etc., etc. C'est Gabriel d'Annuzio qui a dit: "O France, sans toi, le monde serait seul". On pourrait sûrement ajouter: "O Paris, sans toi, la France serait seule."

Lors de ce premier voyage, en quittant Paris pour le retour au Canada, ma femme et moi, nous nous fîmes la promesse que nous y reviendrions et cette fois pour y séjourner au moins quelques semaines. Nous nous embarquâmes à nouveau sur l'*Homeric* et le retour s'effectua de façon parfaite.

"Home sweet home", disent les américains. En effet arrivés à Princeville, il nous sembla n'avoir rien vu durant notre voyage, rien de plus beau que notre petite ville. Puis ce fut la reprise de la vie quotidienne de chez-nous. Nous évoquions souvent le souvenir de notre voyage en Europe et nous gardions la nostalgie de Paris.

Au printemps de 1961, mon fils Hugues était gradué en géographie à l'Université Laval. A la suite, il décida de présenter une thèse à l'Université, en vue de l'obtention d'une maîtrise en géographie, laquelle thèse il soutint au printemps 1962. Il obtint la note "grande distinction" et il rapporta à la fois le prix offert par l'Association des Géographes du Canada. Ces résultats lui valurent une bourse du Gouvernement Français pour une année d'étude à l'Université de Strasbourg, études préparatoires au travail d'une nouvelle thèse pour l'obtention, cette fois, d'un doctorat. Je m'excuse de rappeler ces faits, c'est qu'ils eurent pour effet de hâter notre deuxième voyage en Europe. Et, c'est ce deuxième voyage que je veux essayer de décrire.

Au printemps de 1963, vers le vingt mars, nous reçûmes une lettre de mon fils Hugues qui, depuis son arrivée à Strasbourg, demeurait avec sa femme au No 64, Boulevard Clémenceau, lettre dans laquelle il nous disait avoir un congé de trois semaines, à l'occasion des vacances de Pâques et qu'ils, lui et sa femme, se proposaient d'en profiter pour parcourir les Alpes, le Jura et les Vosges et ensuite pousser une pointe jusqu'à Vienne. Il ajoutait, "Imaginez si nous serions heureux que vous vous joigniez à nous pour cette excursion".

Cette invitation fit disparaître toute hésitation et nous décidâmes de partir le plus tôt possible. Après des préparatifs à la hâte, le trente-et-un mars, à huit heures p.m., entourés de toute la famille qui avait tenu à nous accompagner à Dorval, nous montâmes sur un "jet" d'Air-France pour Orly.

L'envolée fut magnifique. Il nous semblait avoir à peine décollé que notre charmante hôtesse nous annonça que déjà nous longions Terre-Neuve. Ce qui expliqua les quelques poches d'air dues à la turbulence de la côte. Un succulent repas, arrosé du meilleur vin français, nous est servi et au café, dans la fumée odorante d'un pur Havane, je dis à ma femme: je crois que je vais me laisser aller dans les bras de Morphée... Pas moi, me dit-elle, regarde ces constellations d'étoiles, n'est-ce pas magnifique? En effet, à quelque 35,000 ou 40,000 pieds d'altitude, la voûte céleste prend un tout autre aspect que sur le plancher des vaches.

Après à peine deux heures de vol, déjà à l'Orient, l'horizon se dore des premiers rayons du soleil. Quelle sensation, tout de même, partis à huit heures p.m. de Montréal et voici les premières lueurs du jour.

Impossible de se laisser aller au sommeil, il y a trop à absorber. Après cinq heures de vol, un nouveau repas nous est servi et à la fin du lunch, déjà la Côte anglaise, le nord de la France et subito Paris et Orly. Ca nous aura pris un peu moins de six heures à sauter l'Atlantique.

Avril le 1er:

Notre jet tourne lentement en rond pour toucher le sol. Nous sentons à peine le contact et il nous semble que nous glissons sur la piste, tant le pilote maîtrise son grand oiseau. En mettant le pied sur le sol français, ma femme me dit: Il me semble que nous revenons chez nous!

Un car nous attend, nous y montons et en un clin d'oeil nous sommes au couloir d'entrée de l'immense palais de l'aéroport d'Orly. Puis ce sont les formalités d'usage: l'immigration, l'inspection des bagages par les douaniers qui prennent un air d'une importance toute française.

De l'autre côté de la barrière, la foule qui est venue accueillir parents, amis, hommes d'affaires et autres, s'agite, gesticule des mains et salue chacun à sa façon ceux qui arrivent. Soudain, les nôtres apparaissent: mon fils, sa femme et un cousin Père Richard Lallier de la Fraternité Sacerdotale à Paris.

Le Père Richard est le frère de Mgr Raoul Lallier, Prêlat Domestique à l'Evêché de Nicolet. Nous nous libérons des dernières formalités d'entrée, passons la barrière, les mains se tendent et la première effusion passée, nous nous dirigeons à l'extérieur où la voiture de Hugues nous attend. Elle nous transportera de Paris à Strasbourg, un trajet de quelque cinq cents kilomètres. Le père Lallier nous escorte jusqu'à l'extérieur de la Cité. Nous le reverrons à notre retour à Paris mais avant de nous "embarquer", notre arrivée est baptisée d'une bouteille de champagne et du meilleur, choisie par un connaisseur qu'est le cousin Richard.

Il est neuf heures lorsque nous mettons le cap sur Strasbourg, si je puis dire. Le soleil brille mais l'air est frais. En ce premier jour d'avril, les champs sont verts, les arbres ont des feuilles qui s'ouvrent et les fleurs printanières nous surprennent, nous qui venons de quitter le Québec sous la neige et en plein hiver.

Nous filons à une vitesse moyenne afin de mieux observer. Nous traversons Cézaine où nous rejoignons M. et Mme St-Yves accompagnés des Pères franciscains Valbert et Bergeron, tous des étudiants canadiens, confrères et amis de Hugues. Nous nous arrêtons à Luneville où nous entrons visiter la cathédrale, monument important mais qui bientôt ne sera plus qu'une ruine, si l'on ne trouve pas le moyen de la restaurer avant qu'il ne soit trop tard.

Nous prenons le lunch à St-Didiée pour de là continuer à Domrémy, pays de Sainte Jeanne d'Arc. Nous visitons la maison où la sainte est née et y a vécu. C'est un tout petit et pauvre village. Il y a bien les souvenirs de la Pucelle d'Orléans: l'église et le musée. Pauvre musée... qui lui aussi moisi et disparaîtra, si l'on continue à s'en désintéresser. Pourquoi n'y a-t-il pas à Domrémy un monument digne de commémorer la mémoire de Sainte Jeanne d'Arc qui a personnifié le patriotisme français, héroïne et martyre de la foi?

Nous repartons pour Strasbourg où nous arrivons à dix-huit heures, en ayant passé par Saverne, Queue-de-Brie et autres petits bourgs de peu d'importance. Nous sommes harassés et après un léger goûter, nous pensons à nous reposer.

Nous en avons besoin. A demain les notes sur Strasbourg.

Il est passé douze heures lorsque nous sommes forcés de sortir du lit. C'est une visite qui nous réveille. M. et Mme Vachet, des canadiens de Trois-Rivières. Encore des étudiants, boursiers du Conseil des Arts du Canada.

Strasbourg est située sur la frontière Franco-Allemande et est exactement à 503 kilomètres de Paris. Sa population est d'un quart de million. Place de guerre, c'est la patrie de Kléber. Strasbourg est renommée pour sa cathédrale, le palais de Rohon. On pourrait dire de la capitale de l'Alsace qu'elle est aussi la capitale de la bière. Ses nombreuses brasseries alimentent une bonne partie de l'Europe. Cette ville est sillonnée de canaux alimentés par l'Ell. L'architecture nous rappelle certains quartiers de Paris. Presque tous les boulevards sont décorés de magnifiques plantes. Sa population est un mélange de français et d'allemands qui semblent fraterniser en vrais strasbourgeois. L'immense majorité des habitants est bilingue et parle avec autant de facilité le patois alsacien que le français. Après le lunch, nous visitons la cathédrale. C'est un chef-d'oeuvre d'architecture. Elle est aussi belle que celle de Cologne.

Evidemment ce n'est pas le profane que je suis en architecture et en sculpture qui peut apprécier à sa valeur la richesse d'un tel monument d'un autre âge. Cependant, je reste renversé devant telle merveille, chef-d'oeuvre de proportion et d'élégance. Trésors, richesses qui ont pris quelques fois plus d'un siècle de travail, de la première pierre au dernier vernissage.

Nous visitons le marché, le zoo, puis nous poussons une pointe en Allemagne. Les douaniers et officiers de l'Immigration qui connaissent Hugues ne nous demandent rien et avec le sourire, nous font signe de passer. Nous entrons dans Kehl, petite ville de quelque 10,000 habitants, très propre. Sa population est très accueillante. Kehl se fait remarquer par son célèbre pont sur le Rhin.

Il est passé la dix-neuvième heure et comme nous avons rendez-vous avec des amis, pour le dîner à Strasbourg, nous repassons la frontière et nous nous rendons "Au Fossé des

Tanneurs'', chic et luxueux restaurant, construit dans une ancienne tannerie, ce qui lui donne un cachet très spécial. Le menu est chargé, les vins d'un âge respectable, la nourriture excellente, ce qui nous amène à ne sortir de table que vers la vingt-et-unième heure pour nous rendre à une cave renommée et située au centre de la ville.

L'atmosphère est joyeuse. Les musiciens sont des bavarois et ils nous font danser sur une musique tirée exclusivement d'instruments de cuivre en alternant sur valse tyroliennes, françaises et allemandes.

Inutile de dire que la bière est des meilleures. Ça se concoit: noblesse oblige. Il est passé minuit lorsque nous quittons l'endroit car demain d'autres activités nous guettent.

Avril le 3:

Levés, vers les onze heures nous sommes inondés de soleil, il fait plus chaud que la veille, la météo annonce du beau temps pour les jours à venir. Ce qui augure bien pour le voyage dans les montagnes car nous devons partir demain le quatre, pour une randonnée de trois semaines dans les Alpes, le Jura, les Vosges et nous rendre ensuite jusqu'à Vienne.

Avril le 4:

Ha! quelle nuit! quelle nuit, j'ai passée. La fatigue des jours précédents me tient éveillé. Je tousse, des tiraillements dans la gorge, un peu de frisson me persuade que je fais de la grippe, au point que je ne suis pas sûr de pouvoir entreprendre le voyage des montagnes, au lever du jour. Enfin, vers les cinq heures, je finis par sommeiller un peu, mais le bruit que font les autres qui sont debout depuis une heure me réveille et ma femme s'enquiert: "La nuit a été mauvaise n'est-ce pas? Crois-tu pouvoir entreprendre le voyage?" Je saute en bas du lit et bien qu'un peu étourdi, je constate que le soleil brille avec éclat et que la journée promet d'être splendide. Je me secoue et je décide que nous partons.

Un brin de toilette, le petit déjeuner lequel pour moi ne

consiste que d'un bol de café avec quelques gouttes de cognac. Les bagages sont prêts depuis la veille. M. et Mme St-Yves nous arrivent. Tout est prêt et comme l'on disait autrefois au Québec Hé! Hop la grise... pour les montagnes.

A peine embarqués, nous traversons la frontière allemande. Je crois pouvoir dire que de tous les pays que nous avons visités en Europe, l'Allemagne est celui qui ressemble le plus à ceux de l'Amérique du Nord, surtout les Etats-Unis. Ressemblance sous plusieurs aspects: par sa grande activité, ce qui caractérise le peuple allemand, c'est son ardeur au travail, son esprit discipliné à l'autorité. Tout est mis en pratique. Le sol n'est pas très riche, la terre est d'un rouge rouille mais le chimiste allemand, par sa science, sait la faire produire comme nos meilleures terres du Québec. Les autostrades construites sous Hitler n'ont rien à envier à celles des Etats-Unis. Au contraire, je crois qu'elles sont même supérieures.

Nous filons à une vitesse modérée afin de mieux observer. Nous passons par Kiel où nous remarquons un magnifique monument élevé à la mémoire des juifs massacrés sous le régime Hitler, pendant la dernière grande guerre.

Après le lunch, nous continuons notre route vers la Suisse pour arriver à Bâle vers la seizième heure. Bâle est située sur le Rhin. Sa population est d'un quart de million d'habitants. Cette ville est très industrialisée; conserveries considérables. Elle est aussi renommée pour ses traités signés par la France avec la Prusse et l'Espagne. C'est la patrie d'hommes célèbres: Bernouilli, Euler, mathématiciens, Burckhardt, explorateur, Boecklin, artiste peintre, et plusieurs autres dont les noms m'échappent. Un concile y fut tenu de 1431 à 1449, tentant une réforme radicale de l'Eglise.

Nous continuons notre route vers la frontière française à travers les montagnes du Jura. Nous passons de nombreux tunnels qui percent le roc de la montagne. Aux sorties de ces tunnels, quel magnifique coup d'oeil s'offre au voyageur; au loin, les vallées des lacs, à chaque tournant de la route qui est carrossable mais tortueuse, c'est une découverte grandiose qui charme et commande une exclamation de la part du visiteur.

Dans la vallée, les fermiers sont nombreux et semblent être prospères, si l'on en juge par le tas de fumier, monté avec soin et placé près de l'habitation. Les fermiers se font une gloire de faire le plus gros et le mieux monté de ces tas de fumier qui sont une preuve de richesse.

Nous prenons les corniches à quelque 5,000 pieds d'altitude. A cette hauteur, la montagne est couverte de neige. Nous sommes maintenant en France ou plus précisément en Franche-Comté. Nous augmentons la vitesse car nous voulons coucher à Pontarlier, centre d'excursion et de sports d'hiver.

Mais avant de nous aventurer plus profondément dans cette historique province de la Franche-Comté, je crois qu'une courte note historique s'impose pour l'incursion que nous allons y faire en y étant entrés par la Suisse.

Avant sa conquête par la France, sous le règne de Louis XIV, la Franche-Comté, depuis Charles Quint, était sous la suzeraineté du roi d'Espagne. Elle y jouissait d'une indépendance presque complète. C'est bien pourquoi les francs-comtois avaient un attachement sans borne pour l'Espagne. Par contre, ils exécraient la France et le nom français. De 1635 à 1678, la France, toute puissante qu'elle était, porta par le fer et le feu, la guerre au petit peuple francs-comtois, soit pendant une période de quarante-trois ans. Finalement la Franche-Comté fut attachée à la France en 1678 par le traité de Nimègue. Jamais dans l'histoire des conquêtes par la France un aussi petit peuple que le peuple Franc-comtois opposa une résistance aussi farouche et glorieuse. Les noms qui formaient le haut commandement de cette résistance sont nombreux tels que: les Baquin, Petrey, Grandmont, Michanley, mais les traits du plus pur héroïsme se manifestèrent sous le commandement du baron César d'Arnans et de Jean Claude Prost surnommée le capitaine La Cuzon, surnom que lui donnèrent les paysans montagnards et en patois francs-comtois, La Cuzon veut dire "le souci". Le quartier général de ces deux commandants était situé dans les grottes des montagnes du Jura.

Il y aurait matière à écrire des romans sur les actes de bra-

voure et d'héroïsme accomplis par ces héros, surtout par le capitaine Lacuzon pour la défense de la liberté franche-comtoise. Ces actes sont innombrables et c'est bien pourquoi, encore de nos jours, les montagnards francs-comtois gardent un souvenir, presque un culte à la mémoire de ce héros que fut le capitaine Lacuzon.

Nous continuons toujours notre route vers Pontarlier. Je le répète, à 5,000 pieds d'altitude la neige à certains endroits atteint quelque trois à quatre pieds d'épaisseur et ça fait étrange de voir à distance, la vallée verdoyante.

La montagne Jurassienne diffère des Alpes et des Vosges, Elle n'est pas dentelée comme les premières ni arrondie comme les Vosges. Vue de la plaine, elle apparaît comme une immense muraille, un rempart infranchissable. De la crête, la vue s'étend au loin sur le lac Lemman, les Alpes bernoises et celles de Savoie. A cette hauteur les habitants nous affirment que l'hiver dure presque dix mois l'an. Cependant, bien que la route soit bordée de bancs de neige de trois à quatre pieds de hauteur, l'air est doux, il fait peut-être 65o Fahrenheit. Les habitations sont clairsemées. Elles sont trapues et ramassées, offrant peu de prise aux vents, qui à cette altitude, soufflent avec violence pendant la saison d'hiver. Ces habitations abritent hommes et bêtes. Malgré ces conditions de vie, les habitants sont très propres, les femmes de tout âge ne portent que des vêtements noirs et de gros bas de laine gris ou noirs.

Les hommes sont habillés de chauds vêtements qui me rappellent ceux de nos premiers colons dans les Bois-Francs, il y a quelque soixante ans, lorsqu'on s'habillait en "étoffe du pays".

Il est passé dix-huit heures lorsque nous apercevons Pontarlier, située sur le Doubs, grande rivière qui naît dans le département du Doubs et se jette dans la Saône.

Entrés dans la ville, nous nous arrêtons à l'hôtel des Postes où nous nous installons pour la nuit. C'est un vieil hôtel dont la construction date sûrement de plus d'un siècle. Il est très

propre et confortable. Le personnel sympathique et l'ambiance a quelque chose de spécial qui nous fait croire que nous y sommes déjà venus.

Au repas, on nous sert une truite meunière, laquelle nous choisissons nous-mêmes dans un aquarium fixé au mur et dans lequel nagent mollement les truites de différentes grosseurs. On nous affirme qu'elles ont été prises à la rivière le jour même. Que ce ne soit que la veille, elles sont délicieuses, le vin a de l'âge et nous fait oublier la fatigue du trajet que nous venons de faire.

Le pontissalien est assez loquace. Nous pouvons en juger par la conversation que nous engageons avec les habitants de l'endroit. Il répond à nos questions sans hésitation et avec plaisir, lorsque nous disons venir de Québec. C'est tout de même surprenant de constater que presque partout en France, pour le français moyen, Québec c'est le Canada ou encore l'Amérique. C'est qu'en général le paysan français ignore presque tout du Canada français.

L'habitant de Pontparlier est fier de sa liberté communale et il se croit quelque peu de la noblesse, ou pour le moins de haute bourgeoisie. Il le manifeste par un distique dont le patois peut se traduire quelque peu comme ceci:

On a beau retourner et retourner,
On ne voit rien qui vaut Pontarlier.

Et cette fierté prétentieuse date du XI¹¹e siècle. C'est dire que le Pontissalien est ultra conservateur.

Avril le 5:

Après une nuit reposante et sous un soleil radieux, nous visitons les grandes curiosités de la ville. L'ancienne chapelle des Annonciades. Nous pouvons y admirer les oeuvres d'artistes francs-comtois, suisses et normands, puis l'Arc de Triomphe élevé sous Louis XV et modelé sur la Porte St-Martin de Paris. Enfin, l'église Ste-Béonque où il nous est donné d'admirer quelques oeuvres de l'école française des XV, XVI et XVII¹¹e siècles.

Il est passé dix heures lorsque nous quittons Pontarlier. Hugues nous presse, car, lui qui s'y connaît en géographie, sait que nous aurons plusieurs endroits à admirer et où nous voudrions nous arrêter.

Ces montagnes du Jura, je le répète, sont uniques au monde. Ces masses montagneuses se développent en forme de croissant, du Rhône au Rhin sur une longueur de 40 à 50 kilomètres. Son point culminant est 1723 M. Il est plus élevé que celui des Vosges qui est de 1424 M. La forêt jurassienne étale ses essences suivant l'altitude et la limite de 800 M sépare feuillus et résineux. Comme toile de fonds du paysage jurassien, à distance, les massifs forestiers semblent uniformes de ligne et de teinte, mais en y pénétrant cette impression disparaît; les lumières et les ombres alternent, tant ou débouche sur la ligne grise des falaises, soudain un lac apparaît entouré de verdure. Suivant la saison, évidemment, fleurs, fruits procurent la joie des petites découvertes.

Il faudrait la science d'un géologue pour décrire la composition de cette partie du globe. Je voudrais cependant donner quelques descriptions des rivières, des gorges et des lacs. Le cours le plus important est sûrement le Doubs dont la course est 90. A vol d'oiseau de son confluent avec la Saône, il parcourt 430 Km. Il y a aussi l'Ain de la Loue, de la Bienne, de l'Alfarine et encore d'autres dont les noms m'échappent. Les méandres sont fréquents. Ceux de l'Ain, du Dessoubre et de la Loue sont particulièrement pittoresques. Mais le Doubs qui enserme la ville de Besançon est certainement quelque chose à voir. Vu d'une distance moyenne, il faut s'arrêter et l'oeil ne se lasse pas de l'admirer.

Les gorges des cours d'eau jurassiens sont nombreuses et contribuent à varier le spectacle. C'est un peu comme les Rocheuses dans l'Alberta. L'eau change de couleur suivant la profondeur, le ciel, l'éclairage. Impossible de décrire la sensation que l'on éprouve en contemplant les cascades, les rapides et les tourbillons. S'y arrêter, c'est ne plus vouloir y repartir. Que dire des lacs? Le Jura français en est parsemé. On m'a assuré que l'on en comptait soixante-dix (70) dont le plus grand est

celui de St-Point. Vue en profondeur, l'eau est bleue. Dans certains autres lacs, la couleur est verte ou jaune, due à la nature des plantes qui en garnissent le fond. Il y aurait encore beaucoup à dire sur les beautés pittoresques du pays mais j'ai promis d'être bref.

Nous nous proposons de nous rendre à St-Claude où nous nous arrêterons probablement pour la nuit. Hugues nous affirme que ce que nous avons à parcourir nous permettra de voir et d'admirer les endroits les plus accidentés et les plus sauvages du Jura.

De Pontarlier, nous nous dirigeons vers le sud-ouest pour Beaumes-les-Messieurs et de là par les routes les plus sinueuses vers les Cascades du Hérisson, le Bec de l'Aigle et ensuite longer la Bienne, affluent de l'Ain, cours d'eau ou plutôt torrent presque constamment en gorges qui prennent à certains endroits des proportions de gouffres. Cette route nous conduira finalement à St-Claude.

Ici et là, où certaines petites vallées le permettent, on enseme la terre et ces semailles me rappellent, à moi qui ai de l'âge, la façon dont on s'y prenait dans les Bois-Francis, il y a quelque soixante ans.

Sous la suggestion de M. St-Yves, nous décidons de prendre le lunch au grand air. L'endroit où nous nous arrêtons est merveilleux. Nous aimerions nous y attarder le reste de la journée mais nous ne pouvons voler plus d'une heure sur notre horaire.

Après avoir quitté la corniche où nous nous étions arrêtés pour le goûter, nous roulons maintenant sur une route moins tortueuse qui nous conduit à un plateau lequel me fait penser un peu au trajet de Princeville à Sherbrooke par la route 5. Bien sûr les montagnes nous entourent et nous nous y retrouverons sous peu. Nous longeons un bois de feuillus, ce qui nous surprend, car à venir jusque là, depuis quelques heures, nous n'avons vu que du résineux.

Tout à coup, je me rappelle que Hugues nous a promis une surprise à Beaumes-les-Messieurs et je lui demande: Avons-nous encore bien loin avant ta surprise à Beaumes-les-Messieurs? Mais nous y sommes qu'il me répond.

A droite de la route, c'est toujours le bois et de l'autre côté un terrain plat, une vieille habitation abandonnée. C'est ça ta fameuse surprise? ça ton Beaumes-les-Messieurs? que je lui rétorque.

M. St-Yves qui nous précède a stoppé sa voiture, nous faisons de même et Hugues nous propose de descendre de voiture pour nous délier un peu les jambes. Comme nous sommes à la lisière du bois, il nous dirige de ce côté et à peine avons-nous fait quelques centaines de pas que nous aboutissons à une balustrade. Une exclamation de surprise jaillit de nos poitrines! Pour une surprise, c'en est une . . . Je regrette de ne pouvoir vous communiquer toute l'impression ressentie . . . Ah! quel tableau... Imaginez une fosse de quelque 1Km. de largeur sur une longueur de peut-être 2 Km., avec une profondeur d'environ 275 à 300 pieds. Cette fosse semble avoir été creusée dans le roc. Du côté droit, au centre de cette frontière de pierre, si je peux dire, jaillit une chute d'eau qui tombe en cascades au fond de cette vallée et forme une petite rivière qui la sillonne dans toute sa longueur.

Nous sommes devant Baume-les-Messieurs. Nous pouvons y entrer par l'autre extrémité où à un certain endroit, une passe permet d'y pénétrer. De la hauteur où nous sommes, les habitations semblent toutes minuscules.

Nous voudrions jouir encore du spectacle mais nous voulons visiter de plus près et à regret, il nous faut quitter notre point d'observation.

Il nous faut retourner en arrière en contournant le bois. Nous arrivons au couloir d'entrée et débouchons à Baume-les-Messieurs. Excepté son site, son abbaye et sa grotte de laquelle sort l'eau et tombe en chutes, l'endroit avec ses quarantaines d'habitations n'offrirait que peu d'intérêt. Cependant, beaucoup de touristes le visitent.

L'abbaye a son histoire. Elle fut fondée au VI^e siècle par un moine irlandais, Saint Colomban. Elle est soumise à la règle bénédictine et elle fournit un certain nombre de religieux qui créèrent l'abbaye de Cluny. Elle portait alors le nom de Baume-les-Moines. Au début ses moines mènent une vie de sacrifice et donnent l'exemple de saints religieux. Peu à peu, à ce que l'his-

toire raconte, l'abbaye devient un lieu de pèlerinage et par les aumônes et les dons, elle acquiert une renommée dans toutes les contrées environnantes. Les humbles et saints moines du début font place à des chanoines nobles. Ces chanoines se hâtent de changer le nom de l'abbaye de Baume-les-Moines en Baume-les-Messieurs.

Au XVII^e siècle, Baume a compté parmi ses abbés un personnage, peut-être le plus extraordinaire du temps, dont les nombreuses aventures doivent certainement tenir de la légende . . .

Il serait trop long de raconter ici en détails ces aventures. Je me bornerai donc à dire qu'il se nommait Jean de Watteville, qui au début de sa vie active suivit la carrière des armes. Comme exploit, il tua en duel un gentilhomme espagnol au service de la Reine d'Espagne. Il s'expatrie et se cache à Paris. Par hasard, il écoute un sermon sur l'enfer lequel le convertit et l'amène à se faire capucin, puis chartreux à l'abbaye de Baulieu. Il a cependant conservé l'allure militaire. Surpris un jour par le prieur à sauter le mur de l'abbaye, il l'abat par un coup de pistolet, prend le large et par les Pyrénées fuit en Espagne. Nouveau duel qui l'oblige à fuir une fois de plus. Il arrive à Constantinople, se fait mahométan et devient par la suite gouverneur de Marée. Après plusieurs années passées sous le turban, il aurait eu des remords et se reconvertit de nouveau. Il combat les Vénitiens et par ce fait reçoit l'absolution de ses crimes. Le pacha retonsuré retourne à Baume-les-Messieurs. Il est bombardé supérieur et mène ses moines comme des soldats. Enfin, quand sous Louis XIV, la Franche-Comté est envahie, Watteville offre ses services au Roi et par sa façon de, son habilité, il fait capituler Gray-Solin. L'Archevêché de Besançon lui est refusé par le Saint-Siège. On lui accorde comme compensation, la charge des requêtes au Parlement. Il retourne à Baume-les-Messieurs et meurt dans le calme en 1752 à l'âge respectable de 84 ans.

Je crois qu'un bon chapitre de la petite histoire de cette partie de la Franche-Comté doit certainement être tiré de la légende.

Nous visitons l'abbaye, laquelle malgré les siècles est enco-

re solide. Elle n'est cependant qu'un monument d'un autre âge et ne sert plus qu'à attirer les touristes. On y entre par un passage voûté qui conduit à une première cour sur laquelle donnaient l'hôtellerie, le logis de l'Abbé, le donjon, la tour de justice et l'Eglise. Nous y entrons mais nous ne nous y attardons pas car c'est froid et humide. Il me serait difficile de vous en faire la description. Nous ne pouvons nous décider à quitter la place sans nous rendre à la grotte. Un talus nous permet d'y monter en auto. A une vingtaine de pieds au bas de l'entrée de cette grotte nous arrivons par un escalier en fer rouillé qui tient encore malgré son âge qui doit être des plus respectables. Précédés du guide qui nous fait visiter moyennant un franc, nous entrons dans cette fameuse grotte qui est immense. Nous y observons plusieurs lacs miniatures qui fourmillent de crevettes lesquelles sont aveugles à ce que le guide nous assure parce que vivant continuellement dans l'obscurité. Evidemment, nous nous contentons de ces explications sans examen. Mais, il faut nous hâter si nous voulons dîner et peut-être coucher à St-Claude. Au sortir de la grotte, le soleil nous réchauffe et ce bain de soleil nous ravigote.

Encore une fois, hop! la grise et nous repartons.

St-Yves et mon fils, qui connaissent la route pour y être déjà venus, avaient raison de dire que nous aurions à passer les endroits les plus sauvages du Jura. A peine avons-nous quitté Baume-les Messieurs que la route va de corniche en corniche, de tunnel en tunnel. Il nous semble que nous ne finissons plus de monter. A Long-le-Saunier, nous quittons la route principale car il nous faut faire un détour pour voir les cascades du Hérisson et le Bec de l'Aigle. Croyez-moi ces lieux sont à voir.

La chute principale du Hérisson me rappelle celle du Montmorency, peut-être est-elle un peu plus haute et comme elle est en pleine forêt, elle donne un aspect beaucoup plus grandiose. Du pied de la chute, à gauche, nous voyons la montagne qui semble finir en pointe d'aiguille et qui se perd dans les nuages, c'est le Bec de l'Aigle. Vers l'an 1600, le comte et seigneur de l'Aigle Antide de Montaigu y occupait un immense château lequel avait beaucoup plus l'apparence d'une forteresse. Au plus

haut du pic de la montagne, les Montaigu y avaient fait construire une tour appelée Tour de l'Aiguille. La pensée humaine reste confondue devant l'audace qu'eut le premier des Montaigu à bâtir une forteresse sur ce rocher qui nous paraît inaccessible, surtout avec les moyens de construction au début du XI^e siècle. Aujourd'hui, il ne reste aucun vestige de cette forteresse et si l'histoire n'était pas là pour garantir l'authenticité des faits, personne n'ajouterait foi à un tel exploit.

Ceux qui ont lu l'histoire de la Franche-Comté savent que le Comte Antide de Montaigu, gentilhomme, traître et félon, trahit vers 1638 les défenseurs de la liberté franc-comtoise en vendant ses services à la France et qu'il fut pendu devant le Parlement de Dole, après avoir vu son château et ses dépendances anéantis par le feu. De là, le nom de Bec de l'Aigle.

Il nous faudra faire un autre détour pour arriver à Bec de l'Aigle mais nous décidons de nous y rendre quand même. Après avoir monté continuellement, nous finissons par atteindre un petit plateau au pied de la pointe. Ha! quelle vue nous avons là. Nous devons être à l'un des points les plus élevés du Jura. De tous les côtés, des pics auxquels semblent vouloir s'accrocher les nuages, se succèdent et se perdent à l'horizon. Il nous reste environ une quarantaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à St-Claude et il nous faut nous hâter. Avant d'y arriver, toujours dans le même décor, nous atteignons Morez pour de là suivre la Bienne qui en biaisant au sud-ouest nous mènera à destination.

Je m'excuse de m'étendre peut-être un peu longuement sur la description des lieux mais ceux qui y sont passés me comprendront car ils en gardent sûrement un souvenir inoubliable.

Enfin quelque deux ou trois kilomètres, et nous apparaît St-Claude, situé sur un plateau entouré de trois hautes montagnes de six à sept cents mètres (1800 à 2100 pieds) d'altitude. Pour ces trois kilomètres qui nous restent à franchir, il nous faudra descendre continuellement. Inutile de dire que Bienne, de cascade en cascade, s'en donne à coeur joie. Il faudrait la plume d'un jusserandot pour faire une description digne de la beauté sauvage de ces lieux.

Après une descente étourdissante, nous entrons à St-Claude, petite ville de 12.000 habitants, elle a son histoire. Elle est célèbre par ses combats contre l'envahisseur français, son abbaye dont l'histoire est presque celle de Beaume-les-Messieurs et ses nombreux incendies, notamment en 1759. Les fumeurs de pipe peuvent y trouver satisfaction puisque la fabrication de cet article est l'industrie principale de cette ville. On y fait aussi la taille du diamant et des pierres précieuses, l'ébénisterie et les articles métalliques.

Comme nous n'avons pas de réservations, il nous est impossible d'avoir des chambres convenables pour la nuit. Le soleil est encore haut et nous décidons de visiter un peu, de faire quelques achats et ensuite de continuer au prochain village à une dizaine de kilomètres de St-Claude. Là, on nous assure qu'il nous sera possible d'avoir un gîte pour la nuit.

Nous nous rendons à la place Louis VI, fameuse par ses nombreux combats et sa cathédrale qui se trouve au centre de l'abbaye. De style gothique, elle fut construite au XI^e siècle mais le temps nous manque pour visiter l'intérieur. Dommage, car il paraîtrait que l'on peut y admirer un beau vaisseau, de magnifiques stalles et autres objets d'art du XI^e siècle.

Nous entrons dans une boutique au centre de la rue principale où on peut se procurer souvenirs de toutes sortes, principalement pipes de fumeurs. Le choix est surprenant et je m'en procure une demi-douzaine.

Je me pique de connaître quelque peu l'histoire de la Franche-Comté et je m'enquiers auprès du propriétaire de tel et tel fait historique de l'endroit. Il reste tout ébahi de mes questions, il appelle le greffier de la ville qui a bureau dans le même édifice et à qui il me présente comme venant du Québec. Nous causons encore sur l'histoire de St-Claude et à son tour, il semble tout surpris qu'un Québécois sache autant de choses sur sa petite patrie. Puis nous nous excusons d'avoir à quitter la place sans plus tarder.

Notre voiture est en face de la boutique et comme nous allons y monter, le greffier s'amène en nous faisant signe de ne pas démarrer. Il me demande de bien vouloir l'accompagner à l'hôtel de ville qui est de l'autre côté de la rue. Il s'agit

de lui faire une faveur, ce à quoi je me rends de bonne grâce. Il me présente à son honneur le maire en termes qui me font un peu rougir.

Puis imaginez, on me demande de signer au livre d'or de la ville. Sans hésiter, j'appose ma signature et j'en éprouve même une pointe d'orgueil. En les quittant, je les invite à venir me rendre visite à Princeville; ils se regardent avec effroi... c'est comme si je leur demandais un voyage à la lune.

Enfin nous partons. La distance qui sépare St-Claude de Genève est d'environ cent kilomètres. J'aurais aimé passer la nuit à St-Claude mais puisque nous ne pouvons y avoir de chambres convenables alors, bien à regret, nous quittons l'endroit vers la dix-huitième heure. Le soleil est sur le point de disparaître à l'horizon lorsque nous passons au Col de la Faucille. Autre site des plus pittoresques sous ce magnifique coucher de soleil. Nos conducteurs décident que nous avons le temps de traverser la frontière suisse. Je me sens un peu fatigué mais que voulez-vous que je fasse? ce sont eux qui conduisent. Il est passé la vingtième heure lorsque nous entrons à Genève, ville internationale, située à la tête du Lac Lemman. Nous stoppons devant un magnifique hôtel. Je m'informe s'il y a des chambres de libres et quel en est le prix. Le prix me semble un peu excessif, mais il fait nuit, et la faim commence à tirailler; alors ce n'est pas le temps de penser à l'économie. Cet hôtel est très grand et bien que l'extérieur soit d'une construction aux lignes démodées, l'intérieur est des plus modernes. L'accueil et l'ambiance sont extrêmement agréables. Comme on le sait, Genève a été et reste encore une cité internationale, c'est la capitale de la diplomatie. La Croix-Rouge fondée en 1863 et le Bureau International du Travail y siègent en permanence. C'est aussi la citadelle de la Réforme, soit la ville de Calvin et de combien d'autres célébrités.

Après un repas gastronomique, nous circulons dans les salons (lobbies) et bien qu'avertis, nous restons quand même surpris de rencontrer autant de gens de différentes nationalités. On y entend parler plusieurs langues mais le français prédomine. Nos jeunes s'attardent à la danse. Ma femme et moi pensons à la douche et au repos. J'ai donné ordre de ne pas

nous réveiller et tout d'une traite, je dors jusqu'à neuf heures du matin.

Avril 6:

Evidemment le soleil est haut. Je saute à bas du lit et après un brin de toilette que je fais avec le moins de bruit possible, afin de ne pas réveiller les autres qui semblent vouloir dormir pour le reste du voyage et au lieu d'appeler pour le petit déjeuner dans ma chambre, comme c'est la coutume un peu partout dans les hôtels européens, je sors de l'hôtel. Au premier restaurant, je prends un croissant et un café. Puis en brûlant mon premier cigare je flâne aux alentours. Malheureusement, je vois que l'itinéraire tracé par nos géographes ne nous permettra pas de visiter la ville comme je le voudrais et c'est bien pourquoi je m'attarde à vagabonder près d'une heure avant mon retour à l'hôtel, où mes compagnons commencent à s'inquiéter de mon absence.

Ils sont à prendre le petit déjeuner, ce qui me permet de causer avec un groupe d'une délégitation française. Sont-ce des diplomates? Ce sont sûrement des intellectuels. Nous engageons la conversation et ils ne finissent plus de me questionner sur la vie du Québécois-Français. Ils me félicitent de parler le français avec autant de perfection, ce à quoi je fais mine de croire. Après mon départ, il peuvent en penser et en dire ce qu'il leur plaira, après tout je m'en moque comme de l'an quarante.

Nous partons avec la onzième heure et avant de quitter la ville, nous passons par ses principales artères afin d'avoir au moins une idée de ce qu'est la cité. A la sortie, après un assez long détour, nous débouchons sur les bords du Lac Lemman que nous longerons dans presque toute sa longueur soit 72 km. Nous sommes maintenant dans les Alpes et dans toute la chaîne de ces montagnes, il n'y a pas de lac qui puisse rivaliser avec le lac Lemman. Il est treize fois plus grand que le Lac Bourget, le plus vaste de la France intérieure. A certains endroits, la profondeur atteint plus de 300 mètres (900 pieds) Il absorbe les eaux boueuses du Rhône et de certains som-

mets, là où le fleuve s'y jette, on peut observer le combat qui s'y livre. Il semble que les eaux du Rhône se résorbent entièrement mais en réalité, en profondeur, elles sont troubles, c'est du moins ce que les habitants de l'endroit nous affirment.

Le temps est chaud et nous prenons le lunch au bas de la falaise sur la grève du lac. Les eaux sont agitées et font des "moutons" blancs qui forment un immense troupeau. De l'autre côté, en face, à quelque deux ou trois kilomètres, la montagne couverte de neige apparaît comme un gigantesque éventail d'une blancheur immaculée. L'endroit est enchanteur et nous nous y attardons une partie de l'après-midi.

A regret, nous quittons ce petit paradis et après une heure de route, nous atteignons un autre endroit merveilleux. Nous sommes presque au sommet des Alpes Suisses qui occupent les trois cinquièmes du territoire helvétique. Nous descendons dans une auberge de modeste apparence mais nous sommes étonnés du modernisme de l'intérieur. L'hôtesse est une allemande qui parle les langues considérées comme officielles du pays, soit l'allemand, le français et l'italien. La table est bonne, les vins excellents et après un copieux repas, nous passons sur la véranda d'où nous avons une magnifique vue des montagnes, sous les rayons de la lune qui est presque à son plein.

Dans presque tous les bons hôtels européens, il y a une cave où l'on y danse, s'y rafraîchit où l'on s'y réchauffe. Pour les européens, c'est le "grill" américain. Nos jeunes y descendent, ma femme et moi préférons nous attarder sur la véranda.

La journée a été remplie de façon merveilleuse, inoubliable... mais chaque chose, bonne ou mauvaise, a une fin et nous décidons d'aller prendre un repos dont nous sentons le besoin.

Avril le 7:

Pour moi, la plus belle partie du jour en voyage, c'est le départ, après le petit déjeuner. On est reposé, l'air est frais et on part vers l'inconnu. C'est dans la nature humaine de désirer, de voir et de connaître des choses nouvelles. On part le cœur léger et l'esprit ouvert à la curiosité.

La matinée est splendide. Nous avons un assez long trajet à parcourir car nous voulons coucher à Lucerne, cité remarquable située à l'extrémité du Lac des Quatre-Cantons. Comme nous sommes au Dimanche des Rameaux, il nous faudra arrêter en chemin pour la messe.

Mon fils nous fait remarquer que nous avons parcouru 2300 kilomètres depuis notre départ de Paris. De Genève à Lucerne, comme je le dis un peu plus haut, nous longerons le Lac Lemman jusqu'à Vevey et de là, nous passerons par Oran-la-Chatte Gruyère, Interlaken, Quatre-Cantons et Pélatus, pour ne mentionner que les villes et villages les plus importants sur notre parcours.

Nous nous arrêtons, vers la dixième heure, dans une ville coincée entre trois montagnes, ville dont je ne peux me rappeler le nom, pour y entendre la messe. L'église est d'un style baroque, pas très grande mais très bien entretenue; elle est remplie à craquer et nous assistons à l'office debout. C'est une paroisse en presque totalité d'allemands-suisse. L'assistance se compose de paysans, autant d'hommes que de femmes. C'est sûrement touchant de voir avec quel respect religieux ces catholiques allemands assistent à la messe. Je ne peux m'empêcher de faire la comparaison avec certains paysans italiens de la catholique Italie, lesquels pendant l'office divin prennent une consommation sur la terrasse d'un bistro pendant que leurs femmes et les enfants entendent la messe. Constatations faites lors de notre premier voyage en Europe. A la sortie de l'église, on nous offre des branches de guy en guise de rameaux.

De radieux qu'il était à notre départ de Genève, le soleil est disparu et il commence à pleuvoir. Ces voyages dans les montagnes sont merveilleux sous le soleil mais lorsqu'il pleut, quelle différence... D'enchanteurs, ils deviennent une corvée. Il pleut jusqu'à Lucerne, les notes seront plutôt grises sur le reste du trajet. La route devient glissante. Heureusement, Hugues et St-Yves sont de bons conducteurs et nous roulons à une vitesse raisonnable par ces chemins tortueux et glissants.

Il est passé douze heures et comme il faut nous mettre quelque chose sous la dent, nous nous arrêtons à Erienbach

où nous stoppons à une auberge d'assez bonne apparence. Bien que l'intérieur de cette auberge soit accueillant et la table très bonne, nous mangeons sans enthousiasme. Ce que la température peut influencer sur l'humeur des gens... Toujours sous la pluie, nous repartons pour Lucerne et au diable les notes. Dommage, nous perdons de magnifiques points d'observation. Nous ne devons cependant trop nous plaindre car c'est le premier jour de pluie depuis notre départ de Strasbourg.

Enfin nous entrons dans Lucerne, à peu près au coucher du soleil, je dis à peu près puisqu'il pleut toujours. Il nous est facile d'avoir des chambres dans un hôtel de construction récente et qui offre tout le confort moderne. Nous y resterons deux jours. A demain les notes sur ce que nous ferons pendant notre séjour ici.

Avril le 8:

Quelle nuit reposante... nous avons dormi de minuit à neuf heures. Dommage qu'il pleuve encore ce matin. La météo annonce cependant du soleil pour midi. Après le petit déjeuner, je profite du temps qui reste de l'avant-midi pour prendre quelques notes.

Quel merveilleux pays que la Suisse! Pour moi en tout cas et pour ceux qui aiment la montagne, c'est le paradis sur terre. Evidemment, ce petit pays n'a pas que ses montagnes qui le rendent intéressant. Comme il pleut et que je ne sortirai pas avant le lunch, j'en profite pour décrire bien brièvement ce qu'est le pays et la vie helvétique: sa population est de près de cinq millions d'habitants qui se compose de 74% d'allemands, de 21% de français et de 5 % d'italiens. C'est sous le règne de Napoléon que fut établie la République fédérative. Elle fut modifiée au début du XIXe siècle et de nouveau en 1874. Malgré le peu de terre cultivable, l'élevage du bétail est surprenant et c'est de la race bovine que la Suisse produit ses fromages les plus renommés au monde. L'industrie y est prospère, malgré le manque de ressources minières. Les principales industries sont l'horlogerie, les machines de précision, le véhicule à moteur, les textiles de la soie, les broderies, les produits chi-

miques et le tourisme. Les découvertes mises au point méritent d'être mentionnées: les vitamines, D.D.T., la turbine à gaz, l'assurance-vie, etc., etc. Je voudrais prendre des notes sur la physionomie du pays, ce serait trop long et j'aurais peur de fatiguer ceux-là qui voudront bien lire ce journal, car pour plusieurs ce sont des faits et choses qu'ils connaissent déjà.

Un dernier mot cependant de certains aspects de la vie du pays. En religion, la Suisse est en majorité protestante, soit 51% et la balance est catholique. J'ai remarqué que dans la presque totalité des restaurants, les boissons alcooliques sont prohibées. Cet état de chose est dû à l'influence des ligues féminines qui luttent continuellement contre l'alcoolisme. Dans plusieurs villes, les cinémas ouvrent à 20.30 (8.30). En général le suisse n'est pas classé comme un couche-tard.

J'aurais aimé à faire allusion aux traditions et au folklore, mais je m'arrête car, je le répète, ce serait trop long.

Les rayons du soleil percent les nuages et brillent dans le salon où je suis à écrire. Il est presque l'heure du déjeuner et je rejoins les autres, après quoi, nous partirons pour visiter.

Des fenêtres de l'hôtel, nous voyons une partie de la ville ancienne qui s'adosse au flanc de la montagne et nous distinguons les silhouettes de plusieurs grosses tours reliées entre elles par des murailles. C'est probablement ce qui doit rester des vieilles fortifications que nous avons hâte de voir de plus près. Nous quittons l'hôtel à treize heures, sans trop d'enthousiasme, car le soleil a fait place aux nuages et la pluie semble imminente. Nous avons cependant le temps, avant qu'elle ne tombe, de contourner la tête du lac des Quatre-Cantons, encerclé par la ville et de nous arrêter à l'endroit où la Reuss retrouve son lit, puis de nous rendre aux anciennes fortifications lesquelles semblent beaucoup plus intéressantes à distance qu'elles le sont de près. Nous sommes obligés de quitter brusquement les lieux car il commence à pleuvoir, ce qui évidemment gâte tout. Au retour à l'hôtel, nous entrons dans l'unique restaurant licencié pour y prendre une consommation. La place est envahie à cause de la température. La clientèle est plutôt de classe moyenne et ce sont sûrement, pour la plupart, des Lucernois. Il est à remarquer que ces gens qui sont en ma-

jorité des citadins font l'effet de paysans endimanchés. Il n'y a pas d'animation, l'atmosphère nous semble lourde et nous quittons la place sans regret. Mais, je mets tout simplement une partie de notre humeur sur le dos de la température.

De retour à l'hôtel, la pluie a cessé et comme le soleil semble réapparaître pour de bon, à la seizième heure, nous décidons de quitter Lucerne, en direction du nord-ouest pour l'Autriche. Où passerons-nous la nuit? Nous n'en savons rien. Nous partons confiants de trouver un gîte quelque part. Au départ, sans tarder, nous profiterons du soleil et nous pourrons admirer les panoramas qu'offrent, presque partout, les Alpes majestueuses. N'est-il rien de plus beau, de plus vivifiant qu'un brillant coucher de soleil après une journée de pluie...

Sont-ce les Anglais ou les Américains qui disent: "Too much of a good thing becomes a bad thing". En tout cas le proverbe est anglais.

On me trouvera peut-être, un peu trop amoureux de la montagne et de la grande nature! Que voulez-vous, c'est mon faible et je ne m'en lasse jamais. Pour moi, le proverbe cité plus haut devrait se lire ainsi: "A good thing never becomes a bad thing". Il faudrait y ajouter "if you do not abuse of it", ce qui reviendrait au même; alors donnons raison à l'auteur et laissons le proverbe tel qu'il est.

Après le coucher du soleil, nous nous arrêtons à une auberge isolée sur la route, auberge de très modeste apparence, mais assez confortable. Rien de bien intéressant à mentionner, donc à demain pour d'autres aventures.

Avril le 9:

Il est neuf heures, le soleil brille et nous partons pour le Leichtenstein, petite principauté entre le Tyrol et la Suisse. De par notre itinéraire, nous devons passer la nuit à Vaduz, capitale de ce petit pays. Cette petite ville est entourée de montagnes, où au flanc de l'une d'elles, est situé le château du prince régnant Franz Josef. Toujours dans les Alpes, nous avons un trajet assez long à faire pour nous rendre à Vaduz. Il nous faudra passer par Encieden, Rapperswill, Nafels, d'où nous lon-

gerons le lac Walensee, immortalisé par Liszt. Les eaux limpides et les rives accidentées du lac avec les montagnes qui l'entourent, ne pouvaient qu'inspirer le grand artiste. En biaisant du nord au sud-est, nous passerons par Bad Ragoz pour de là retourner carrément au nord et enfin atteindre la principauté.

Je fais grâce à ceux-là qui voudront bien lire ces lignes des descriptions de la beauté grandiose qui s'étale tout le long du parcours.

Il est 16 heures lorsque nous entrons dans la capitale de ce pays d'une population de 16,000 habitants. Située au pied des montagnes, la ville jouit d'une température estivale en ce neuvième jour d'avril. Nous stoppons près d'un grand restaurant sur la terrasse duquel nous commandons le lunch. Le menu est chargé et comme dans tous les pays d'essence germanique, croyez-moi, les viandes ne manquent pas.

A l'occident, entre deux pointes de montagnes, le soleil dore encore la petite ville. L'orchestre avec sa musique tyrolienne, mêlée aux conversations animées en plusieurs langues, les touristes, la vapeur des vins et des autres breuvages nous font oublier que nous n'avons pas de réservations pour la nuit. Comme il se doit, étant le plus âgé de notre petit groupe, j'y pense le premier. Chacun de son côté, on part à la recherche de chambres. Partout où je m'adresse, c'est un non catégorique, tout a été retenu et on semble heureux de se moquer de moi dans une telle situation. Découragé, je reviens à la terrasse où nous attendent nos compagnes. Mon fils est revenu bredouille lui aussi. Nous nous regardons la face un peu déconfite; lorsque St-Yves nous arrive, il nous dit, comme Archimède, avec un air de matamore: — *Eurêka, j'ai trouvé!* C'est à la sortie de la ville, à un endroit assez élevé que s'est effectuée la trouvaille. C'est une vieille auberge, construite quand? Peut-être il y a deux cents ans... et dont l'extérieur ne paie pas d'apparence, je vous l'assure.

A l'intérieur, l'ameublement est des plus rudimentaires, les chambres sont meublées de lits colossaux. Dans celle où ma femme et moi prenons place, il y a trois lits et un berceau dans lequel je pourrais m'étendre de façon confortable. Heureusement le tout est d'une propreté de "Spic and Span" comme

dirait Madame Blancheville. De plus nous avons une vue superbe de la ville et au milieu de la montagne, nous admirons le château du prince Franz Josef.

Joyeusement, nous nous installons. Jamais plus, croyons-nous, il nous sera donné de loger à pareille enseigne. St-Yves, qui est tout fier de sa découverte mais qui n'est pas un ébéniste, n'en finit plus cependant de souffler l'évaluation de l'ameublement.

Le soleil est disparu depuis une heure et le crépuscule commence à faire place à la nuit, mais la lune qui se lève et qui est encore presque à son plein éclaire, de sorte que la ville et les montagnes semblent prendre des formes nouvelles.

Notre hôte nous informe que nous pouvons, par une très bonne route, nous rendre jusqu'à la cour du château dans la montagne, cour dont les entrées sont gardées par des sentinelles et dans laquelle évidemment il est interdit d'entrer. Comme nous ne sommes chargés d'aucune commission de la part du gouvernement canadien, il est inutile de penser à déléguer une estafette au prince. Nous décidons cependant de nous rendre aussi près que possible de la résidence princière, à quelque 25 kilomètres de notre auberge.

Quelle magnifique excursion par ce beau clair de lune... Il est des tableaux qu'il n'est pas besoin de photographe pour en garder le souvenir, car, de par leur splendeur, ils s'incrument dans la mémoire du visiteur et ne s'effacent jamais.

De retour à l'hôtel, avant de prendre un repos dont je sens le besoin, je jette quelques notes sur mon calepin. Le petit pays où nous sommes est un fragment de l'ancienne Confédération germanique. Il fut érigé en principauté en 1919 et il est gouverné depuis 1938 par Franz Josef 11. Le pays n'a plus aucun lien avec l'Autriche et il fait aujourd'hui pratiquement partie de l'économie Suisse. Bonsoir, à demain pour d'autres observations.

Avril le 10:

Levés à sept heures, après le petit déjeuner et sous un soleil invitant, nous partons en route pour Swarch où nous proje-

tons de passer la nuit.

Nous sommes à la frontière de l'Autriche que nous traverserons dans toute sa longueur, puisque nous nous proposons de séjourner à Vienne pour quelques jours. Comme on le sait, la capitale est située sur le Danube, immortalisée par Strauss dans sa valse "Le Beau Danube Bleu" et à l'extrême est du pays, presque sur la frontière de la Tchécoslovaquie, Je ne peux m'empêcher de décrire la physionomie du pays, son histoire, ses paysages, ses trésors d'art et l'accueil si souriant, si gentil et si rempli de bonhomie qui caractérise sa population. Voici brièvement un aperçu de la physionomie du pays.

Au nord, le Danube, fleuve le plus long de l'Europe Centrale, qui fait le trait d'union entre l'Allemagne et l'Europe du sud-est et qui prend sa source dans la Forêt-Noire, sillonne un vaste et riche plateau où s'élèvent les villes de Steyr, Wels, Linz, St-Poelten et Vienne qui attirèrent les populations qui forment aujourd'hui l'Autriche.

Je passerai sous silence son histoire, car qui ne la connaît pas? Aussi, je me bornerai à rappeler qu'autrefois sous la gouverne des Hasbourg, l'Autriche, vaste empire, comprenait l'Italie du Sud, la Galicie, la Hongrie et les Pays-Bas. Elle est depuis 1918 ramenée à des dimensions beaucoup plus modestes et la place qu'elle occupe aujourd'hui dans l'Europe est due surtout à son passé historique qu'à sa situation géographique.

Il ne faudrait pas passer sous silence son accueillante gentillesse! Oui, je tiens à souligner combien le touriste se sent chez-lui dans ce pays où la population le reçoit de façon si spontanée et toute faite de bonhomie souriante.

Au point de vue tempérament, l'Autrichien peut être placé entre le Bavarois et les Français; il est à la fois exubérant et modéré, il est sensible et il aime les arts, surtout l'art musical. Sans la musique, l'Autriche ne serait pas authentique.

Ses paysages sont de renommée mondiale. Ses montagnes, ses lacs, sa forêt qui couvre 40% du territoire, son fleuve et son climat en font un pays lequel, avec raison, les touristes quittent à regret.

L'art sous toutes ses formes y a été développé. Surtout la musique... Qui dans le monde n'a pas joui, par exemple, des

oeuvres de Mozart, Liszt, Schubert, Strauss, qui font la joie et les délices des mélomanes.

De Vaduz à Swarch, tenant compte des détours, nous aurons à parcourir environ 250 km. Le panorama est grandiose tout le long du parcours. C'est d'abord Oberstantent, puis Enrenbert, Kamgischloser, Garmisch, d'où nous ferons un détour au nord pour visiter Oberammergau en Bavière, lieu où l'on joue la Passion depuis 1634. C'est à la suite d'une épidémie de peste que les habitants de la place firent la promesse ou le voeu de donner tous les dix ans une représentation de la Passion du Christ. En 1960, 518,052 personnes ont assisté à la cinquantième représentation. Malheureusement pour nous, la prochaine n'aura lieu qu'en 1970. Nous continuons la route par Seefeld et Innsbruck, dernière place importante avant Swarch. De tous ces endroits dans le Tyrol autrichien, la vue s'étend à des kilomètres et permet aux visiteurs d'admirer l'immensité des montagnes dont les pics semblent se perdre dans le ciel.

A une dizaine de Km. de Swarch, nous avons sur une longueur de deux km à faire une descente tellement abrupte que nous en avons brûlé les freins de notre voiture. Heureusement, nous en avons été quitte pour la peur. La journée aura été très intéressante, bien que très dure pour les conducteurs. Nous n'avons aucune difficulté à avoir des chambres dans un hôtel situé sur les bords de la rivière 111. Nous sommes harassés et après le dîner, nous nous rassemblons sur la terrasse de l'hôtel où nous prenons un digestif en nous communiquant nos impressions de la journée.

Avril le 11:

Il est neuf heures, le soleil brille avec éclat et ce sont ses rayons qui, par la fenêtre, me frappent en pleine figure et m'éveillent. Sans bruit, je fais nécessairement un brin de toilette je sors à la recherche d'un café, après quoi je me promène aux alentours de l'hôtel. Je m'arrête devant la vitrine d'une boutique de chapeaux pour dames. Ayant été dans ce genre de commerce plusieurs années, je l'avoue, j'aime, à l'occasion, m'arrêter pour admirer cet article de la mode qui fait à la fois

la joie des femmes et le désespoir des maris. Il y a là en montre un modèle qui me frappe. Il me rappelle exactement ce que portait ma femme en voyage de noces. J'entre dans la boutique et bien que le prix du chapeau soit très élevé, sans hésiter je l'achète. De toute ma vie, je ne me rappelle pas d'avoir mené aussi rondement un achat. Au retour à l'hôtel, tout le monde est debout et finit le petit déjeuner. Mon sac à la main, je me sens un peu gêné et gauchement je le remets entre les mains de ma femme. Le chapeau lui va à ravir et cette attention de ma part semble lui causer un immense plaisir. La femme de St-Yves et celle de Hugues regardent leur mari avec un air qui devrait les inspirer à en faire autant.

Une fois de plus, nous partons cette fois vers Salszburg, où nous nous arrêterons pour la nuit. La distance de Swarch à Salzbourg est d'environ 175 km et comme nous sommes au point presque le plus élevé des montagnes, soit à quelque 9, 000 pieds d'altitude, que les chemins sont dangereux et que nous voulons visiter le refuge souterrain construit par Hitler à Berchtesgaden, il nous faut limiter la distance du trajet.

De cet antre de Hitler, creusé dans le roc au sommet de la montagne, je ne trouve pas d'autres expressions pour qualifier ce lieu, digne des contes de "Les mille et une nuits", nous avons une vue unique... Moyennant cinq schellings, nous pouvons visiter l'intérieur de cette caverne souterraine construite de mains d'hommes. Nous descendons trois escaliers de 50 marches chacune avant d'arriver au fameux repaire. Le lieu est sinistre! Bien que spacieux, il donne l'impression d'un refuge pour bandits. Nous visitons une bonne partie des appartements, mais pas tous, car plusieurs ont été condamnés et je me demande pourquoi? Le guide ne peut ou ne veut nous donner aucune explication. A la sortie, après avoir péniblement remontés à l'extérieur, nous éprouvons un grand soulagement de nous retrouver sous les rayons du soleil. Sans regret, nous quittons ce trou macabre qui, pourtant, restera célèbre dans l'histoire. Nous avons hâte d'arriver à Salzbourg, à une distance de quelque 35 km de Berchtesgaden. Nous y sommes rendus à la 16e heure et nous n'avons aucune difficulté à avoir des chambres dans un très bon hôtel.

Je ne peux passer sous silence quelques observations sur cette ville de 105,000 habitants. Elle séduit le visiteur dès qu'elle lui apparaît. C'est d'abord la silhouette de la forteresse de Hokensalzburg, symbole de la toute puissance des princes-archevêques, puis la rivière Salzach, aux eaux vertes, qui la traverse et les clochers de ses nombreuses églises. C'est la ville de l'illustre Mozart. Oui, c'est dans cette cité épiscopale qui devait autant aux influences de l'Allemagne qu'à celles de l'Italie, qu'est né en 1756 l'immortel musicien. Sa musique plaît au grand public, car elle est pleine de séduction, elle plaît même aux oreilles peu exercées. Cependant, Mozart n'a rien d'un baladin ou d'un musicien d'opérette. Il compose en profondeur, mais il sait garder à ses oeuvres une spontanéité qui le caractérise et qui le diffère de tous les grands musiciens de son temps.

Lors de notre premier voyage en 1959, nous avons séjourné à Salzbourg et visité la maison natale du grand virtuose où il composa ses oeuvres de jeunesse et où sont présentés un grand nombre d'émouvants souvenirs.

Je n'en finirais plus de noter sur ce que représente d'intéressant cette cité.

A l'hôtel, nos malles sont défaites, ma femme se repose et nos jeunes sont déjà partis visiter à travers la ville. A mon tour, je pars seul et en visitant, je crois reconnaître certains endroits, vus lors de notre premier voyage. Je m'arrête devant un kiosque à journaux où sur la première page d'un journal en langue allemande, évidemment, apparaît sous grandes manchettes la photographie de Her Lester B. Pearson. Mais oui! les élections ont eu lieu hier au Canada et ça me rappelle que j'ai même retardé le départ de notre voyage de quelques jours afin d'enregistrer mon vote au bureau provisoire, avant de quitter Princeville. J'achète une demi-douzaine de l'édition que j'adresserai à des amis au Québec. Après avoir parcouru dans le journal les commentaires sur le résultat de l'élection, dans une langue que je ne connais pas, j'arrive cependant, en me guidant par les chiffres à établir que le parti libéral a rapporté le plus grand nombre de sièges, que son chef sera appelé à former un cabinet et qu'il lui faudra gouverner sans majorité absolue. Cependant, je reste tout fier et heureux de cette victoire à

laquelle je crois inutile de dire y avoir participé. Je continue à flâner aux alentours de l'hôtel et m'attarde de sorte que lorsque j'y retourne, notre petit groupe est à table et finit presque de prendre le dîner. Nos jeunes ont décidé d'aller au théâtre où l'on y joue une langue allemande. Pourquoi y vont-ils alors?... Pousés par la curiosité, probablement. Ma femme et moi n'y voyons aucune objection, mais comme nous avons fait la connaissance de trois couples de Belges qui sont très sympathiques et qui parlent un français lequel ressemble beaucoup au nôtre dans le Québec, nous préférons rester à causer avec eux.

Ces gens sont de haute bourgeoisie. Il ne sont jamais venus en Amérique et il est facile de constater qu'un tel projet leur paraît plutôt chimérique. Ils conçoivent cependant que, pour nous américains, ces voyages nous sont très faciles à réaliser puisque nous sommes d'un continent où l'argent nous arrive comme une manne... De plus, sans nous le dire clairement, ils prétendent, peut-être avec raison, qu'étant nos aînés, nous nous devons de les visiter.

Enfin, nous passons une agréable soirée en leur compagnie en dégustant du champagne de choix qu'ils se croient tenus de nous offrir. Puis nous réintégrons notre chambre pour un repos qu'il nous faut prendre car demain, nous aurons à faire un trajet de plus de 400 km. pour arriver à Vienne.

Avril le 12:

Franchement, le soleil nous gâte encore ce matin. Il est radieux.

Nous partons à huit heures. La route que nous aurons à suivre nous mènera à St-Walesgang puis à St-Florian d'où nous atteindrons le Danube que nous longerons jusqu'à Melk, pour de là nous rendre à Vienne. De Salzbourg à St-Florian, c'est toujours la montagne dans toute sa splendeur. Le point culminant du trajet, où l'on peut le mieux observer est St-Walesgang.

A St-Florian, nous sommes à une courte distance de Mauthausen, en Haute-Autriche, où fut créé par les Nazis le camp de concentration dans lequel périrent plus de deux cent mille personnes et qui évoque l'un des actes le plus sinistre du régi-

me.

Après le lunch que nous prenons au grand air à un endroit choisi, nous nous rendons à ce camp maudit qui laisse sur le visiteur une empreinte macabre et dont le souvenir ne s'efface pas. Louis Fréchette a, dans l'un de ses contes, une expression du terroir que je cite: Quand tout le monde était couché, le gros terreneuve faisait entendre un hurlement plaintif comme s'il eut senti le "cadavre". Et bien oui, le mot est juste ici, l'endroit sent encore le cadavre. L'on y voit les barraquements et les salles de souffrances et de mort des détenus. Ce camp fut construit sur une carrière de granit, la plus grande de l'Autriche. L'atmosphère de cette enceinte est lourde et oppressante. Les dalots de pierre qui conduisaient le sang des victimes semblent teints et les fours crématoires dégagent encore une odeur d'abattoir où l'on y cuit les déchets.

La pensée humaine reste confondue devant autant d'atrocités commises en ce vingtième siècle, atrocités qui font pâlir celles employées au Moyen-Age et qui stigmatisent à jamais le nom Nazi.

A l'intérieur de cette enceinte s'élèvent les monuments aux morts érigés par les pays où les ressortissants périrent.

Nous quittons la place avec un immense soupir de soulagement. L'impression que nous a faite cette visite a été si forte que nous ne nous en départissons qu'à notre arrivée à Vienne.

Nous entrons dans la cité au coucher du soleil. Comme nous n'avons pas de réservations, Hugues s'adresse au Service du Tourisme. Les hôtels avec chambres libres sont très rares à cette heure de la journée. L'on nous en suggère trois dont l'un est au centre de la ville et qui porte l'enseigne "Au Mozart". Comme cet hôtel est bien situé et que le nom promet, nous optons pour ce dernier. Avec son style du XVIIIe siècle, l'extérieur de l'hôtel annonce bien et nous sommes confiants que l'intérieur nous donnera l'ambiance et le confort dont nous sentons le besoin, après cette journée remplie d'émotions diverses. Mais quelle désillusion! L'intérieur est sombre et humide; il nous semble même que ça sent le moisi.

Les chambres sont immenses et mal tenues, garnies de meubles sans couleur défraîchis et couverts d'une lingerie dou-

teuse. Nous sommes au troisième étage, nous y sommes montés par les escaliers; il y a bien un ascenseur, mais dans lequel ne peut y prendre place qu'une personne à la fois. Nous nous regardons tout déconcertés... Mais comme nous sommes à la vingt-et-unième heure, que nous n'avons rien mangé depuis le lunch de midi et que le porteur de l'hôtel dépose nos valises dans nos chambres, sans enthousiasme, bien sûr, nous acceptons de passer la nuit dans ce fameux Mozart. Si le grand compositeur pouvait revenir à Vienne, ce qu'il serait scandalisé de voir son nom figurer à telle enseigne.

Sans défaire nos valises, nous partons à la recherche d'un bon restaurant où nous pourrions nous rattraper, pensons-nous. Comme nous sommes au centre de la capitale, la chose est facile et croyez-moi, après avoir trouvé un très chic café, nous nous y attardons aussi longtemps que possible.

Que ferons-nous demain?...

La réponse est toute faite. A la première heure, hop! pour un autre hôtel.

Avril le 13:

Parmi les grandes capitales de l'Europe, Vienne a été et reste encore l'une des plus célèbres. Les poètes et les artistes ont chanté de par le monde et sur tous les tons les splendeurs de la ville Lumière qu'est la capitale de la France, Paris; les beautés de Rome, la capitale de la chrétienté, et celles de Londres, la ville plus commerçante comme de bien d'autres, chacune avec son histoire et son caractère propres. Vienne! quel sujet à développer... Sa physionomie, son histoire, ses époques les plus marquantes, ses institutions, ses curiosités, son trésor impérial, sa cathédrale St-Etienne, et ses nombreuses églises, ses musées, son opéra dont l'architecture rappelle celle de Paris, ses belvédères, son château de Schonbrunn et ses autres palais, son abbaye et enfin que sais-je... Evidemment, comme à Paris, il faudrait séjourner à Vienne des mois et des mois pour y découvrir tout ce que la cité peut offrir de merveilleux à la curiosité du visiteur.

De toutes ses époques, la capitale a vécu son plus beau mo-

ment après les guerres napoléoniennes. Aimer, boire, chanter et danser constituent alors pour les Viennois une griserie, une fièvre de plaisirs. Tout est prétexte à la flânerie chez le bon peuple de la cité; les cafés situés sur le Danube regorgent de clients de même que les salles de danse. L'Appolo, palais de la danse, le plus grand de toute l'Europe, peut recevoir plus de 4,000 personnes. C'est dans ce palais que Joseph Lanner et Johann Strauss, le père, donnèrent naissance à la valse, laquelle atteint son apogée avec Johann Strauss, le fils. Ses valses deviennent si populaires qu'elles éclipsent presque le menuet, le galop et la polka. A la Cour, la noblesse s'en donne à coeur joie, les aventures galantes sont à la mode, la Haute Bourgeoisie suit et comme l'exemple vient de haut, le menu peuple emboîte le pas. Cette "Belle Epoque", si l'on peut dire, se termine avec les journées révolutionnaires de mars 1848. Que voulez-vous, l'on ne peut pas toujours giguer, comme dirait Séraphin.

Mais je reviens à l'hôtel Mozart où nous avons passé la nuit. Je m'éveille vers la huitième heure et constate que le soleil continue à nous favoriser en brillant encore ce matin avec éclat. Je saute à bas de mon lit et après une toilette sommaire, je sors à la recherche d'un bon hôtel qui nous convienne. Nous sommes à quelques mètres de l'une des principales avenues où je m'amène. J'entre dans un café et tout en prenant un moka, je m'enquiers où trouver l'hôtel désiré. — Mais vous êtes à quelques mètres du Tyrol, que me répond le garçon de table et, croyez-moi vous pourrez difficilement trouver mieux. En effet c'est tout près. Comme au Mozart, l'extérieur de l'édifice de dix étages a très bonne apparence. J'entre et cette fois je suis saisi d'aise à la vue du lobby qui avec ses fauteuils de chaque côté me rappelle quelque peu le vestibule de certains de nos grands hôtels au Québec, tout en étant beaucoup moins spacieux. Je peux me procurer trois chambres et des plus modernes. Une heure après, nous sommes installés et cette fois nous défaisons nos valises car nous logerons trois jours au Tyrol.

Je me demande si le voyageur en général a l'impression que j'éprouve sur le voyage en prenant possession d'une chambrette sur le train, d'une cabine sur un bateau ou d'une chambre dans un hôtel? Pour moi, j'ai l'impression de devenir

propriétaire de la place et, si elle me plaît, je la quitte à regret. Une chambre d'hôtel, si elle pouvait parler, ce qu'elle en aurait des choses à raconter.. La nôtre au Tyrol est au septième étage, la clarté y entre par trois grandes fenêtres, la vue donne sur une bonne partie de la ville et tout de suite nous nous sentons chez-nous. Nous l'aimons déjà cette chambre et sûrement en la quittant nous en emporterons un souvenir nostalgique. Mais, ma parole, je crois que je deviens un peu trop poétique, alors..

Après le déjeuner, les jeunes décident de faire le classique tour de la ville en car, ce à quoi ma femme et moi nous nous plions, car nous l'avons déjà fait lors de notre premier voyage. Avant le départ, Hugues et St-Yves se sont procurés des billets pour le soir à l'opéra où l'on y joue Faust. Comme je suis plutôt un profane en musique de grand opéra et que nous avons déjà visité l'intérieur de ce palais qu'est le Grand Opéra de Vienne pour y avoir assisté à une représentation en 1959, avec l'assentiment de ma femme, je décide que nous occuperons notre soirée ailleurs.

Dans presque toutes les grandes villes du monde, il y a toujours une colonie de français et à Vienne cette colonie est importante et a son théâtre, où l'on y joue en langue française, évidemment. A notre retour à l'hôtel, je consulte les affiches et j'y vois que l'on donne le soir même au théâtre français une représentation de l'immortelle pièce de Dumas fils: "La Dame aux Camélias". La première fois qu'il me fut donné de voir jouer cette pièce, c'était à la belle époque en 1908, à Manchester, N.H., et le rôle de Marie Duplessis ou Marguerite Gauthier, comme l'on voudra, était interprété par la diva Sarah Bernhardt. J'avais alors dix-huit ans et la pièce fit sur moi une forte impression. Depuis, je n'ai presque jamais perdu l'occasion d'assister au spectacle lorsque l'on y donne cette tragédie, surtout si je sais que les acteurs sont de taille à bien en remplir les rôles. Je suis peut-être resté un peu trop romanesque...mais, comme l'auteur de la pièce, j'ai toujours eu un faible pour les Madeleine repentantes.

Je consulte mon épouse et nous décidons d'aller à la représentation, si nous pouvons nous procurer des places, bien entendu. Je charge le chasseur de l'hôtel de nous avoir des bil-

lets et malgré l'heure tardive il me revient au dîner porteur de deux places de choix.

A la vingtième heure, nous occupons nos sièges pour la levée du rideau. Le théâtre est petit mais l'intérieur est bien aménagé, confortable et agréable à voir. Nous assistons à la cent quarantième représentation de la pièce à ce théâtre. La troupe est composée d'acteurs de différentes nationalités et bien que de deuxième ordre, ces acteurs remplissent très bien leur rôle. Evidemment, celle qui incarne l'héroïne du drame n'est pas une Sarah Bernhardt ni une Cécile Sorel. Elle a cependant beaucoup de talent et surtout le physique qui se prête à son rôle: grande et mince, les yeux noirs et cerclés de bistre, elle fait une Marguerite sympathique et prédisposée à la fin tragique qui l'attend au dernier acte.

Enfin cette si touchante histoire d'amour écrite avec tant de bonheur par Dumas fils, nous aura, une fois de plus, fait vivre une soirée agréable et remplie d'émotions.

De retour à l'hôtel, les jeunes ne sont pas encore rentrés, et nous décidons de ne pas les attendre. Reposons-nous et demain nous serons mieux disposés pour d'autres excursions.

Avril le 14:

Il est passé dix heures, lorsque je m'éveille. Une note bien en évidence m'avise que Hugues, St-Yves et les femmes sont sortis pour faire des achats. Je m'explique mal d'avoir dormi aussi longtemps. Je jette un coup d'oeil à la fenêtre et je constate que le soleil a fait place aux nuages que le vent bouscule et qui annoncent de la pluie.

Après le petit déjeuner, sans hâte, je descends au lobby où, tout en brûlant mon premier cigare et en regardant les journaux, j'attendrai le retour de mes compagnons. A peine ai-je pris un fauteuil que je vois venir près de moi un monsieur que je crois reconnaître. Mais oui! c'est bien cela! l'un des acteurs de la veille, celui qui remplit le rôle du père d'Armand Duval dans "La Dame aux Camélias". Il me salue en allemand et naturellement je réponds en français.

Tout de suite, nous engageons la conversation. Il est très

loquace et il me bourre de questions auxquelles j'ai peine à répondre. — Ha! vous venez du Canada? — Oui, plus précisément du Québec, lui dis-je. — Mais vous parlez un bon français. Etes-vous de nationalité française? ajoute-t-il.

Je reste renversé de constater qu'un homme de sa condition soit surpris d'un tel état de chose. Il est de nationalité belge et parle un français parisien. Il n'est jamais venu en Amérique, mais il caresse de loin l'espoir d'un tel voyage. Nous parlons théâtre et il est très ravi d'apprendre que j'ai assisté à la représentation de "La Dame aux Camélias", comme aussi de mes félicitations à son égard. Et il continue de me questionner:

— Vous avez donc du théâtre français au Québec, il prononce Quibac. — Mais si, nous en avons, et c'est dans une proportion de quatre-vingt-dix pour cent, lui dis-je. Mais je deviens très embêté lorsqu'il me demande quelles sont nos principales oeuvres théâtrales canadiennes-françaises. Je suis pris au dépourvu car elles ne sont pas très nombreuses chez-nous, ces oeuvres. Profitant de son ignorance sur l'histoire du Canada, je lui donne ce qui me passe par la tête: Les Anciens Canadiens, Félix Poutré, et comme bouquet, Aurore l'Enfant Martyr. Je lui explique que les deux premières oeuvres sont des pièces historiques. M'interrogeant, il me demande:

— De par le titre: "Aurore l'Enfant Martyr", ce doit être une pièce tragique? Sans broncher, je lui affirme qu'en effet c'est tout ce qu'il y a de plus tragique, sans ajouter bien sûr, qu'elle est même tragique au point de vue littéraire. Après tout, est-ce ma faute à moi si cet artiste n'est pas mieux renseigné sur le théâtre canadien-français...

L'arrivée de mes compagnons de voyage met fin à notre conversation. Nous reverrons-nous? C'est peu probable bien que je l'invite cordialement à venir à Princeville.

Après le déjeuner, malgré la pluie qui continue de tomber, nous partons quand même. Nous visitons d'abord la cathédrale Saint-Etienne avec son clocher en flèche de 137 mètres, qui remplace le sanctuaire Romain construit au 12^e siècle, lequel a cédé la place à une basilique qui fut détruite par le grand incendie de Vienne en 1258. Endommagée par les Turcs en 1683, la cathédrale a encore plus souffert des bombardements alle-

mands et russes. Depuis, avec l'aide de toutes les provinces d'Autriche, le temple a été entièrement restauré. Il faudrait des pages et des pages pour décrire la beauté et les richesses de cet édifice au style gothique. Nous visitons le château Schönbrunn et le musée historique que nous avons déjà vus mais qui restent toujours intéressants à revoir.

Il est déjà près de 17 heures, lorsque nous sortons du musée. La pluie a cessé, le vent disperse les nuages et le soleil apparaît par intermittence. Hugues nous suggère de finir les visites, afin de nous reposer avant le dîner, car il désire nous faire voir, pendant la soirée, la banlieue endiablée de Vienne qu'il serait convenu d'appeler Place Pigalle à Paris, même si le café et le restaurant sont d'institution viennoise. Ces établissements ont une atmosphère de recueillement et de bon goût. La plupart offrent les plaisirs d'un petit orchestre. Les restaurants les plus raffinés sont les Keller Winstube et c'est dans l'un de ces derniers que nous irons prendre le dîner. Celui dans lequel nous prenons place a une cave spacieuse, décorée et meublée de façon pittoresque. On y mange bien et on y consomme les vins blancs et les bières brunes ou blondes les meilleures de la cité.

A la 21e heure, nous nous levons de table, après avoir savouré un repas plantureux. Nous aimerions nous attarder davantage, mais comme nous avons décidé de visiter le Pigalle viennois, il faut que nous partions si nous voulons y arriver.

La place est à quelque 25 km et à cette heure du jour la circulation est compacte. Cela nous prendra plus de temps, évidemment, à faire le trajet. Enfin nous y sommes à ce fameux lieu qui tout en ayant la renommée de Place Pigalle à Paris, en diffère beaucoup: quel tahu-bahu endiablé! Les guinguettes ou Henrigen se succèdent les unes aux autres, les rues qui entourent la place et celles du centre sont déjà remplies de voitures stationnées dans le plus grand désordre. Si vous arrivez les premiers, faites-vous bien l'idée de ne repartir qu'à la première lueur du jour, car vous êtes embouteillés pour la nuit. Heureusement pour nous, à notre arrivée, le centre de la place est déjà envahi. Nous stationnons donc à plusieurs mètres de l'endroit, ce qui nous permettra de repartir à volonté, pensons-nous...

Il nous faut nous frayer un passage dans la foule qui est très dense et qui manifeste de façon bruyante. Le groupe se compose d'un grand nombre d'étudiants des deux sexes et il y a là un laisser-aller qui frise l'orgie. Franchement, l'endroit n'est pas au pèlerinage... Enfin, nous pouvons entrer dans une Henrigen où là aussi ça manque de décorum. C'est un tintamarre de tous les diables. Les tables auxquelles ont pris place les clients sont couvertes de pichets de vin ou de bière. Une bonne partie des clients sont déjà gris et chantent à tue-tête. Et pour comble, un orchestre composé de trois musiciens avec accordéon, violon et guitare joue ses airs à lui sans s'occuper de ce que chante le client. Nous nous attablons à la seule table restée vide de ce "bistro" et comme il n'est pas question d'être là seulement en observateur, je commande une bière qui est de bonne qualité et que nous savourons lentement afin de mieux observer les lieux. St-Yves est le premier à vider son broc et aussitôt le serveur s'amène pour le remplir. Je comprends que dans ce débit le buveur ne doit pas chômer et nous décidons presto de quitter la place. Nous en avons assez et nous retournons au Tyrol sans regret. La soirée aura été plutôt une étude de mœurs qu'une partie de plaisir.

Revenus à l'hôtel, nous sommes fatigués et je propose que nous nous reposions si nous voulons nous lever avant le soleil pour quérir de l'eau de Pâques. En effet, c'est demain la fête de la Résurrection.

Avril le 15:

Après le petit déjeuner, nous nous consultons et comme la matinée est splendide, nous décidons de profiter de ce magnifique jour pour pousser une pointe jusqu'au rideau de fer à la frontière hongroise, en passant par Marbisch, ce qui nous permettra de voir le capricieux lac Neusiedl dont la plus grande partie est en Autriche mais qui s'étend jusqu'en territoire hongrois. Nous assisterons à la messe sur notre parcours.

Il est neuf heures lorsque nous quittons Vienne. Des nombreuses églises de la cité, les cloches, revenues de Rome, carillonnent joyeusement et avec allégresse la résurrection du

Christ. Sur les trottoirs défilent une foule de gens joyeux, vêtus élégamment, comme il se doit en cette si belle matinée de Pâques.

Hugues a consulté sa carte routière et nous nous arrêtons à Leoben pour la nuit, soit à 285 km de Vienne.

De la capitale, nous roulons au sud-est jusqu'à la tête du lac Neusiedl pour de là tourner carrément au sud jusqu'à la frontière hongroise.

En route nous nous arrêtons dans un tout petit village pour la messe. L'église est construite sur une colline située vis-à-vis du centre du village et qui en est en même temps éloignée de plusieurs mètres.

Nous sommes, j'en ai peur, un sujet de distraction pour l'assistance qui se compose de paysans et qui nous observent avec suspicion. Cependant, après la messe, le curé nous rejoint à la sortie de l'église et il nous salue en allemand, nous ne pouvons répondre qu'en français ou en anglais évidemment. Alors il est difficile de nous comprendre, n'est-ce pas? Finalement, nous lui remettons une aumône qui amène sur ses lèvres un large sourire. Enfin, nous avons fini par nous comprendre.

De là, nous roulons au sud-est jusqu'à la tête du lac Neusiedl pour tourner carrément au sud jusqu'à Marbicsch sur le lac et à la frontière hongroise. Ce lac est des plus capricieux; il s'étend sur plus de 300 km, ses eaux sont salées et chaudes, une large ceinture de roseaux l'entoure presque complètement, sa profondeur n'excède jamais plus de deux mètres et il n'a qu'un seul affluent, une rivière, la Wulka qui constitue un apport négligeable. Lorsqu'un vent violent souffle dans le même sens quelques jours, les eaux sont refoulées contre la rive opposée tandis que la première rive devient complètement sèche et ce n'est que lorsque le vent tombe que le lac revient à son état normal.

Nous entrons dans Malbiesk, juste comme sonne l'angélus au beffroi de la bourgade de 2,200 habitants.

Après le lunch, pris en hâte dans un café ouvert sur le lac, nous nous rendons à quelques centaines de mètres du rideau de fer sur la frontière hongroise. Comme c'est jour de fête, déjà, plusieurs visiteurs sont rendus sur la place. Une clôture de

filis barbelés marque la frontière et sur cette clôture, à tous les 20 mètres, apparaît une tête de mort qui vous signifie de ne pas toucher aux fils et qu'il y a danger d'électrocution. De distance en distance des miradors occupés par des sentinelles aux guets jour et nuit, nous font une impression de froid difficile à surmonter. Le chemin par lequel nous sommes venus et qui se continue en territoire hongrois, est, par de là la frontière, tout couvert de longues herbes sous lesquelles toute trace de circulation est évidemment disparue. Quel sujet de réflexion! Que les hongrois emprisonnés par cette ligne barbelée, les allemands par le mur de la honte, et tous les autres derrière le rideau de fer, soient en temps de paix prisonniers c'est bien de nature à commander la sympathie des humains. Tous ceux qui, comme moi, ont visité les camps de concentration nazis doivent y voir le doigt de Dieu. L'histoire n'est-elle pas là pour démontrer que toutes les calamités arrivent souvent comme une loi de compensation.

Il est quinze heures et comme le soleil pâlit et annonce peut-être de la pluie avant la soirée, nous nous dirigeons vers Leoben à environ 200 km de distance. Lorsque nous y faisons notre entrée il commence à pleuvoir. Nous n'avons aucune difficulté à trouver un bon hôtel. Par cette température maussade, c'est tout décidé, aucune sortie.

Je voudrais prendre quelques notes chronologiques mais je suis harassé et je n'ai pas l'esprit à ce travail. Qu'il me suffise de rappeler qu'en 1797 Bonaparte y signa les préliminaires d'un traité de paix. Napoléon n'avait alors que vingt-huit ans. Leoben est à proximité du fameux gisement d'Eisenerz, exploité depuis le moyen âge. Demain, nous passerons près de cette montagne de fer qu'est l'Enzberg. Leoben est le siège d'une école supérieure des mines.

Quelle merveilleuse matinée de printemps! Aussi les oiseaux s'en donnent-ils à coeur joie en chantant à pleine gorge. Ils nous réveillent pour le petit déjeuner. Nous aurons à faire un parcours de 300 km pour nous rendre à Munich sur la frontière Austro-Allemande. A huit heures, nous partons, toujours par les Alpes, toujours les mêmes grands décors nous émerveillent et nous charment par leur sauvage splendeur.

De Leoben, nous roulons au nord-ouest. Nous repassons à Salzbourg pour de là, longer la frontière allemande jusqu'au lac Chiemsee en Bavière.

Il est quatorze heures lorsque nous y arrivons. La tête du lac est sur la frontière mais le lac s'étend en Allemagne. Nous nous arrêtons devant une auberge à la mode tyrolienne, où nous prenons le déjeuner. Cette auberge est située sur la crête d'une corniche d'où nous pouvons admirer le lac à perte de vue. L'endroit est tellement enchanteur, tellement reposant, que nous nous y attardons jusqu'à la seizième heure. Il nous reste quelque 125 Km avant d'arriver à Munich, sûrement tard, mais qu'importe nous avons joui de deux belles heures à l'auberge du Renard-Blanc et nous ne regrettons pas de nous y être attardés, au contraire.

Il fait complètement nuit lorsque nous entrons dans Munich et il faut nous débrouiller pour des chambres. Comme c'est lundi, la chose ne présente aucune difficulté et au premier hôtel où nous nous présentons, nous avons des chambres de choix. L'hôtel est l'un des meilleurs de la cité, l'ambiance est invitante et si la table est bonne, tout sera pour le mieux.

Après le dîner aux viandes succulentes et servies à profusion, comme toujours en Allemagne, nous descendons à la salle de danse. L'orchestre est l'un des premiers de la grande ville et on nous joue les merveilleuses valse de Strauss. Cette musique entraînante m'invite à la danse mais après deux ou trois valse, j'en ai assez. Mon épouse et moi quittons la salle pour le lobby où nous nous attardons à causer avec des Bavarois qui parlent difficilement le français. Il est près de minuit et nous pensons à nous reposer. Donc à demain.

Avril le 17:

Il est six heures lorsque je m'éveille. Le soleil est encore radieux ce matin et il m'invite à quitter mon lit. Pourquoi à si bonne heure? C'est que j'ai cette habitude en voyage; j'aime me promener sur les boulevards avant ou après la grande activité, alors que tout est tranquille. Sur le boulevard où est situé notre hôtel, il y en a aussi plusieurs autres. Entre ces hôtels, le

touriste n'a que l'embarras du choix pour un bon café. Je m'arrête devant l'un de belle apparence où sur sa devanture, il y a une annonce trilingue sur laquelle on peut y lire en allemand, en anglais et en français l'inscription suivante: "Repas servis à toute heure, le jour et la nuit". Voilà mon affaire, me dis-je, et j'entre pour le petit déjeuner. J'ai d'abord de la difficulté à regarder tant les vitrines tamisent la lumière du jour et ça me prend quelques instants avant d'y voir pour de bon. Un garçon de table prend ma commande. En attendant d'être servi, je laisse errer mon regard dans la salle qui est très bien décorée et très bien tenue. Je suis surpris, par cette heure matinale, de voir deux messieurs et trois dames vêtus avec recherche, presque en habit de gala. Ces gens parlent avec animation et je crois observer, par leurs gestes, qu'il s'agit de moi. Tout à coup, la dame qui n'a pas de compagnon se lève et d'un pas décidé se dirige vers ma table. Sans cérémonie, elle prend place à côté de moi. Elle doit avoir de dix-huit à vingt ans. Avec son abondante chevelure blonde, elle est jolie même belle. Elle parle avec volubilité en allemand et je n'y comprends goutte évidemment. Brusquement et avec force, elle s'accole à moi, m'enroule le cou de ses bras nerveux pour m'embrasser. Malgré le parfum dont elle s'est royalement servie, elle pue l'alcool. Je réalise le côté cocasse de la situation, je réagis fortement et non sans peine, je l'avoue, je finis par m'en dégager. Alors, rageusement elle empoigne mon chapeau et par un escalier tournant, elle disparaît au second étage. Ses compagnons de table font mine de n'avoir rien vu de même que le barman.

Enfin, on me rapporte mon chapeau que le serveur est allé chercher, il est suivi de la jeune blonde dont les yeux me lancent un regard de fauve. Il me remet mon couvre-chef avec forces excuses. Avant de franchir la porte, je salue la jolie entrepreneuse de la main et lui lance, en anglais, un adieu à ma façon: "Very sorry darling, but I am not the old fool you are looking for." A-t-elle compris? Je laisse à ses compagnons le soin de lui en faire la traduction, s'ils le peuvent.

Quelle aventure tout de même... La journée aura commencé de façon plutôt non pacifique. Il est vrai que nous sommes au pays de Hitler.

Ce que ma femme et mes autres compagnons de voyage se sont amusés de cette histoire vraie et pas banale, pour moi du moins.

Munich est une cité d'un million d'habitants. Au début du 1Xe siècle, elle n'était qu'un tout petit village groupé près d'une abbaye bénédictine. Son histoire, qui ne la connaît pas? Elle fut remise en évidence entre les deux guerres mondiales, principalement entre 1920-1940 avec l'avènement de Hitler. Munich, capitale de la Bavière, est la ville la plus riche en musées de toute l'Allemagne. Elle est aussi le centre le plus important du sud de la République Fédérale. La cité rivalise avec Strasbourg dans l'industrie de la bière et l'établissement de cette industrie le plus important est la célèbre Hofbreauhans. Munich a une renommée mondiale pour ses fêtes populaires et religieuses ainsi que pour son carnaval. Comme nous devons visiter la Forêt-Noire et que nous aimerons sûrement à nous y attarder, je me vois obligé d'écourter les notes sur la grande ville.

Toujours favorisés d'une température idéale, nous partons pour Frendenstadt où nous passerons probablement la nuit. Ce sera notre dernier arrêt avant de retourner à Strasbourg. Monsieur et madame St-Yves nous quitteront en cours de route pour Paris car il ne reste à M. St-Yves qu'une journée avant de reprendre ses études.

Donc en route pour la Forêt Noire qui est à l'est du Rhin et qui forme un groupe de montagnes allemandes symétriques aux Vosges. Nous y entrons à la onzième heure. Cet immense territoire boisé me rappelle quelque peu les forêts de l'ouest de l'Alberta et celles de la Colombie-Britannique avec cette différence que le bois est de beaucoup moins gros et que la forêt est entretenue comme un verger. Pas une branche ne traîne sur le terrain et dès qu'un arbre donne des signes de maladie, il est coupé et remplacé par une jeune pousse. Je ne saurais trop le répéter, en Allemagne, rien ne se perd; tout est inventorié et mis à profit. Quel peuple, tout de même, que ces belliqueux allemands!

Comme les St-Yves doivent nous quitter vers les treize heures, Hugues, mon fils, offre le lunch dans une très chic auberge située au flanc de la montagne d'où une trouée nous per-

met de voir un lac dont les eaux miroitent sous les rayons du soleil. Dommage, ce merveilleux voyage dans les montagnes tire à sa fin... Nous envisageons le départ de St-Yves avec mélancolie. Ils ont été de si bons et joyeux compagnons. Mais ce dernier lunch pris ensemble ne manque pas de gaieté et devant un repas gastronomique arrosé d'un vin généreux, nous nous attardons plus que nous le devrions car nous aurons encore un assez long parcours à faire avant d'arriver à Freudenstadt.

Comme toute chose a une fin, surtout les meilleures, nous sortons de table et les St-Yves nous disent adieu. Ils s'embarquent pour Paris où nous les reverrons sou peu.

Nous partons de notre côté pour continuer notre route dans la forêt. Le parcours s'effectue sans accident ni incident digne d'être mentionné.

Freudenstadt est une petite ville très propre qui me rappelle certaines villes de Hollande. L'hôtel où nous descendons est confortable et accueillant mais on n'y parle que l'allemand. Après le dîner, nous visitons le centre commercial qui forme un grand carré et dont la devanture des magasins et boutiques est recouverte d'arcades tout le long du carré. Après quelques achats, nous revenons à notre hôtel.

Les femmes ont besoin de repos mais Hugues et moi descendons à la taverne dans la cave de l'hôtel où je rencontre un M. Bergevin, ingénieur de Montréal qui voyage pour la General Electric Co. Ca fait tout de même chaud de rencontrer un compatriote dans un tel milieu. Finalement après quelques consommations, nous décidons Hugues et moi de monter nous reposer et à demain pour Strasbourg d'où nous ferons une courte excursion dans les Vosges, avant notre départ pour Paris.

Avril le 18:

Levés avec le soleil, nous jouissons encore ce matin d'une température qui ne cesse de nous favoriser. C'est ici le printemps dans toute sa splendeur; les arbres fruitiers sont en pleine floraison et ils embaument l'air de sorte que les oiseaux semblent enivrés et manifestent leur joie de vivre, mêlant leur chant

en une symphonie un peu criarde mais oh! combien joyeuse et vivante.

Après le petit déjeuner, dans cette atmosphère vivifiante nous partons pour Strasbourg. Nous roulons à une vitesse moyenne car nous ne sommes qu'à 100 Km de Strasbourg où, sans accident, nous devrions arriver vers la seizième heure. Nous prenons le lunch au grand air et les St-Yves nous manquent, surtout monsieur St-Yves qui est une fourchette imbattable et qui stimule l'appétit des autres par son ardeur à déguster les mets. Tel que prévu, à la seizième heure, nous sommes à la frontière française. Quelques minutes après, nous débouchons sur le boulevard Clémenceau, pour nous retrouver chez Hugues d'où nous sommes partis il y a exactement seize jours. Nous entrons nos valises que nous ouvrirons demain car ce soir, nous sommes bien décidés à prendre un bon repos après ce long voyage dans les montagnes.

Comme nos femmes se préparent à cuisiner un "quick lunch" on sonne à la porte. Ce sont les Pères Franciscains Valbert et Antoine, qui disent avoir deviné notre retour et qui viennent nous inviter pour le dîner dans une auberge de leur choix. Ils ont fait les réservations pour le soir même. Aucun moyen de refuser... nous acceptons donc, promettant d'être au rendez-vous pour l'heure que l'on nous assigne. A peine ces bons Pères nous ont-ils quittés qu'une autre visite s'amène; cette fois c'est le directeur de l'Institut des Etudes Européennes de Strasbourg, monsieur Juillard, une autorité de renommée mondiale en géographie. Hugues est tout gêné de cet honneur mais devant l'affabilité toute spontanée de ce grand seigneur, il reprend vite son aplomb et nous passons agréablement une heure à causer avec ce gentilhomme-né. A son départ, ma femme lui offre des petits coeurs en sucre d'érable du Québec pour ses jeunes enfants. Il semble touché de ce geste et il a l'amabilité de nous inviter à lui rendre visite.

Nous secouons notre fatigue, nous faisons un brin de toilette et à vingt-et-une heures, nous rejoignons les Pères Valbert et Antoine que nous croyons trouver seuls pour le dîner mais ils sont accompagnés de McNamara, des Vachet, des Dufour et d'autres strasbourgeois, confrères et amis de Hugues,

quatorze en tout. Ils nous accueillent avec enthousiasme. "L'homme s'indispose et le vin le repose". Il est passé deux heures du matin quand nous quittons l'auberge après avoir festoyé durant une partie de la nuit. Heureusement que nous pourrons rester au lit tout l'avant-midi, si cela nous plaît.

Avril le 19:

Il est dix heures du matin, lorsque nous donnons signe de vie. A peine sommes-nous sortis du lit que le Père Valbert nous arrive. Il ne fait que passer pour nous inviter Hugues et moi à déjeuner à la maison franciscaine. A peine est-il sorti que le propriétaire de Hugues, M. Bernard, nous arrive à son tour pour nous prier de prendre le dîner à sa résidence. Il est très pressé et il repart exigeant notre présence pour le soir même. Les invitations ne cessent de pleuvoir; c'est maintenant le téléphone qui sonne, ce sont les Vachet qui nous invitent pour le dîner. Evidemment, nous sommes dans l'obligation de refuser.

Puis le téléphone sonne de nouveau, cette fois c'est un appel de Québec. Gilles, mon fils, directeur de l'hôpital militaire de Valcartier, nous annonce qu'il vient de recevoir le grade de Major, que tout va bien, etc. Quelle matinée! ce que nous avons du pain sur la planche.

Nous sommes reçus de façon royale chez les Pères et à notre départ le Père supérieur me remet une bouteille de vin de leur cru et une boîte de bonbons de leur fabrication pour offrir à mon épouse.

Le dîner chez M. Bernard est servi à la française: la table regorge de mets les plus succulents et la gamme des boissons ne finit plus, de sorte que nous sortons de table repus et joyeusement influencés par Bacchus. Il est minuit et comme nous voulons, dès le lever du soleil, partir en excursion dans les Vosges, nous nous excusons auprès de nos hôtes d'avoir à les quitter, ce à quoi ils finissent à consentir, après nous avoir cependant retenus encore une heure.

Avril le 20:

Sous un soleil qui nous est toujours fidèle, à sept heures, nous partons en excursion dans ces intéressantes montagnes alsaciennes que sont les Vosges. Ces montagnes sont dites cristallines ou gréseuses. Les cristallines occupent le Sud de la chaîne et les secondes, le Nord. Elles sont séparées par la Vallée de la Bruche. Comme je crois l'avoir déjà dit ces montagnes n'ont pas la grandeur des Alpes car le point d'altitude le plus élevé n'est que de 1,426 mètres (4,650 pieds environ). Elles sont formées de granit au Sud et de grès rouge au Nord. L'érosion a grugé facilement dans ces couches pour leur donner des formes imprévues; plate-formes coiffant des cimes de granit, corniches qui dominent une gorge où glisse un ruisseau, plaques épaisses s'enchevêtrant les unes sur les autres. La forêt ressemble beaucoup à la Forêt Noire de l'Allemagne avec cette différence que l'on y trouve beaucoup de feuillus, surtout le hêtre, ce qui la rend beaucoup plus homogène. Les lacs doivent leur origine aux glaciers qui couvraient la chaîne, il y a des centaines de siècles. Au haut de la forêt, il y a les chaumes ou hauts pâturages lesquels sont couverts de neige l'hiver. En ce vingtième jour d'avril, il ne reste que quelques bancs de neige. Du chaume découvert, apparaît l'herbe feutrée qui laisse percer des pensées et des touffes de myrtilles. L'air est doux et ce qui reste de neige, mordue par les rayons du soleil disparaît à vue d'oeil. Bref, il fait bon en ce jour printanier de se trouver en un tel lieu.

L'habitat est généralement groupé et cette concentration pratiquée là depuis l'antiquité, forme de gros villages. Ce mode de concentration a survécu à tous les bouleversements historiques. Cette partie des Vosges, attenant presque à Strasbourg, est célèbre pour ses guerres et ses combats entre la France et l'Allemagne.

Sur notre parcours, nous nous arrêtons dans plusieurs villages où certaines habitations datent de plusieurs siècles et sont évidemment d'une architecture unique.

Il est midi et nous pensons à nous mettre quelque nourriture sous la dent. L'endroit où nous nous arrêtons est enchan-

teur. Il y a sur le bord de la route un calvaire au pied duquel sont cultivées des fleurs à profusion. Avant notre départ, mon épouse ne peut résister à la tentation de s'emparer de l'une de ces plantes, qu'elle se propose d'emporter au Québec; larcin qui lui sera pardonné, je veux le croire.

Après le lunch, nous partons et notre premier objectif est le château de Haut-Koenigsbourg et son splendide panorama. La route d'accès est de 4 Km. Ce château est à 555 mètres d'altitude (1820 pieds environ). Le bâtiment primitif de cette forteresse fut construit au XV^e siècle. Détruit par les Strasbourgeois, il fut reconstruit par une famille de comtes suisses et il fut incendié par les Suédois en 1633. En 1900, il est en ruine et ces superbes ruines sont la propriété de la ville de Sels-eta. Depuis longtemps, cette ville manque des crédits nécessaires à la conservation de ce monument historique. Elle offrit ces ruines à l'Empereur Guillaume 11 qui ordonna la reconstitution du château dans l'état où il se trouvait au XVI^{ème} siècle. Quelle forteresse que ce château...!

Le visiteur a du mal à s'expliquer tels travaux d'il y a cinq siècles. Du sommet du grand bastion, le panorama est grandiose! On aperçoit au nord les ruines des châteaux de Frankembourg, de Remstein, d'Ortenbourg, à l'est et de l'autre côté du Rhin, les hauteurs de Kaiserstuhl, en avant la Forêt Noire; au sud le Holmech et le Grand Ballon et à deux cents mètres environ, à l'ouest, les ruines de Oedenbourg.

Ce qu'il y en aurait des choses à noter dans ces montagnes des Vosges... mais je m'arrête car je n'en finirais plus. A la dix-huitième heure, nous sommes de retour au boulevard Clémenceau. Demain sera notre dernier jour à Strasbourg. Hugues recommencera ses cours à l'Université et nous, nous aurons à faire nos valises pour le grand départ vers Paris où nous séjournerons trois semaines.

En compagnie des Pères Valbert, Gaston et quelques autres connaissances de Strasbourg que nous avons conviés à l'Auberge des Tanneurs, nous dînons à la truite. Cette randonnée dans les montagnes nous a ouvert l'appétit et le vin aidant, nous ne finissons plus d'ingurgiter. Encore une fois, nous oublions la fatigue et ce n'est qu'à la vingt-troisième heure que

nous quittons l'auberge. A demain.

Avril le 21:

Ce matin, le ciel est gris et ce dernier jour à Strasbourg manque de gaieté. Lorsque nous sortons du lit ma femme et moi, Suzanne, l'épouse de Hugues, nous annonce qu'il est parti pour ses cours à l'Université. Une partie de la journée se passe à faire les valises et à mettre ordre à tout pour le départ. Nous sommes conviés de nouveau chez les Vachet pour le dîner, mais comme nous partons pour Paris demain matin à huit heures, avec regret, nous déclinons l'invitation.

Avril le 22:

Encore ce matin le soleil est absent. De gros nuages que le vent bouscule, roulent très bas et laissent présager de la pluie. A huit heures moins quinze minutes, nous sommes à la gare où Hugues et sa femme sont venus nous conduire. Nous sommes agréablement surpris par la présence d'un grand nombre de ceux que nous avons connus durant notre séjour à Strasbourg et qui ont tenu à venir nous saluer au départ.

Au dernier appel de monter sur le rapide Strasbourg-Paris, Hugues, sa femme, et le Père Valbert nous escortent jusque dans notre compartiment privé. Une dernière poignée de mains et les yeux humides, ils nous quittent en promettant de venir passer une fin de semaine à Paris pendant que nous y séjournons. Le train s'ébranle et peu après la cité disparaît. O Strasbourg! quand te reverrons-nous? Quel immense point d'interrogation.

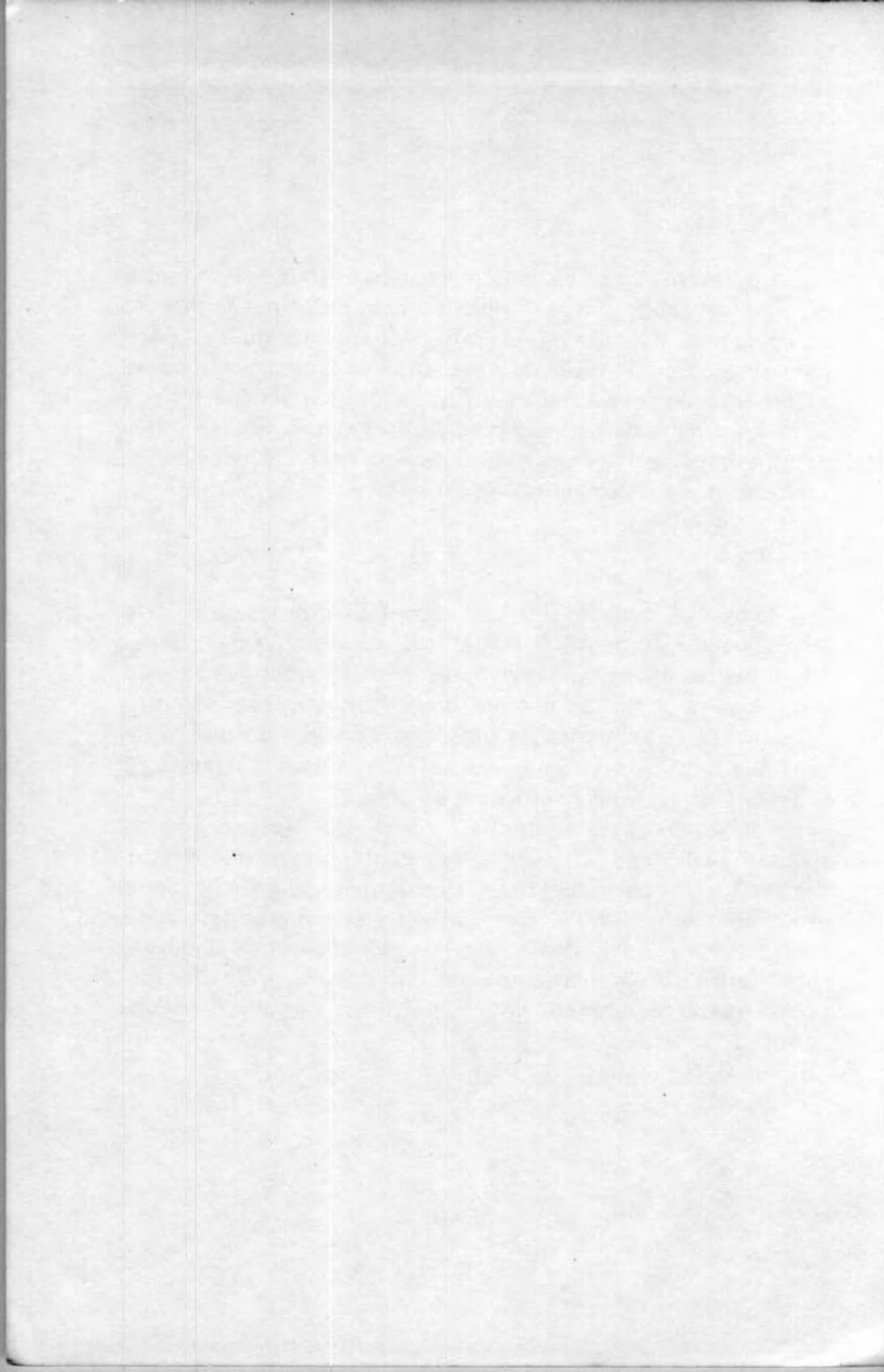


TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	5
La peur	7
Un mouvement séparatiste vers 1880	13
Noël dans la tempête	21
La canne de M. le Juge	33
Le plus beau des Noël	41
Un avertissement	51
Le Noël de Calumet	61
L'honneur est sauf	67
Le pardon devant la crèche	73
Un péché mortel	85
Le voleur devant la crèche	89
François Roulois	101
Un repas de Pantagruel	107
Les Bois-Francs dans l'bon vieux temps	117
L'Enfant-Dieu accorda plus qu'on ne lui avait demandé	131
Une grave méprise	151
Le Noël de l'octogénaire	155
Désobéissance et punitions	159
Un sacrifice devant la crèche	165
Impressions de voyage Les Alpes, le Jura et les Vosges Pays de rêve	177

